

Sexy

HARLEQUIN

KATHLEEN O'REILLY
UN SULFUREUX
DÉFI

AURE BOUCHARD

© 2010, Kathleen Panov. © 2011, Traduction française : Harlequin S.A.

978-2-280-22335-5

Audace

1.

Le petit chalet était en réalité un taudis truffé de toiles d'araignées. Un vestige d'une époque ancienne, antérieure à l'invention de l'air conditionné, voire à l'avènement du matelas à ressorts. Gardant son calme, Jennifer Dade prit un air détaché et parcourut la pièce du regard. Manifestement, le chalet avait été construit *aussi* avant l'apparition de l'eau courante.

Elle se tourna vers la responsable du campement, une trentenaire au teint hâlé, dont les yeux vert d'eau paraissaient aussi las et fanés que son tablier. Très digne, la jeune femme soutint son regard, cherchant sans doute à encaisser le mieux possible un refus prévisible. Evidemment, Jennifer n'avait aucune envie d'endosser le rôle de la cliente « casse-pieds qui dit non ». Mais franchement, toute cette poussière, tout ce...

Comme pour faire écho à ses pensées, Jennifer fut saisie d'une crise d'éternuements, et croisa le regard impassible de son interlocutrice. Pas même un battement de cils. Une véritable Jeanne d'Arc, résignée à monter au bûcher.

Oh, non... Pourquoi *elle* ? Pourquoi *maintenant* ?

Cet endroit n'était vraiment pas vivable. Il y avait tout de même des limites à ce que Jenn pouvait endurer. Elle était habituée à un certain standing, et savait faire preuve d'exigence. A cette idée, elle repensa à son ex, Taj. Ce musicien de trois ans son cadet passait ses journées affalé devant des dessins animés. Bon, certes, Jenn s'était parfois assise sur ses exigences...

La responsable du campement remarqua son hésitation – pour ne pas dire son désarroi – et caressa les cheveux de l'adorable petite fille qui se pressait contre elle.

– Le chalet ne vous plaît pas, n'est-ce pas ? Vous êtes venue pour le Summer Nights Festival, et vous vous attendiez sans doute à un hébergement de standing bien supérieur. Vous savez, il y a plusieurs maisons d'hôtes, plus haut sur la route. Le Wildrose Inn est le plus agréable, et je crois qu'une chambre vient de s'y libérer. Si vous y arrivez avant l'heure du thé, vous la récupérerez peut-être.

– Le Wildrose Inn ? répéta Jenn d'une voix rêveuse.

Elle imaginait déjà une belle demeure victorienne à la pelouse jonchée de rosiers sauvages, le thé servi sur un plateau en argent... Et, surtout, des sanitaires dignes de ce nom. L'endroit lui parut soudain très attrayant. Et plus propice à un reportage, ce qui n'était pas négligeable, si elle voulait sauver son emploi.

C'est alors que, tel un Oliver Twist des temps modernes, la fillette fusilla Jenn de son regard bleu acier, et marmonna : – T'inquiète pas, maman... On trouvera quelqu'un d'autre. On finira par le louer, ce chalet. J'en suis sûre...

Hypnotisée par la petite, Jenn sentit son cœur se serrer. Etait-ce là une manifestation d'instinct maternel – cette idée la terrifiait – ou plutôt de son inclination naturelle à déposer une pièce dans toutes les mains qui se tendaient vers elle ?

En tout cas, si elle voulait garder le job de ses rêves, elle allait devoir lutter contre ces deux

fâcheux penchants. Durant les quinze prochains jours, Jenn avait une mission à remplir, et il lui fallait au minimum l'électricité pour utiliser son ordinateur. Sans électricité, elle perdrait son travail, à coup sûr.

Autrement dit, même si elle le voulait, elle ne *pouvait* pas s'installer ici. La question était tranchée.

Affichant un sourire de contrition, elle aperçut alors une prise dans le mur. Aïe... Le chalet *avait* l'électricité.

Soit. Mais ses lecteurs allaient adorer le Wildrose Inn. Des gens célèbres avaient probablement séjourné dans cet établissement de charme. En cherchant bien, Jenn trouverait sans doute une légende de fantômes hantant les lieux à la suite d'une histoire d'amour contrarié. Ou quelque chef étoilé susceptible de ravir les critiques gastronomiques de tout le pays.

La petite fille au regard triste se mit à sucer son pouce. Jenn sentit son estomac se nouer, mais elle inspira une grande bouffée d'air. Ce n'était pas le moment de flancher.

– Eh bien, disons que ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête. J'imaginai quelque chose d'un peu plus...

– *Glamour*, termina la responsable des lieux d'une voix blasée.

Bon. Il était temps de changer de tactique. Jenn se refusait à endosser le rôle de la méchante qui mettrait le feu au bûcher.

– Euh, c'est-à-dire... Il s'agit bien là de votre chalet *de luxe* ? commença-t-elle d'une voix pleine d'espoir.

Peut-être que le journal s'était trompé dans les réservations, après tout. Cela expliquerait pourquoi Jenn avait atterri dans ce gîte de seconde zone...

– Mon ex était un fêru de nature, raconta la jeune femme. Il adorait les bruits d'animaux et les odeurs des grands espaces. Il a acheté ce campement pour une bouchée de pain. Et puis il m'a quittée en me laissant l'affaire sur les bras. Pour faire court, je dirais que le père d'Emily est un salaud de la pire espèce.

Elle avait prononcé cette dernière phrase en couvrant de ses mains les oreilles de sa petite fille.

En signe de compassion, Jenn hocha résolument la tête.

– Je vois ce que vous voulez dire. Moi aussi, j'ai cru au prince charmant... Que voulez-vous, nous, les femmes, nous sommes crédules. On se laisse trop facilement attendrir. Nous sommes prêtes à renoncer à tout pour un homme.

Habituellement Jenn était très douée pour instaurer une impression de camaraderie et de complicité afin de s'attirer la confiance de son interlocuteur... C'était là le cœur de son métier de reporter : parvenir à percer à jour un inconnu en un rien de temps. Or, aujourd'hui, elle semblait faire chou blanc.

Son hôtesse poussa un soupir d'abnégation, puis ajusta des plis imaginaires sur son tablier.

– Vous serez mieux au Wildrose. C’est un endroit plein de charme et très douillet. L’après-midi, vous pourrez même vous faire masser par Sven – dont le son vrai prénom est en réalité Mario – qui fait des merveilles avec ses mains.

A la façon dont ses joues s’empourprèrent soudain, Jennifer suspecta son interlocutrice d’avoir déjà testé les mains dudit Mario... Mais de la plus intime des façons.

Tirillée entre sa culpabilité teintée de sentimentalisme, et ses impératifs de réussite professionnelle, Jenn fixa le menton tremblotant de la fillette, dont les yeux s’étaient emplis de larmes. Cette gamine était aussi douée que Meryl Streep – dont Jenn était fan – pour émouvoir son public.

Sauf qu’en l’occurrence l’enfant ne jouait pas la comédie.

Et voilà... L’instant d’après, Jenn s’entendit dire : – Ecoutez, finalement j’aime bien cet endroit. Je crois qu’il est parfois nécessaire de se retirer de la société de consommation... Apprendre à débrancher la télévision.

– Il n’y a pas de télé ici...

– Ou encore jeter son téléphone portable au fond du lac...

La jeune femme eut un rire soulagé, et Jenn en éprouva aussitôt une certaine satisfaction.

– Vous n’aurez pas besoin d’en arriver là : les portables ne passent pas à des kilomètres à la ronde !

Des *kilomètres* ? Jenn effleura d’une main alanguie son nouvel iPhone logé dans la poche de son jean. En vérité, elle se savait bien incapable de l’abandonner au fond d’un lac. Et dire que les applications qu’elle avait téléchargées en vue de cette mission en pleine nature n’allaient lui servir à rien...

A l’évidence, face à une expérience aussi extrême, son petit gadget technologique ne faisait pas le poids.

Elle poussa un soupir un peu exagéré, mais la responsable semblait rassurée, et la fillette plutôt contente d’elle.

Oui, Jenn était la gogo idéale. Et pour les quinze jours à venir, elle allait jouer les gogos des bois. Il ne lui restait plus qu’à espérer que les orties ne seraient pas une espèce présente en cette région reculée...

– Bienvenue à Harmony Springs ! Je m’appelle Carolyn, et voici Emily.

A présent que Jenn s’était résolue à renoncer au confort de la société postindustrielle, elle posa sa valise à terre.

– Euh, comment fait-on pour aller au petit coin ?

– Nous ne sommes pas arriérés à ce point ! dit Carolyn dans un éclat de rire. Vous trouverez les toilettes pour femmes au bout du sentier. Pensez à garder une lampe torche pour la nuit. Vous avez apporté votre linge de toilette ?

Emily scruta Jenn d'un air défiante, comme pour l'empêcher de revenir sur sa décision de rester.

– Euh, oui. J'ai tout ce qu'il faut, mentit Jenn.

– Parfait ! Nous allons vous laisser vous installer. Un film est diffusé tous les soirs au foyer principal, et un tournoi de lancer de fers à cheval a lieu à la tombée de la nuit.

– Waouh ! Je sens que je vais adorer ce campement !

– Vous êtes une chic fille, dit Carolyn avec un sourire.

– Ça peut m'arriver. Il y a quelques années, un de mes ex m'avait traînée dans un camp d'aventuriers de l'extrême pour deux semaines. J'ai fini couverte de coups de soleil, avec en plus une allergie géante aux orties. Eh bien, figurez-vous qu'il m'a larguée sous prétexte que j'étais une petite nature ! Alors que, de mon point de vue, je m'en étais plutôt bien sortie.

En es-tu si sûre ? demanda une petite voix au fond d'elle-même.

– Oh, et une dernière chose, murmura Carolyn. Nous tenons à garantir le calme et le silence dans le campement. Nous n'avons que deux résidents en ce moment, mais sachez que le chalet numéro trois tient à préserver son intimité.

– Il n'aime pas les enfants, grommela Emily.

Jenn se dit que l'occupant du chalet trois n'aimait tout simplement pas se laisser manipuler par une gamine.

– Nous n'en savons rien, Emily ! gronda sa mère.

– Bien sûr que si ! Il me le dit tout le temps.

– Je ferai en sorte de ne pas le déranger, assura Jenn, qui se sentait de plus en plus d'affinités avec le chalet trois.

A présent que le petit numéro d'Emily avait atteint son but, l'enfant poussa la lourde porte de bois et sortit du chalet. Elle courut dans ses baskets délacées, dévala les marches et sauta de rocher en rocher. Jenn envia soudain cette aisance, cette liberté absolue de se mouvoir sans crainte de se briser les jambes... Ou encore de perdre le job de ses rêves.

– Je peux vous poser une question ? murmura Jenn alors que Carolyn emboîtait le pas à Emily.

Celle-ci s'arrêta sous le porche et hocha la tête sans quitter sa fille du regard. Un regard attentif et bienveillant, sans doute soucieux de protéger son enfant des tracasseries de l'existence. Un regard qui rappela à Jenn celui de sa propre mère.

– Pourquoi ne quittez-vous pas cet endroit, si vous n'y êtes pas heureuse ? demanda-t-elle en s'efforçant de ne plus penser à ses parents surprotecteurs.

Carolyn se mordit la lèvre, comme pour éviter d'émettre une réponse trop mièvre.

– J'ai bien pensé repartir de zéro, mais c'est trop tôt. Un jour, je me dirai que le moment est venu, mais pour l'instant, je me contente de me lever chaque matin et de faire mon boulot. J'assure le ménage, les lessives, je diffuse le film quotidien, et je préserve un semblant d'équilibre pour Emily. Tant qu'elle sera heureuse ici, cela me conviendra.

– Mais vous arrivez à vous contenter de ça ? Vous n’avez pas envie de vous installer pour de bon quelque part ?

Une question de pure forme, car Jenn avait une peur quasi épidermique de se poser, de s’installer une fois pour toutes.

– Pourquoi cela vous intéresse-t-il ? demanda Carolyn, qui semblait avoir décelé son anxiété profonde.

Même si sa question découlait surtout de son insatiable curiosité professionnelle... Jenn décida alors de laisser tomber le masque, afin de couper court à tout malentendu avec celle qui allait l’héberger durant les deux prochaines semaines.

– A vrai dire, je suis journaliste. Je suis venue ici pour rédiger un article sur ce village et le Summer Nights Festival. Sachant que je suis en concurrence avec une femme qui couche avec mon patron. Autant dire que je n’ai presque aucune chance de sauver mon job ; mais, si j’y arrive, c’est que mes parents avaient tort. Vous savez, à vingt-sept ans, j’ai passé l’âge de leur donner raison : c’est pourquoi je me dois absolument de trouver un scoop ici. Une histoire fascinante, inattendue... Et qui captivera mon chef de rubrique plus que la plastique sculpturale de Miss Erotica.

– Vous êtes certaine de ne pas vouloir essayer le Wildrose ? insista soudain Carolyn d’une voix empreinte de pitié. Vous verrez, le chef concocte une cuisine très...

Jenn agita courageusement une main en l’air.

– Oublions le chef du Wildrose un instant. Que feriez-vous donc, si vous n’habitez pas ici ?

– Je n’ai jamais réfléchi à la question.

– Pourquoi ?

– Cela ne sert à rien. Tant que je ne me pose pas trop de questions, je suis heureuse.

Et dire que la plupart des New-Yorkaises rêvaient de devenir danseuses étoiles, ou stars des médias, ou encore maîtresses d’un homme d’influence. Carolyn, elle, aspirait simplement au bonheur. Jenn se dit qu’elle allait devoir réfléchir à cette notion dès que possible. Certaines femmes préféreraient donc un bonheur simple aux modèles figés de la société actuelle ? *Un reportage sans tabous, à ne pas manquer dans votre prochain numéro.*

Aaron Barksdale tapota sur la table en acajou et consulta sa montre pour la centième fois. Il ne voulait pourtant pas laisser transparaître son impatience masculine dans cet environnement exclusivement féminin.

Cela dit, il y avait de quoi s’impatier. L’élégante salle de restaurant du Wildflower Inn était truffée de compositions florales, envahie des effluves tenaces de laques très haute coiffure et... de pots-pourris.

Aaron détestait les pots-pourris. Il n’aimait pas, non plus, les bouquets indigestes entassés dans des vases de plus d’un mètre de haut, et estimait qu’une chevelure de femme était toujours à son avantage au naturel, plutôt qu’artificiellement figée par une laque collante. Martelant de plus belle sur

la table, il s'appuya contre le dossier de sa chaise.

Que faisait donc Didi ? Il avait beau être rompu à ses retards légendaires, il était agacé comme au premier jour.

– Excusez-moi. Je ne voudrais pas vous déranger, mais pourriez-vous déplacer votre siège, s'il vous plaît ?

Au son de cette voix de femme, il cessa de battre la mesure et se retourna pour découvrir le visage qui venait ainsi troubler sa relative quiétude. Mécaniquement, il esquissa un sourire poli.

Elle avait les yeux noisette, qui brillaient de cet éclat ébahi des mannequins tournant dans les publicités pour produits d'entretien. Son visage fin et allongé présentait un nez plutôt grand – du genre à s'inviter aisément là où il n'était pas le bienvenu. Bien que soucieux de garder ses distances, il se surprit à contempler ses cheveux. De longues mèches cuivrées retombaient, légères et ondulantes – et surtout sans laque – derrière ses épaules.

– Votre siège, répéta-t-elle sur un ton très direct.

Était-ce ainsi que les gens se parlaient dans ces univers très – trop – féminisés ? S'efforçant de rester galant, Aaron s'avança de quelques centimètres, mais ses genoux se cognèrent à la chaise adjacente. Une fois son devoir de courtoisie accompli, il hocha la tête en direction de l'intruse, afin de lui signifier la fin de la conversation.

– Vous avez besoin d'autant de place ? demanda la jeune femme qui ne semblait guère pressée de le laisser tranquille. C'est que... j'essaie de travailler, vous comprenez ?

Elle prononça ces mots comme s'il était tout naturel de choisir une salle de restaurant comme bureau. En tout cas, à en juger par le fatras de gadgets électroniques étalés sur sa table, Aaron comprenait son sentiment d'exiguïté.

– Ces sièges ne sont pas extensibles, rétorqua-t-il.

A moins de s'installer *sur* la table, il ne pouvait pas s'en rapprocher davantage.

Elle le scruta de la tête aux pieds avec un sourire surjoué.

– Vous n'avez pourtant pas l'air gros.

Gros ? Lui ? Il décela une lueur taquine dans son regard.

– Ne soyez pas désagréable, rétorqua-t-il.

Il n'était jamais très à l'aise avec ce genre de jeux d'esprit.

– J'essaie de travailler, mais je peux à peine bouger mes coudes, expliqua-t-elle en repliant les bras sur sa petite table.

Elle affichait cet air obstiné des gens sans-gêne.

– Comme tout le monde ici, maugréa-t-il en réussissant péniblement à caler ses genoux.

Puis il s'efforça d'oublier le reste du monde autour de lui, et se remit à tapoter fébrilement des doigts sur la table.

Sa voisine leva les yeux et foudroya ses mains du regard.

– Je vous ennue, n'est-ce pas ? demanda-t-il, non sans éprouver une certaine satisfaction.

A ces mots, une vieille dame assise à proximité et dont la chevelure était lourdement embaumée, lui fit signe de parler moins fort. Visiblement, les habituées de ce restaurant aux odeurs capiteuses et bon marché ne s'émouvaient guère de se retrouver les jambes comprimées dans des positions surnaturelles. Mais elles tenaient au silence.

Encore une vieille enquiquineuse, se dit-il.

– Désolée, murmura sa jeune voisine en direction de la vieille femme qui releva le nez d'un air indigné.

– Ce n'est pas votre faute, ajouta-t-il d'une voix magnanime à sa jeune voisine de table.

– Je ne vous ennuerai plus, promit-elle.

Pourtant, il sentit son regard persister dans son dos. A vrai dire, cette jeune femme était très attirante, et Aaron ne voyait aucun mal à ce qu'elle le scrute avec insistance. Même si son col semblait soudain lui serrer la gorge. Même s'il éprouvait un besoin instinctif de courir se cacher. Était-ce à cause de la décoration baroque qui l'entourait ? Comme chaque fois qu'il se trouvait dans un endroit bruyant, vaguement chic et trop peuplé, Aaron était saisi d'une irrésistible envie de fuir.

Il finit par se retourner pour faire face à son intrigante voisine.

– Je n'aime pas les lieux trop fréquentés, expliqua-t-il. *A fortiori* lorsque ça sent fort le pot-pourri, les bouquets de roses surfaits, et les sandwiches au concombre.

C'était sa façon à lui de présenter ses excuses.

– Vous sortez peu, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Juste ce qu'il faut, mentit-il.

En réalité, il sortait rarement. Chaque sortie était une épreuve. Il préférait l'isolement qu'il s'était imposé. Il préférait les voix dans sa tête, le monde qu'il recréait, la sonorité parfaite d'une phrase bien tournée. En fait, il préférait la solitude.

– Que faites-vous ici, alors ? insista-t-elle, visiblement peu convaincue par son mensonge.

– Je viens déjeuner.

– Une amie a réussi à vous traîner ici ?

Didi ? Le forcer à venir déjeuner ici ? Jamais de la vie !

– Ce n'est pas une amie.

– Oh, bredouilla-t-elle d'une voix faussement innocente. Désolée... Je dois me remettre au travail.

Aaron réprima difficilement un sourire. Elle croyait que Didi était sa petite amie... Mais il ne prit pas la peine de rectifier sa déduction erronée.

– Je ne voudrais pas vous retarder, reprit-il.

Après quelques secondes, elle se retourna et lui donna une petite tape sur l'épaule.

– Vous savez, parfois, j'ai beau crouler sous le travail, j'ai tendance à remettre les choses à plus tard...

– Vous devriez être plus disciplinée, murmura-t-il en décidant finalement de s'installer sur la chaise à côté.

Au moins, ainsi, ils ne s'effleuraient plus.

– Vous voulez dire, aussi disciplinée que vous ? demanda-t-elle en posant un regard appuyé sur ses doigts si peu disciplinés.

Aussitôt, Aaron sentit une bouffée brûlante envahir son visage. Sans doute à cause de la chaleur qui régnait dans le restaurant, de la présence de toutes ces molécules chimiques dans l'air. Un air qui se faisait d'ailleurs de plus en plus rare.

– Je n'ai jamais prétendu être un exemple à suivre, marmonna-t-il.

Elle sourit, puis lui tourna le dos.

Une perle de sueur dévala alors la nuque d'Aaron. Ce sourire lui plaisait. Il faisait naître en lui une douce chaleur, un subtil vertige. Pourtant, pas question pour lui de se laisser déstabiliser ainsi. S'essuyant la nuque, il se concentra sur le vase bourré de fleurs de lys, au centre de la table.

En vain. Du coin de l'œil, il épia sa voisine occupée à noircir les pages d'un carnet en Moleskine. Son stylo glissait sur le papier d'un geste insouciant, aventureux, à la fois sensuel et déterminé. Il ne put réprimer un sourire.

Tout en écrivant, elle lisait à haute voix et commentait son travail. Elle n'écrivait pas si mal. Quelques phrases nominales. Le choix de certains mots aurait pu être plus percutant, mais l'ensemble sonnait plutôt bien. Il se laissa aller à observer le mouvement de ses lèvres, et se dit que sa bouche aussi n'était pas mal... Fluides et expressives, ses lèvres n'étaient jamais figées, toujours sûres d'elles.

En proie à une étrange fascination, Aaron oublia les parfums capiteux et les crampes qui engourdisaient ses genoux. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais l'éclat de son visage le captivait. Elle irradiait une énergie certaine, troublante et magnétique à la fois. Lorsqu'elle posait son stylo, elle jouait avec ses mèches, ébouriffant un peu plus sa coiffure. Tout cela sous l'œil réprobateur de la douairière d'à côté. Agacé, Aaron finit par lui décocher un sourire carnassier, et les regards trop indiscrets cessèrent aussitôt.

Malgré l'agitation autour d'elle, la jeune femme demeurait hermétique à ce qui l'entourait. Aaron fut épaté par une telle habileté à se déconnecter du brouhaha ambiant.

Trop vite, le serveur s'avança vers elle pour lui présenter la note. Elle sortit un billet de son sac à main plein à craquer, sans accorder le moindre regard à Aaron, qui en éprouva un certain soulagement. Après tout, il n'aimait pas être dérangé.

Or, lorsqu'elle se leva, il se sentit plus dérangé que jamais. Il avait beau essayer de l'ignorer,

essayer de ne pas lorgner ce corps longiligne, comme un adolescent en proie à une tempête hormonale, il ne put s'en empêcher. Rien à faire. Cette poitrine saillante aurait affolé même le plus prude des hommes. Quant à ses courbes généreuses, il se dit qu'elles semblaient avoir été taillées pour tenir au creux de ses mains.

Sous la table, une vive excitation parcourut son entrejambe. Voilà longtemps qu'il n'avait pas eu une maîtresse. Trop longtemps. Et dire qu'à une époque son appétit sexuel avait fait de lui une légende... Il était presque humiliant pour lui de constater qu'il était devenu un homme ordinaire, aux goûts très banals, et à la sexualité en sommeil.

Lorsqu'il s'efforçait de penser à autre chose, ses doigts se remirent à battre la mesure sur la table. De plus en plus vite, de plus en plus fort, comme pour effacer l'étonnante envie charnelle qui avait soudain jailli en lui.

Par chance, personne ne pouvait voir sous la table...

Enfin, personne, sauf, peut-être, *elle*.

En s'éloignant, elle baissa les yeux vers lui et lui adressa un sourire furtif, nerveux. Il n'y avait là rien d'aguicheur, mais le corps d'Aaron ne faisait plus la différence, à ce stade. Stupidement – et Aaron méprisait par-dessus tout lastupidité –, il soutint son regard malgré lui. Elle écarquilla les yeux, et le dévisagea brièvement. A coup sûr, elle allait dresser une liste sans concession de ses défauts dans son petit carnet.

Il s'obligea à détourner les yeux. Il avait suffi d'un sourire innocent pour qu'il s'imagine en un éclair embrasser cette femme comme si le sort du monde en dépendait, de lui arracher ses vêtements, et de la faire crier de plaisir au cours d'une étreinte aussi fouguese que fortuite.

Dès qu'elle eut quitté la salle de restaurant, il respira mieux, et la tension au creux de son pantalon s'apaisa. Les effluves de roses séchées lui semblèrent soudain presque réconfortants.

Très vite, il recouvra ses esprits et son habituelle humeur maussade. Même si, le sourire aux lèvres, il se félicitait presque du retard de Didi, qui ne fit son apparition qu'une bonne heure plus tard. Didi avait de nombreuses qualités, mais la ponctualité ne faisait pas partie de celles-ci. Derrière ses petites lunettes rondes, elle regardait autour d'elle tout en avançant dans sa tenue d'un rouge flamboyant.

Pour la plupart des gens, porter du rouge après soixante-dix ans s'apparentait à une forme de démente. Or, après avoir brisé une multitude de cœurs depuis une cinquantaine d'années, Didi n'avait que faire des commentaires qu'elle pouvait inspirer. Tout comme Aaron, elle se moquait éperdument du qu'en-dira-t-on.

– Tu es en retard, grommela-t-il en levant le menton vers elle.

Elle lui effleura les oreilles d'un baiser.

– J'adore te faire languir, mon chéri. Quelle sorte d'agent serais-je, si je ne torturais pas mon client ?

– Un agent qui ferait preuve d'humanité.

– Tu n’as pas besoin d’un humaniste, mais d’une vipère, toi et moi le savons bien. Garde donc tes mensonges pour tes livres. D’ailleurs, puisqu’on en parle..., poursuivit-elle en haussant ses sourcils argentés, jusqu’à les confondre avec ses cheveux à la coupe élégamment déstructurée. Sommes-nous sur la voie de l’inspiration, ou continues-tu à te tourner les pouces ? J’imagine, en tout cas, que ton isolement provincial ne te permet pas de distractions plus *coquines*... dirons-nous.

Didi avait toujours su trouver le ton pour lui parler, et il lui décocha un sourire reconnaissant.

– Avant que l’interrogatoire ne débute, j’aimerais déjeuner. Puis nous échangerons quelques banalités d’usage, et je ferai semblant d’écouter tes anecdotes prétendument croustillantes. Ensuite, je te ferai part de ma vision désespérée du monde, de la fonte des glaciers et du sort des bébés phoques.

Didi rejeta la tête en arrière et éclata d’un rire tonitruant. Un rire qui fit se tourner de nombreuses têtes autour d’eux.

– Un de ces jours, je te virerai, espèce d’adorable mufle !

Amusé, Aaron se pinça les lèvres.

– Didi, je te rappelle que le client ici, c’est moi...

– Tu n’as de cesse de me le rappeler. Ce qui complique le côté déjà très malsain de notre relation de travail.

– Si tu n’étais pas aussi bornée, je t’épouserais, déclara-t-il sans ciller.

Au-delà de son âge avancé, Didi représentait à ses yeux le summum de la classe féminine. Tranchante comme un rasoir, loyale, et possédant un cœur qu’elle n’ouvrait qu’à ceux qu’elle avait soigneusement triés sur le volet.

– Bah, je ne suis qu’une vieille égocentrique et excentrique. Autrefois, j’ai plu aux hommes, c’est vrai.

– C’est encore le cas ! assura Aaron.

Ils commandèrent leur repas et, entre les plats, elle lui relata les potins du monde de l’édition. De vieux noms revenaient dans la conversation et se mêlaient aux nouveaux. Aaron se félicita de ne plus faire partie de ce microcosme. Partir s’installer au vert – ou « fuir », comme Didi le répétait à dessein – avait été la meilleure décision de sa vie. Il était dommage qu’elle ne partage pas son point de vue à ce sujet.

– J’ai vu ton père.

– Et alors ? rétorqua-t-il en promenant le moulin à poivre au-dessus de son assiette pour se donner une contenance.

– C’était au dîner de la maison Scribner. Il m’a demandé de tes nouvelles. Il se fait vieux, tu sais ? Et il semblait avoir le cœur brisé. Je me suis dit que tu voudrais être au courant.

– Le whisky te fait toujours cet effet, Didi.

– Je pourrais lui transmettre un message, si tu le désires. Bien sûr, je ne suis pas une vulgaire entremetteuse ; mais, en tant qu’agent littéraire exceptionnel, entièrement dévouée au bien de mes

clients, je te le propose. Juste pour cette fois.

Aaron se mit à découper sa portion de poulet avec un entrain exagéré.

– Tu lui diras la même chose que d’habitude.

– Ah, j’adoore lui cracher des obscénités à la figure et voir son visage se décomposer ! Tu sais que Martin attend le manuscrit, ajouta-t-elle en picorant délicatement sa salade.

Un sujet déplaisant chassait l’autre.

– Je ne suis pas prêt à reprendre l’écriture.

– Je sais. Tu es trop engourdi émotionnellement. Dépourvu de tout sentiment. Incapable d’affronter le monde, et bla, bla, bla... Pff, ce que tu peux devenir ennuyeux !

Il la dévisagea en silence, comme tout homme dépourvu de cœur et de sentiments l’aurait fait.

Cette fois, elle ne riait plus. Elle le foudroya du regard.

– J’ai besoin de plus de temps, prétendit-il.

En vérité, il cachait une dizaine de manuscrits sous son lit. Si, dans ses fictions, Aaron était un ardent défenseur de la vérité totale, il en allait différemment dans la vraie vie.

– Cela fait huit ans que je lui rabâche ça. A la fin, il finira par vieillir, puis mourir, et tu auras laissé passer ta chance. Enfin, ce n’est pas comme si je m’en souciais...

Envahi par un sentiment diffus de culpabilité, Aaron haussa les épaules. Il détestait se sentir coupable. Ce sentiment altérait son jugement jusqu’à la stupidité.

– Je te donnerai quelque chose quand j’aurai quelque chose à te donner, marmonna-t-il.

C’était une promesse vide de sens, Didi le savait bien. Elle repoussa le vase de fleurs sur le côté et se rembrunit.

– Montre-moi ton texte, Aaron. Donne-lui un échantillon, juste quelque chose à mettre devant ses yeux avides, pour lui rappeler combien tu es bourré de talent !

Aaron se retint de remettre le vase en place pour ne pas voir la déception qui pointait au fond des yeux de Didi.

– Quand je serai prêt. Le livre parfait requiert du temps. Il est quasi impossible d’en écrire deux dans une même vie.

– Tu ne seras jamais prêt si tu t’obstines à croupir dans ce trou paumé. Reviens en ville, Aaron.

Elle parlait avec l’arrogance du père d’Aaron. Sans doute un reste de ses deux années de vie commune avec Cecil Barksdale. Même s’il subsistait une différence essentielle entre elle et lui : Didi éprouvait une affection réelle envers Aaron. Son père, quant à lui, ne regardait que les miroirs avec affection. Au final, Didi et Aaron avaient laissé tomber ce dernier pour la même raison.

– Puisque les poules semblent sur le point d’avoir des dents, et que tu ne me laisses pas le choix, je vais devoir envisager de séjourner ici pour le restant de la semaine, déclara-t-elle en toussotant de façon étranglée. Si tu sens un souffle chaud au creux de ta nuque, eh bien ce sera moi,

qui accomplis le travail pour lequel je devrais être payée, si seulement tu faisais ton job d'écrivain !

Devant l'idée terrifiante d'avoir quelqu'un assis à côté de lui, à attendre de le lire, les doigts d'Aaron se mirent à tapoter frénétiquement la table. Son père avait toujours affirmé que le génie véritable ne se décréait pas. Seul point sur lequel père et fils s'étaient jamais accordés.

A en juger par l'expression résolue de Didi, Aaron allait devoir songer à lui dire la vérité. Mais il était trop tôt.

– Ah, tu es vraiment rusé ! reprit-elle avec un sourire carnassier. Je *sais* que tu écris en ce moment : je le *vois* sur ton visage ; tes doigts qui s'agitent te trahissent. Ecoutedonc : nous déjeunerons ensemble tous les jours, et tu me feras part de tes avancées.

– Tu déjeuneras où bon te semble. Et seule.

– Tu oserais me traiter avec autant de mesquinerie, Aaron ? demanda-t-elle en le scrutant d'un regard aussi pénétrant que confiant.

– Non, répondit-il avec un soupir résigné.

Avec une efficacité redoutable, Aaron avait un jour fait le vide autour de lui. Neuf ans plus tard, seule Didi était encore à son côté. Il se demandait parfois si sa fidélité était liée à la perspective d'une commission sur ses futures royalties, ou à une volonté farouche de le maintenir coûte que coûte dans le flot de la vie. Bien sûr, il penchait pour la seconde option. L'argent n'avait jamais été un moteur pour Didi.

– J'aurais le cœur brisé, si tu me chassais maintenant.

– Tu n'as pas de cœur, lui rappela-t-il.

– Exact. Mais si c'était le cas, tu me le briserais.

Aaron repoussa son assiette de suprême de poulet.

– Une seule condition : que nous ne déjeunions plus jamais ici, dit-il en avalant péniblement sa dernière bouchée.

Et voilà. Tout cela ne pouvait le conduire qu'au désastre. Et le sourire victorieux de Didi ne l'aidait pas à se rassurer.

– Evidemment, mon chéri ! s'exclama-t-elle en agitant son couteau en l'air. Tout ce qui te fera plaisir !

2.

« Soirée calme en ce mardi à Harmony Springs. Première journée de mission dans ce village pittoresque où il ne se passe jamais rien. Pourquoi Quinn m'a-t-il donc envoyée sur ce reportage ? Ai-je donc un autocollant stipulant "idiotie de service" collé sur le front ? Et pourquoi, surtout, ai-je encore besoin de me poser ces questions de pure rhétorique ? »

Jenn quitta le mode enregistreur de son téléphone et s'adossa contre la paroi rocheuse. Au-dessus d'elle s'étendait la voûte céleste. Certes, elle avait déjà entendu parler des étoiles, vu des cartes du ciel dans des livres... Mais, en tant que New-Yorkaise pur jus, elle n'avait encore jamais eu l'occasion de les observer vraiment.

D'ailleurs, les bois autour d'elle bruissaient de créatures tout aussi pittoresques qu'elle entendait détalier à son passage. Pas de quoi paniquer, bien sûr. Il existait tellement de gentils animaux dans la nature. Des souris, par exemple. De gentilles petites souris... Comme Minnie. Ou Mickey...

Mais il y avait aussi d'effrayantes bêtes sauvages aux yeux luisants et rougeoyants telles les flammes de l'enfer. Avec de grandes dents, avides de chair humaine... D'ailleurs, une bestiole n'était-elle pas en train de grimper le long de sa jambe ? Aussitôt, elle frota fébrilement son jean.

Et se sentit idiote. Parfois, son imagination débordante était un plus, mais, ce soir, elle devenait plutôt problématique. Inspirant à fond, Jenn recouvra ses esprits, et brandit son téléphone en direction de la lune, telle Excalibur.

Deux barres. Presque suffisant pour passer un appel.

Sur la pointe des pieds, elle leva la main plus haut encore. En voyant apparaître une troisième barre, elle tressaillit de plaisir.

Franchement, elle n'avait pas imaginé vivre des sensations aussi fortes en arrivant ici. L'écran de son téléphone finit par s'éclairer au-dessus de sa tête, affichant la carte des constellations. Emmerveillée, elle regarda les étoiles au-dessus d'elle. Elles semblaient si proches, presque à portée de main. Si lointaines et fuyantes pourtant. Assez semblables, se dit Jenn, aux politiciens new-yorkais : on se laissait facilement duper par leur éclat.

L'analogie lui parut avoir un fort potentiel littéraire, et elle la nota sur son écran. Qui a dit que les journalistes étaient des écrivains ratés ?

En dessous de ses notes défilaient les titres de la presse du jour. Toutes ces choses qui se passaient à New York, sans elle... Une véritable leçon d'humilité : le monde pouvait très bien se passer de Jenn pour tourner.

Après tout, n'était-ce pas précisément le but de son expérience en ce lieu reculé de tout ? Dame Nature permettait de remettre chaque chose à sa juste place, de relativiser. Et de se retrouver face à soi-même.

Décidant que ces accents métaphysiques ne valaient tout de même pas les nouvelles du jour, Jenn s'assit sur le rocher et dévora sur son écran les unes des journaux. Alors qu'elle examinait les

colonnes politiques, un nouveau bruit attira son attention. Rien à voir avec les bruissements de tout à l'heure. Elle crut même déceler un pas humain, cadencé.

C'en était fini de sa retraite et de la solitude. Craignant un assaut imminent des créatures de la forêt, elle referma vite les yeux.

– Bonsoir, grommela une voix crispée.

Ouf, cette fois, ce n'était pas une souris ! Elle rouvrit les yeux, et cligna plusieurs fois les cils afin de s'assurer que son imagination ne lui jouait pas un nouveau tour.

Car l'individu qu'elle avait maintenant sous les yeux n'était autre que son voisin de table, celui-là même qui l'avait un instant troublée et avait attisé sa curiosité. Même si, au fond d'elle-même, elle avait su instantanément que ce genre d'homme n'était pas pour elle.

Ses cheveux noirs étaient longs, signe qu'il n'avait que faire du regard des autres. Ce soir, ses yeux bleu clair brillaient d'une lueur arrogante et détachée. Rien à voir avec le regard intense et brûlant qu'il avait eu cet après-midi. Son nez à l'arête vive lui donnait un profil d'empereur romain... Et il y avait aussi cette petite fossette au milieu de son menton...

Jen détourna le regard, résistant à l'envie de se laisser troubler. Même si rien ne l'empêchait de se laisser aller à un peu de fantaisie, non ? Comment oublier l'étrange excitation qu'elle avait ressentie en quittant le restaurant ? Au final, les rêves n'engageaient-ils pas que ceux qui y croyaient ?

M. « Renfrogné » vint s'asseoir près d'elle, étendit ses longues jambes devant lui, et Jenn se dit qu'il n'avait vraiment rien d'un doux rêveur.

– Ce téléphone n'a rien à faire ici, déclara-t-il alors, d'une voix terriblement terre à terre.

Surprise, Jenn regarda l'appareil innocent qu'elle tenait entre ses mains. Franchement, où était le problème ?

– Mon téléphone ? répéta-t-elle.

– J'essayais de travailler, mais j'ai aperçu cette petite lueur depuis ma fenêtre. Au début, j'ai tenté de l'ignorer, mais impossible. Du coup, je suis sorti, et je vous ai aperçue dans le noir en train de vous livrer à cet étrange rituel.

– Vous auriez pu m'ignorer, remarqua-t-elle.

– Certes, mais j'ai pensé que vous étiez peut-être une de ces adeptes païennes, et que vous finiriez nue, et puis mon imagination a dérapé... J'essayais vraiment de travailler, mais dans ce contexte, c'est impossible. Je suis donc venu vous demander de bien vouloir regagner votre chalet.

A ces mots, elle comprit plus précisément à qui elle avait affaire, et son cœur se mit à battre plus fort. Ce qui n'était jamais bon signe.

– Vous logez au chalet numéro trois, n'est-ce pas ?

– Vous m'espionnez ?

– Ce n'est pas mon genre, assura-t-elle, sur la défensive. Mais on m'a demandé de ne pas vous

déranger.

– Trop tard, c’est fait, ajouta-t-il en se passant une main sensuelle dans les cheveux.

Une onde de chaleur la parcourut.

– Je parie que n’importe quel psy affirmerait que vous étiez *dérangé* bien avant que je ne vienne m’installer sur ce rocher. D’ailleurs, la plupart des gens ne s’estimeraient pas dérangés par une innocente promeneuse nocturne.

– La seule autre personne dans ce campement, c’est moi.

– Eh bien, vous allez devoir vous habituer à ma présence. J’étais en train de contempler les étoiles ; si ça vous dérange, j’en suis navrée, mais je n’ai pas l’intention d’arrêter.

– Vous ne contempriez pas les étoiles, mais l’écran de votre téléphone. Le ciel est dégagé, ici, vous devriez regarder.

– J’apprends à reconnaître les constellations. Je suppose que vous les connaissez déjà toutes, dit-elle avec prudence.

Soucieuse de ne pas ajouter un côté romantique à son interlocuteur déjà trop sexy, Jenn se convainquit qu’il n’avait pas l’air d’un passionné d’astronomie.

– Non, reconnut-il.

Elle poussa un petit soupir de soulagement. Puis s’empressa de désigner son écran.

– Voyez, si vous disposiez de cette application, vous pourriez apprendre le nom de chaque étoile.

– Vous vous exprimez comme une consommatrice américaine de base, au cerveau soigneusement rincé par le matraquage médiatique et publicitaire. Vous êtes esclave de gadgets très sophistiqués qui vous font croire qu’ils vous simplifient la vie et vous donnent l’illusion de maîtriser le temps, et votre vie. Or, ce sont eux qui vous maîtrisent.

D’instinct, elle comprit qu’il ne plaisantait pas. Vaguement troublée par ce discours, certes exagéré, mais contenant peut-être une part de vérité, elle croisa les bras et fronça les sourcils.

– Et c’est vous, qui êtes sorti de votre cabane de reclus dans l’espoir de surprendre une femme nue, qui me faites la morale ? Vous n’êtes pas en position de donner des leçons.

Malheureusement, il n’afficha aucun signe de contrition.

– Que voulez-vous, je ne suis qu’un homme. La chair est faible, et je suis condamné à subir mes instincts vitaux.

Oh, oui, la chair est faible, pensa Jenn en luttant de plus en plus difficilement contre l’excitation que cet homme éveillait en elle. Pourquoi ne pouvait-elle quitter des yeux ses longues cuisses fuselées, la ligne robuste de ses épaules ? Sans parler de cette façon sensuelle de la dévisager sans en avoir l’air... Elle n’avait jamais imaginé que les hommes à l’esprit torturé pouvaient se révéler aussi attirants.

Pis, comment un homme aussi arrogant et si peu romantique pouvait-il la troubler à ce point ?

– Que faites-vous exactement ici ? demanda-t-elle, en proie à une nervosité de moins en moins contrôlable.

– J'étais persuadé que vous alliez vous déshabiller. Je me suis dit que j'avais envie de vous voir nue.

Elle plissa les yeux, en le remerciant secrètement de faire preuve d'autant d'insolence. Sans cela, et s'il le lui avait demandé gentiment, elle aurait peut-être réfléchi sérieusement à ôter ses vêtements pour lui.

– Vous croyez vraiment que je vais me contenter de cette réponse ? Vous espérez passer à mes yeux pour un pauvre bougre, tristement esclave de ses pulsions, juste parce qu'il est un homme ?

Tandis qu'elle parlait, Jenn ne put s'empêcher de continuer à s'imaginer en train de se dévêtir pour lui.

Il lui lança un regard en coin, l'air amusé.

– Et vous, qu'êtes-vous exactement ? Une psy ? Ou juste quelqu'un qui a du flair ?

– Je suis journaliste, déclara-t-elle de but en blanc.

A ces mots, il sembla se rétracter. Son regard devint sérieux et ses lèvres se crispèrent.

– Vous faites partie de ces parasites !

Jenn avait l'habitude des commentaires désobligeants à l'égard des membres de sa profession.

– Vous êtes trop aimable, rétorqua-t-elle sans ciller. Quelle galanterie ! Puis-je savoir ce que vous avez contre les journalistes ?

– Vous voulez des détails, ou bien vous contenterez-vous d'un argumentaire générique ?

– Des détails. J'aime aller au plus près de la vérité.

– La vérité ne vaut que pour ceux qui veulent y croire.

Elle n'appréciait guère ces paroles ni leur amertume. Ni le fait qu'il avait sans doute raison... Depuis sa plus tendre enfance, elle avait voulu devenir reporter, même si elle était bien consciente de la corde raide sur laquelle tout journaliste apprenait à marcher : intégrité contre scoop.

Elle jugea plus prudent de changer de sujet. Et décida de revenir sur un terrain plus... sexuel.

– C'est là votre idée de la séduction ? Eh bien, sachez qu'avec moi, ça ne marche pas, murmura-t-elle.

Soulagée, elle remarqua que le sourire coquin de son voisin de campement s'était ravivé.

– Non, ce n'était qu'une tentative pour vous faire quitter ce rocher, répondit-il d'une voix trouble et provocante.

Aussitôt, elle sentit son sang bouillonner au creux de ses veines. Son ventre se contracta sourdement alors qu'une exquise tension naissait entre ses cuisses.

Instinctivement, elle croisa les jambes ; ce qui sembla raviver l'étincelle coquine dans le regard

de son voisin.

– Je suis navrée, reprit-elle, mais je suis ici en mission, et je compte bien l’accomplir jusqu’au bout. Et tant pis, si je vous dérange, vous et vos habitudes d’ermite. A vrai dire, cela m’amuse ! Je trouve ça très drôle de vous agacer !

Il la dévisagea d’un air trop stupéfait pour être sincère.

– Est-ce que vous savez aussi bien arracher les ailes aux papillons ? demanda-t-il.

De nouveau, il recourait à l’insulte comme bouclier de protection contre tout ce qui risquait de le toucher de trop près.

– Vous vous comparez à un papillon ? demanda-t-elle, amusée.

– J’aime raisonner à l’aide de métaphores, histoire de déshumaniser les situations. Cela me facilite les relations avec les autres. En général, je préfère fuir la nature humaine.

Jenn ne sut que répondre. Pourquoi lui disait-il cela, alors qu’il l’avait délibérément rejointe sur ce rocher ? Perplexe, elle garda le silence et conserva les jambes croisées.

Exception faite de la tourmente sensuelle dans laquelle l’avait plongée son voisin, Jenn se dit que la nuit était belle. Les bruits de la nature devenaient moins angoissants lorsqu’il se tenait près d’elle. Au loin, une chouette se mit à hululer ; c’était la première fois qu’elle entendait cet oiseau pour de bon. De même que le chant des grillons. Et ces étoiles qui scintillaient dans un ciel de velours... Du coin de l’œil, elle surprit son bel inconnu en train de lorgner l’écran de son iPhone pour comparer les constellations entre elles.

En fait, elle ne pouvait s’empêcher de l’espier. Cet homme lui plaisait, même si elle avait du mal à l’admettre. C’était un homme hors du commun. D’une franchise désarmante, il n’hésitait pas à dire les choses telles qu’il les pensait. Malgré son tempérament ombrageux, elle admirait son honnêteté.

Il s’adossa contre la surface rugueuse du rocher et leva le visage vers le ciel, le torse tendu. Et quel torse ! Pourquoi ne le mettait-il pas ainsi en valeur, le reste du temps ? Était-ce par modestie ? Les hommes que côtoyait Jenn, eux, passaient leur temps à se mettre en avant et à se vanter. Alors que, franchement, quoi de plus sexy qu’un homme capable d’entretenir une part de mystère ?

Et si elle se laissait tenter ? Et si elle s’autorisait une petite aventure, pour une fois ? Il lui suffirait de se pencher de quelques centimètres pour embrasser cet homme... Sentir ses lèvres dures contre les siennes... Glisser ses mains sous sa chemise, juste pour voir si elle était capable de le troubler...

– Quel est le sujet que vous êtes venue traiter ici ? demanda-t-il soudain, la tirant de sa rêverie.

Il n’aurait pas pu lui poser pire question, au moment même où elle savourait l’idée d’une aventure torride.

– Harmony Springs, répondit-elle en essuyant ses paumes moites sur son jean. Et le Summer Nights Festival. Ou comment un si petit village, loin de tout, parvient à attirer chaque année une telle foule de citadins.

Il parut s’amuser de la touche d’ironie dans sa voix.

– Et pour quel genre de journaux travaillez-vous ? Pour les traqueurs de scandales, les colporteurs de peur, ou bien pour cette presse de caniveau qui établit à grand renfort de pub les canons de beauté et de richesse inaccessibles au commun des mortels ?

Surprise par tant de hargne, elle lui décocha un regard réprobateur. Pourtant, elle était habituée à l'animosité instinctive qu'entretenaient beaucoup de gens à l'égard de la presse.

– Je suis employée par un grand titre de la presse new-yorkaise. On compte plusieurs lauréats du Pulitzer parmi mes collègues. Mais vous ne devez pas connaître.

Malgré les sarcasmes qu'elle subissait régulièrement, elle éprouvait toujours une profonde fierté à évoquer son métier.

Son bel inconnu afficha une moue réprobatrice.

– Le Pulitzer n'est qu'une récompense décernée à de gentils agitateurs qui rêvent de débusquer le prochain Watergate, assena-t-il avec arrogance.

Et elle qui avait espéré l'impressionner un peu par ses états de service ! En l'occurrence, c'était plutôt raté. Secrètement, Jenn avait espéré voir ce regard dédaigneux se teinter d'admiration et de respect. Car elle avait l'intuition que cet homme appartenait, lui aussi, au monde des lettrés et de l'intelligentsia. Au journal, elle croisait tous les jours des virtuoses du langage, ainsi que les esprits parmi les plus brillants et cultivés du pays. Et à sa façon de parler, d'observer les choses autour de lui et d'émettre sans trembler ses jugements de valeur, elle avait la certitude que cet homme en était. Oui, mais *qui* était-il réellement ?

– Vous n'êtes visiblement pas journaliste. Que faites-vous au juste dans la vie ? finit-elle par demander.

Il laissa passer un long silence avant de répondre, d'un air faussement détaché.

– J'écris.

– Journaliste ? insista-t-elle, juste pour l'encourager à dénigrer encore la profession.

Jenn estimait qu'on apprenait beaucoup des gens en les poussant dans leurs préjugés.

– Non, j'écris des fictions. Mais ce n'est pas si différent.

Un *écrivain* ? Certes, cet homme avait bien un côté bohème, mais il lui avait paru plus ambitieux que les doux rêveurs qui se retiraient du monde dans l'attente d'une hypothétique visite des muses. A vrai dire, il lui paraissait plutôt du genre à renvoyer ses muses au placard, et à mettre un point d'honneur à choisir lui-même ses propres mots.

– Que faites-vous donc là ? s'enquit-elle. Les huit millions d'âmes de la Grosse Pomme ne vous inspirent pas ? Vous n'aimez pas vous mélanger aux masses ? Mettre à nu les travers de la condition humaine, ce n'est pas votre truc ?

– Cessez donc de parler de nudité ! s'exclama-t-il d'une voix à la fois agacée et saturée de désir.

C'était évident, il pensait à la même chose qu'elle. Mais refusait coûte que coûte de l'admettre.

Si bien que Jenn eut bientôt une furieuse envie de le défier, telle une enfant : « Mettre à nu ! Mettre à nu ! Mettre à nu ! » Ou peut-être, moins innocemment, de glisser les doigts sous son T-shirt, juste pour voir comment il réagirait. Prudemment, elle chassa ces deux idées de son esprit et opta pour un salutaire changement de sujet.

– Vous êtes venu ici pour écrire ? Franchement, je ne vous suis pas. Comment arrivez-vous à séjourner ici sans perdre la raison ? Vous n’avez donc pas envie de savoir ce qui se passe dans le vrai monde ?

– Vous voulez parler des cambriolages nocturnes, des ouragans à répétition, et des finances exsangues de ce pays ?

Bon, elle voyait où il voulait en venir. Mais elle restait épatée de voir qu’un homme pouvait se couper ainsi du cours du monde, des débats, de la vie politique... Pourtant, il n’avait pas l’air insensible à tout cela, au contraire. Elle avait bien vu avec quelle curiosité il avait lorgné du côté de son téléphone, et quel regard acéré il portait sur tout ce qui l’entourait, tout à l’heure, au restaurant.

– Certes, mais ainsi va le monde, protesta-t-elle pour défendre cette institution qu’étaient les médias.

Comment pouvait-on vivre en ignorant... à peu près tout ce qui se passait d’important autour de soi ?

– Il n’y a rien de nouveau à tout cela. Au contraire, ce n’est que l’éternel recommencement de la tragédie humaine.

– Je vois. Vous voulez dire que c’est un peu comme le sexe : vieux comme le monde, ajouta-t-elle de but en blanc.

Malgré la pénombre, elle nota, ravie, qu’il avait rougi.

– Vous aviez pourtant promis..., grommela-t-il tout en la gratifiant d’un regard aussi brûlant que pénétrant.

– Je ne vous ai rien promis. C’est vous qui avez tiré des conclusions hâtives, insista-t-elle d’une voix suave.

Le tour ambigu et provocateur que prenait la conversation l’excita terriblement. D’humeur soudain conquérante, Jenn se sentit pousser des ailes. En proie à un désir bouillonnant, elle était prête à toutes les audaces.

D’un coup, son visage lui sembla plus proche d’elle. Leurs jambes s’effleuraient presque... Elle sentait même les muscles tendus de ses bras contre le sien. Oh, il lui aurait juste suffi de bouger de quelques centimètres, et...

– « Femme, te voilà aux portes de l’Enfer, toi la tentatrice de l’arbre interdit. Tu es la première à avoir profané la loi divine. »

– C’est vrai ? De qui est cette citation ? demanda-t-elle en se rapprochant subrepticement de lui.

– Tertullien, le poète latin, murmura-t-il en la fixant d’un regard embué de désir.

Embué de désir... *pour elle*.

– Je suis flattée, chuchota-t-elle alors qu’une envie impérieuse continuait de monter en elle.

Il avait les yeux rivés sur sa poitrine, ce qui eut pour effet de l’exciter plus encore. Elle sentit la pointe de ses seins durcir contre son T-shirt.

– Je dois rentrer, dit-il soudain en s’éloignant d’elle.

A ces mots, Jenn éprouva un étrange soulagement.

– L’appel du travail ! rétorqua-t-elle d’une voix blanche.

Cela valait sans doute mieux ainsi. Jenn devait d’abord se préoccuper de sa carrière, plutôt que s’interroger sur les capacités d’endurance de cet homme, s’il devenait son amant.

– Exact, murmura-t-il sans toutefois bouger d’un iota.

Comme il continuait à la fixer avec insistance, elle fut de nouveau submergée par un désir irréprouvable. Oh, comme elle avait envie de se jeter sur lui, là, tout de suite, et de goûter enfin à ses lèvres si charnues, si sensuelles...

Ne te laisse pas impressionner, se rappela-t-elle. *Ignore cet homme, si sexy soit-il, avec ce regard chaud et troublant*. Mais l’ignorer était difficile. Car cet homme avait envie de sexe, c’était évident. D’ailleurs, il ne s’en cachait pas. Son corps tout entier vibrait de désir. Et elle devinait que contrairement à son ex, musicien fêru de dessins animés, cet homme-là saurait lui offrir une nuit de plaisir *absolu*. Après quoi, il lui briserait le cœur, à coup sûr. Il semblait avoir un don pour briser les gens.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle alors.

Si cet homme devait lui briser le cœur à tout jamais, autant connaître au moins son prénom.

– Je m’appelle Aaron.

– Aaron. Aaron comment ?

– Aaron Jenkins-Smith, mais je trouve cela un peu prétentieux. Je me contente donc d’Aaron Smith.

– Très bien, monsieur Smith. Et moi, je suis Jennifer Dade. Et je vais désormais m’efforcer de ne plus vous déranger.

Même si, en l’occurrence, c’était plutôt *lui* qui était venu la déranger sur ce rocher. Et s’il tenait autant à sa solitude et à son intimité, il allait devoir se comporter avec elle de façon moins... stimulante. Non pas qu’elle ait eu à se plaindre de ce petit numéro de charme, d’ailleurs.

– Je dois rentrer, répéta-t-il en se rapprochant d’elle tout en fixant ses lèvres. D’habitude, je fais en sorte d’ignorer les gens. Cela me facilite considérablement la vie.

Cette fois, il cherchait vraiment à la déstabiliser.

– Alors, pourquoi ne pas m’ignorer ? ne put-elle s’empêcher de demander.

A ces mots, il posa un doigt délicat sur le sourcil de Jenn.

– Vous m’observez avec vos yeux débordants de curiosité, à la recherche de la petite phrase qui fera sensation dans votre article. Mais vos petits arrangements personnels avec la vérité ne me font pas peur, car jamais vous ne me percerez à jour en quelques paragraphes. Vous croyez qu’il existe une explication à tout, mais sachez que, parfois, les gens sont tels qu’ils sont, un point c’est tout.

Ce n’était pas du tout ce qu’elle avait espéré entendre. Du coup, elle laissa exploser les émotions qui la tourmentaient depuis trop longtemps.

– Ah, c’est tout ce que vous trouvez à dire ? La vérité, c’est que vous refusez de me dire pourquoi, au lieu de m’ignorer, justement, vous venez me relancer jusqu’ici sous prétexte de me faire la leçon. Bon sang, pourquoi est-ce que je tombe toujours sur des tordus de votre espèce ?

Elle pensait le faire fuir avec ces paroles, mais au lieu de cela, il continua de la dévisager d’un regard brûlant et terriblement émoustillant. Elle-même était tiraillée entre sa colère et une attirance aussi ardente qu’incontrôlable.

– Je me suis mis à écrire à votre sujet. Cet après-midi, en rentrant chez moi, j’ai rempli plusieurs pages au sujet d’une jeune femme qui avait votre visage, vos yeux, vos cheveux.

– Et comment cela se termine-t-il ? demanda Jenn, le souffle devenu court.

– Vous vous jetez sous un train.

– Rien que ça ! Et pourquoi donc ?

– Vous êtes tel l’albatros du marin... Une noble obsession. Au final, je n’avais pas d’alternative : vous deviez mourir, déclara-t-il d’une voix à la fois triste et irrésolue.

A ces mots, il tendit une main vers elle et lui effleura les doigts. C’était un petit geste, presque innocent... Et pourtant, jamais Jenn n’avait expérimenté un moment aussi torride. Jamais elle n’avait éprouvé un besoin aussi viscéral de toucher la peau d’un homme. Tous les gadgets et autres technologies les plus sophistiquées auxquelles elle était pourtant si attachée ne remplaceraient jamais cette urgence absolue de contact charnel...

– Je vous plais, n’est-ce pas ? demanda-t-elle entre deux soupirs, tout en entremêlant délicatement ses doigts aux siens.

– Et je le déplore, admit-il. Vous êtes très heureuse, sûre de vous, et vous collectionnez les machines sans âme.

– Moi aussi, je déplore cette attirance que j’ai pour vous, avoua-t-elle à son tour.

– Donc je vous plais aussi ? murmura-t-il.

Elle croisa son regard. Il semblait hésitant, triste, mais paraissait espérer une réponse affirmative.

– Les femmes fuient les hommes dans votre genre.

Jenn était bien consciente qu’un homme aussi inconstant ne pouvait rien offrir de bon. Un homme qui laissait ouvertement entrevoir ses fragilités ne pouvait rien donner à une femme.

– Et quel genre d’homme suis-je ?

Face à n'importe quel autre homme, elle aurait répondu à cette question en flattant allègrement son ego. Or, curieusement, elle sentait qu'Aaron recherchait autre chose.

– Vous attendez sans doute un exposé sur le mode « thèse-antithèse-synthèse », et qui résumerait votre caractère en moins de cinquante mots ?

– Exactement.

Elle opta pour la réponse la moins dangereuse.

– Vous êtes un esprit brillant. Mais vous êtes aussi un homme blessé que seule l'écriture maintient parmi le monde des humains. Et pourtant, cette condition humaine, vous l'exéciez. C'est là toute l'origine de vos contradictions et de vos frustrations.

– Vous savez donc ce qui me frustre ?

– Dites-le-moi.

– Ce qui me frustre, c'est cette folle envie que j'ai de vous embrasser. Je hais vos lèvres, j'adore vos lèvres. J'adore vous entendre dire du mal de moi ; je n'ai jamais rien connu d'aussi sexy.

– Pourquoi est-ce que vous ne m'embrassez pas, alors ?

– Parce que je ne saurai pas m'arrêter.

– Ça ne me *dérange* pas, dit-elle avec un sourire.

L'instant d'après, il couvrait ses lèvres avec les siennes. Il l'embrassa avec une ardeur débridée, et à sa façon presque brutale d'emprisonner son visage, Jenn ressentit pleinement toute la frustration qu'il avait accumulée.

Quelque chose s'embrasa en elle, tandis que la langue vorace et entreprenante d'Aaron rivalisait fébrilement avec la sienne. Folle de désir, elle se pressa contre lui, et, plongeant les doigts dans les cheveux épais et soyeux, elle lâcha son téléphone – son si précieux iPhone ! – pour s'abandonner à l'ivresse du moment.

La raison entre eux n'avait plus cours. Il lui susurra les mots les plus osés – rien à voir avec le poète latin qu'il avait cité. Le souffle rauque de sa voix, et la pression répétée de ses lèvres contre son oreille attisèrent en elle un désir insensé.

Sentant cela, il déboutonna son chemisier et promena ses lèvres le long de la bretelle en satin de son soutien-gorge, lui répétant inlassablement combien elle l'excitait. Dès qu'il tirait sur la bretelle, une exquise décharge électrique lui arrachait de petits cris de plaisir. Puis, d'un geste impatient, il dégagea le morceau de tissu pour refermer sa bouche autour de son téton durci.

Erreur de vacances, saison 4. Episode de l'amant qui...

Posant une main sur sa braguette, elle laissa glisser ses doigts le long du denim. Tant pis, si le dénouement était prévisible, Jenn savait que l'épisode suivant promettait d'être des plus palpitants.

Aaron bascula les hanches de façon impudique et Jenn sentit son érection venir se loger au creux de sa paume. En même temps, il continuait à la déshabiller et elle se mit à trembler d'excitation lorsqu'il écarta son jean pour plonger une main entre ses cuisses.

Toujours dans la pénombre étoilée, il la fit pivoter et l'adossa contre lui. Son corps massif la protégeait de la surface rêche du rocher, et elle sentit son sexe dur, chaud et tendu se plaquer contre ses fesses. Excitée, Jenn se déhancha, mais il l'immobilisa. Visiblement, il avait autre chose en tête.

Très vite, elle comprit ce qu'il voulait.

De ses mains fiévreuses, il la dénuda presque entièrement. Couvrant sa nuque et son cou de baisers brûlants, il se mit à explorer son corps du bout des doigts, tel un aventurier découvrant des territoires inconnus.

Et lorsqu'il glissa un doigt en elle, elle se cambra pour mieux accueillir la caresse voluptueuse. Waouh, cet homme était divin !

– Tu vois ce ciel, murmura-t-il à son oreille. Regarde les étoiles, la lune...

Ivre de plaisir, elle ouvrit à moitié les yeux et articula un « oui » à peine audible.

– Tu vois, tu n'as pas besoin de ton téléphone pour *cela*, reprit-il en insinuant de nouveau son doigt en elle.

Jenn eut envie de répondre, mais elle trouvait à peine son souffle et tenait tout juste sur ses jambes.

Poursuivant son exploration implacable, il trouva enfin son clitoris. Jenn suffoca. Haletante, elle se cambra contrelui, alors qu'il lui prodiguait la plus exquise des tortures. Seigneur, il allait la rendre folle...

Plus il appuyait ses caresses, plus elle se cambrait contre lui... Et il continuait à presser son sexe durci contre ses fesses, attisant encore et encore son désir pour lui.

Elle ferma les yeux, en proie à une subite envie de crier... De lui hurler qu'elle était sur le point de...

Jouir.

L'instant d'après, le corps enfin exaucé et engourdi, elle s'affalait contre lui et reprenait peu à peu sa respiration.

Oui, mais ce n'était pas assez. Elle voulait davantage.

Elle voulait aller jusqu'au bout avec Aaron. Au diable les éternels regrets du lendemain ! Une nuit de plaisir partagé ne nuirait pas à son travail, au contraire ; elle la mettrait en condition pour rédiger un meilleur article. Et, pourquoi pas, décrocher un Pulitzer au passage. De quoi montrer à cette maudite Lizette ce qu'était le vrai journalisme. En toute intégrité. Sans aucune entorse à la déontologie.

Et puis elle avait tant envie de sentir cet homme, viril et entreprenant, aller et venir en elle...

Enhardie comme jamais, elle se retourna et pressa sa bouche contre celle d'Aaron avec une ferveur non contenue.

Mais, à sa grande surprise, il eut un mouvement de recul. Comme s'il la rejetait !

Le salaud !

Comment arrivait-il à tout arrêter ? Juste comme ça ?

En proie à une véritable fureur, elle retrouva brusquement ses esprits. Son jean était descendu jusqu'aux genoux, son chemisier à moitié rabattu... Sans attendre, elle se dégagea et ramassa son téléphone – même si, en cet instant, elle préférait éviter tout contact humain.

– J'ai un travail qui compte énormément pour moi, et je vais devoir trouver un tour de passe-passe pour le conserver. Je préfère donc éviter ce genre de petite distraction. Je suis venue dans ce village paumé pour dénicher la moindre information susceptible d'intéresser mes lecteurs. Pas pour te laisser m'entraîner dans la débauche !

– Tu as raison, répondit-il, plus facilement qu'elle ne l'espérait.

L'obscurité ne permettait pas de lire au fond de ses yeux s'il pensait vraiment ces paroles.

Même si, évidemment, Jenn se moquait bien de le savoir.

– J'ai toujours raison. A présent, tu peux me laisser.

Après tout, elle était là sur *son* rocher à elle.

Cet homme n'avait que faire des étoiles, ou de la douceur de la nuit. Tout ce qui l'intéressait, c'était son chalet perdu au fond des bois. Qu'à cela ne tienne ! Qu'il lui montre qu'il était capable de la laisser ainsi. Et tant pis s'il préférait renoncer à ce qui promettait pourtant d'être une nuit torride.

Lentement, il se redressa au clair de lune, et passa une main tremblante dans ses cheveux. A cet instant, Jenn fut certaine qu'il allait capituler. Il continuait à fixer sa bouche, et son regard d'habitude si vif était encore embué de désir. Jamais elle n'avait vécu un moment aussi intense.

Pourtant, il finit par tourner les talons en proférant un juron, et Jenn se retrouva seule contre son rocher. Exactement ce qu'elle lui avait demandé.

Dès qu'il eut disparu, Jenn ralluma son téléphone, prête à se perdre dans les étoiles. Mais les constellations semblaient ne plus briller du même éclat.

A peine rentré dans son chalet, Aaron se déshabilla et se précipita vers le lac. Seul un bain glacial saurait éteindre le désir torride qui couvait en lui.

L'eau était terriblement froide. Pourtant, ce bain de minuit semblait impuissant à dompter sa libido.

Bon sang !

Tout en nageant d'une rive à l'autre, Aaron se fit la morale. Il ne savait rien de cette femme. Juste qu'elle était journaliste, débarquée à Harmony Springs à la recherche du scoop de sa vie. Elle avait même reconnu n'avoir pas la moindre idée du sujet sur lequel elle allait écrire...

Une journaliste.

Et lui, en parfait imbécile qu'il était, n'avait rien trouvé de mieux que lui tourner autour, répondant à un mystérieux, mais irrésistible appel de la chair. Au risque d'hypothéquer son

existence de reclus... Et tout cela dans l'espoir de goûter aux plaisirs que promettaient cette peau laiteuse et ce tempérament insoumis. Comment avait-il pu s'autoriser à la *toucher*, alors qu'il aurait d'emblée dû la fuir ? En plus, c'est *elle* qui avait dû mettre un terme à ce dérapage incontrôlé, en lui donnant les raisons pour lesquelles ils ne pouvaient devenir amants. *Amants*. Un mot chargé de signification, mais qui ne désignait, au final, qu'un homme et une femme répondant au besoin irrationnel, à un moment donné, de se dévoiler – au sens propre comme au figuré – l'un à l'autre.

Ses bras fendaient l'eau glacée d'une impulsion frénétique. Il avait beau s'efforcer de soumettre son corps à la raison, d'épuiser ses muscles, il ne pouvait effacer l'image de ce corps à demi nu, s'abandonnant contre le rocher... Elle lui avait tendu les bras telle une déesse des plaisirs terrestres. Elle qui disait vénérer les technologies de la communication plutôt que les plaisirs de la chair.

Bon sang ! Bon sang ! Bon sang !

L'eau froide commençait à engourdir ses membres, mais l'excitation qui tourmentait son entrejambe demeurait *intacte*... Approchant de la rive jouxtant son chalet, il plongea une dernière fois sous l'eau, puis regagna la berge. A chaque pas, une musique sourde tambourinait dans sa tête. C'était là le prix à payer pour oublier la tentation...

Mais lorsqu'il arriva au niveau du sentier, il s'arrêta net, le corps encore agité de frissons de désir. Dans la pénombre, il reconnut la silhouette de la femme à l'origine de son tourment. Silhouette longiligne, et ce regard intense, brûlant.

Aussitôt, Aaron sentit tous les muscles de son corps se raidir, et sa bouche s'assécher. Elle l'épiait.

Il proféra un juron censé la faire fuir, mais elle demeura immobile, comme pour le tester, comme si elle attendait qu'il se jette sur elle. Elle le pensait, apparemment, incapable de se maîtriser.

Et sans doute ne se trompait-elle pas tout à fait, car malgré ses douloureuses expériences passées, malgré toutes les erreurs qu'il avait commises au cours de sa vie, et dont il avait largement retenu les leçons, Aaron n'était pas loin de succomber. Il avait une telle envie d'elle ! Il avait encore envie de goûter à sa peau de satin, de se délecter de ses petits soupirs de plaisir... Et de ce regard qui, même implorant de désir, continuait à le défier.

Persuadé de maîtriser la situation, il bifurqua et se dirigea vers son ensorceleuse. Mais, après quelques pas, il recouvra ses esprits. Pas question de se laisser dicter sa conduite par ses hormones. Cette vie-là était révolue.

Il s'arrêta de nouveau, et vit les lèvres de sa tentatrice esquisser une petite moue déçue. Cette femme le provoquait. Et, manifestement, elle savait ce qu'il lui en coûtait de faire ainsi demi-tour. Mais tant pis.

La mort dans l'âme et le corps en détresse, Aaron se dirigea tout droit vers son chalet. Son amour-propre et son self-control étaient sauvés.

Titubant jusqu'à un arbre proche, Jenn s'appuya contre le tronc. Les jambes en coton, elle cherchait son souffle.

Jamais elle n'avait vu un homme aussi bien fait. Son corps ferme et élancé semblait avoir été sculpté par les dieux pour s'accorder de la plus parfaite des façons avec le sien.

Oh ! et comme il était excité... Au souvenir de son sexe chaud et dur à travers ses vêtements, Jenn crut défaillir. Comme elle avait envie de le sentir de nouveau contre elle, en elle...

Elle frémit dans la brise tiède et humide de cette étonnante nuit d'été. En ville, les hommes ne se posaient pas tant de questions : ils avaient envie d'une femme, ils la prenaient. Ici, les choses étaient plus compliquées. D'ailleurs, s'agissait-il vraiment d'une question de différence entre ville et campagne ? Ne serait-ce pas plutôt Aaron, qui était *différent* de tous les autres ?

Aaron...

Elle était venue jusqu'à son chalet pour s'excuser. Enfin, c'était le prétexte qu'elle avait imaginé. Et puis elle avait entendu des bruits venant du lac. Dissimulée derrière un bouquet d'arbres, elle l'avait regardé nager avec frénésie.

Elle avait trouvé cela déroutant. Et terriblement excitant.

En même temps, elle avait compris qu'elle s'était mise dans une situation délicate. Cet homme n'était pas pour elle. Une relation avec lui serait une erreur. Pourquoi diable avait-elle le chic pour choisir des hommes à problèmes ? Tel ce financier de Tribeca qu'elle avait fréquenté pendant un temps. A première vue, il avait tout du gendre idéal. Pourtant, après deux rendez-vous galants, Jenn s'était aperçue qu'il était cleptomane. Il s'en était d'ailleurs fallu de peu pour qu'elle ne se fasse arrêter après avoir visité une boutique à son bras.

Elle ne s'en était tirée qu'en promettant à l'agent de police de le rappeler au numéro qu'il avait subrepticement glissé dans sa poche, après un numéro de séduction bien rodé. Par chance, elle avait remarqué – au dernier moment certes, mais tout de même – qu'il portait une alliance.

C'était vraiment désespérant, ou dérisoire, selon la façon dont on considérait les choses.

Evidemment, le flic don Juan n'avait rien à voir avec Aaron. Ce dernier ne jouait pas au bourreau des cœurs, ni même à la faire rire. Au contraire, ce qui attirait Jenn, c'était son côté impénétrable, qui ne se livrait pas facilement.

Derrière les branches, elle ne put s'empêcher de continuer à épier le chalet numéro trois. A une fenêtre brillait la faible lueur d'une lampe. En tendant l'oreille, elle reconnut le claquement sourd et répétitif des touches d'une machine à écrire.

Une machine à écrire ?

A cette idée, elle ne put réprimer un sourire.

Aaron ne faisait décidément rien comme tout le monde.

Le pas traînant, Jenn retourna, piteuse, à son chalet. Là, elle enfila son T-shirt préféré, et se laissa tomber sur son lit au matelas trop dur. Sa peau la brûlait encore aux endroits où Aaron l'avait embrassée et caressée.

Cette nuit-là, elle ne s'inquiéta ni des souris ni des serpents. Au lieu de cela, ses rêves furent hantés par un homme aux yeux embués de désir.

3.

Le lendemain matin, au réveil, Jenn attendit en vain le vacarme incessant des camions poubelles, avertisseurs, et autres bruits de circulation propres à toute mégapole.

A la place de cette joyeuse cacophonie débordant d'énergie, elle finit par identifier le chant des oiseaux. Désorientée, elle resta allongée un instant, à attendre le bruit.

C'est que le silence l'avait toujours mise mal à l'aise. Il la contraignait à entendre, bien malgré elle, le tumulte qui agitait son cerveau. A se retrouver face à elle-même. Au moins, à Manhattan, on trouvait toujours quelque chose d'urgent à faire. Dans les rues, les gens avaient tous un but précis, quelque part où aller. Ici, à Harmony Springs, Jenn se sentait perdue, déphasée.

Surtout quand elle repensait à ce qui lui était arrivé la veille. Que lui avait pris de se mettre à jouer les héroïnes libertines avec un membre éminent du Cercle des poètes disparus ?

Le plus étrange, c'est qu'elle n'arrivait pas à se dire qu'elle avait commis une erreur. Pis, elle en était même à espérer une suite à cet incroyable épisode. Sans doute à cause de l'orgasme prodigieux que cet homme lui avait offert...

Quoi qu'il en soit, dans l'attente d'un hypothétique prochain épisode, elle allait devoir se mettre au travail, trouver ses marques dans ce village, et aller jusqu'au bout de son projet.

Pour l'heure, un peu de café lui aurait facilité la tâche. Apparemment son chalet ne recelait pas la moindre cafetière. Pas de Starbucks Coffee non plus au village... Mais ses narines d'accro à la caféine lui indiquèrent que, quelque part dans le campement, du café frais était en cours de préparation. Du bon café. Bien corsé. Suivant les effluves engageants, Jenn ne tarda pas à pousser la porte du bureau d'accueil du campement, où elle trouva Carolyn en plein travail, en train de maugréer devant son écran d'ordinateur.

– Un problème ? s'enquit Jenn poliment.

Carolyn sursauta, et elle s'en voulut de l'avoir surprise.

– Excusez-moi, dit Carolyn en se frottant la nuque. Je ne vous avais pas entendue entrer.

– Je ne suis pourtant pas très discrète... Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle, désignant l'écran d'un regard et cherchant à dissimuler sa curiosité naturelle.

– Je consulte des e-mails.

Jenn sourit. Un lien avec le monde extérieur, ce lien indéfectible capable de connecter à toute heure les habitants de cette vaste planète. Et, à en juger par ce qu'elle voyait sur l'écran, Carolyn avait beaucoup plus d'amis qu'elle.

– Vous êtes très demandée, fit remarquer Jenn, un brin jalouse.

– Ces messages sont pour mon patron, précisa Carolyn en riant.

Evidemment, pensa Jenn, presque soulagée. Personne ne pouvait se targuer d'avoir autant d'amis.

– Je croyais que vous étiez propriétaire du campement ?

– J'exerce aussi une activité de télésecrétaire.

– Waouh ! Et en quoi ça consiste ? demanda Jenn intriguée.

Peut-être était-elle sur le point de se découvrir une nouvelle vocation. Ou, à défaut, un nouveau débouché, au cas où son emploi au journal lui serait retiré.

– Je lis et je réponds aux e-mails, et je gère les comptes.

– Et... vous avez beaucoup de clients ?

– Un seul. Il est écrivain.

– Et comment avez-vous trouvé ce poste ?

– Une amie m'a recommandée auprès de ce client. Ça me permet de mettre du beurre dans les épinards. Pour Emily.

Carolyn se dévalorisait en permanence, nota Jenn. Pourtant, elle ne se plaignait jamais.

– Et où se trouve le reste de votre famille ? s'enquit Jenn.

A n'en pas douter, cette femme vivait loin de ses parents et n'avait pas à s'inquiéter de répondre aux espoirs qu'ils avaient placés en elle.

Carolyn prit son temps avant de répondre.

– C'est un sujet délicat... Papa n'était pas vraiment un modèle de responsabilité. Il a quitté maman en ne lui laissant que des dettes. Je fais en sorte de l'aider comme je peux, mais nous ne sommes pas très douées en matière fiscale.

– Vous n'avez pas l'air d'en vouloir à votre père.

– Ça ne sert à rien. La colère est autodestructrice, et Emily ressent toutes mes contrariétés. Ça l'angoisse. Alors, bien sûr que j'en veux à mon père. Mais il faut savoir aller de l'avant.

Jenn n'en croyait pas ses oreilles. Les parents n'étaient pourtant pas censés être comme le commun des mortels et se conduire aussi mal. N'était-ce pas leur devoir d'avoir réponse à tout, d'aimer leur progéniture de façon inconditionnelle et, surtout, de ne jamais se tromper ?

– Vous vous en sortez bien, je trouve. Beaucoup mieux que si j'étais à votre place, assura Jenn avec sincérité. Vivre ainsi isolée ne doit pas être toujours évident.

Franchement, vivre ainsi dans une forêt reculée, élever seule son enfant, et gérer les e-mails d'un d'autre... Jenn aurait été bien incapable d'assumer ce genre de vie.

– Vous seriez étonnée de découvrir ce qu'on est capable de faire quand on se retrouve au pied du mur. Oh, rassurez-vous, je ne vis quand même pas en ermite et je ne suis pas non plus un modèle. Il m'arrive de boire un verre de trop, et parfois...

Jenn haussa un sourcil et acquiesça d'un air entendu.

– Mario ?

Carolyn balaya la pièce du regard, comme pour vérifier que personne ne pouvait entendre l'aveu qu'elle s'apprêtait à faire. Ses joues s'empourprèrent, et elle hocha la tête.

Elle n'avait aucune honte à éprouver. Jenn était bien placée pour savoir qu'une femme n'était pas une statue, et avait des besoins humains à satisfaire.

De plus en plus à l'aise avec la jeune femme, Jenn se dirigea vers la cafetière et se servit une tasse de café.

– Vous n'étouffez pas, parfois, ici ? Tout le monde se connaît, tout le monde s'épie. Par exemple, si vous et Mario avez envie de... enfin, Mario ou un autre, d'ailleurs.

En vérité, Jenn cherchait à savoir si Carolyn et Aaron avaient jamais... *outrépassé* à leur relation de client à hôtesse. Après tout, Carolyn était attirante, et Aaron... un expert en matière de séduction.

– Personne n'est au courant, avoua Carolyn.

– Vraiment ?

– Vous êtes la seule.

– Vous confiez votre plus grand secret à une journaliste ? C'est un peu risqué, vous ne trouvez pas ?

– Que voulez-vous, je n'ai jamais fait preuve d'un grand discernement en matière d'hommes, soupira Carolyn.

Jenn but une gorgée et sentit la caféine lui stimuler le cerveau.

– Ah, les hommes ! Ils nous rendent parfois très bêtes.

– Vous avez un petit ami à Manhattan ?

– Un New-Yorkais ? Vous plaisantez ! s'esclaffa Jenn. Je préfère encore un ours dans le genre de ceux qui viennent se terroriser ici.

Carolyn la dévisagea alors longuement. Soudain, ses yeux s'illuminèrent, et elle fronça les sourcils.

– Oh, je crois que j'ai compris... Vous faites allusion à qui je pense ? demanda-t-elle d'un air déconcerté.

– Ce n'est rien de sérieux, assura Jenn en rougissant. Ce n'était qu'un moment d'égarement.

– Lui, s'égarer ? Ça m'étonnerait...

– Vous et lui avez déjà... Enfin, vous voyez...

– Aaron et moi ? s'exclama Carolyn. Jamais de la vie ! En plus, il est mon seul locataire à l'année... Jamais je ne risquerais d'hypothéquer ma seule source de revenus stable !

– Cela fait longtemps qu'il habite ici ?

– Sept ans.

– Et il ne s’est jamais rien passé ? insista Jenn.

Ayant cédé à la tentation dès la première nuit, elle voyait mal comment résister durant sept longues années. A vrai dire, cela lui paraissait... simplement impossible.

– Non. J’ai ma fille, vous savez ? Je ne peux me permettre une aventure de la sorte, sous ses yeux.

– Je vois, murmura Jenn d’une voix faussement blasée. Vous croyez que cet homme est un criminel en cavale ?

– Non, répondit Carolyn avec un sourire. Il passe ses journées enfermé dans son chalet. A écrire. Et à regarder les passants de travers.

– Et ça ne vous intrigue pas ? Vous n’avez pas envie d’en savoir plus sur son histoire ?

Délicatement, Carolyn prit la tasse des mains de Jenn et la fit asseoir d’un geste très maternel.

– Laissez-moi vous parler un peu d’Harmony Springs. Il y a deux sortes de personnes, ici. Celles qui sont nées ici et ont décidé d’y rester. Elles sont quatre au total. Et puis il y a les autres. Les gens qui ont choisi de faire étape ici, souvent en transit, et qui sont séduits par l’idée qu’ici, à l’écart du reste du monde, personne ne viendra leur demander d’où ils viennent. Ni quelle histoire les a conduits jusque-là.

– Vous êtes en train de me dire que je vais avoir du mal à trouver un sujet pour mon article ?

– C’est probable.

– Pourquoi ne pas me l’avoir dit dès mon arrivée ? J’aurais pu prendre le premier vol pour Hollywood, ou Las Vegas, où tout le monde rêve de vous raconter son histoire !

– Ici comme partout, vous trouverez bien des ragots, Jenn. Il vous suffira de fouiner au bon endroit.

– Par où dois-je commencer ?

– Les commerces de la rue principale. Notre antiquaire vous abreuvera de ses médisances, la plupart inintéressantes, mais qui sait ? Et n’oubliez pas de vous arrêter chez le glacier.

– Un glacier ? J’adore les glaces !

A ces mots, Carolyn éclata d’un rire amusé et complice.

Mue par un courage uniquement imputable à la caféine qui envahissait ses veines, Jenn finit par se résoudre à braver l’obstacle, ô combien révoltant, des sanitaires communs. Hygiène personnelle oblige. Cela dit, elle eut l’agréable surprise de constater que les cabines de douches du campement étaient pourvues d’eau chaude. L’ensemble était propre, fonctionnel, et autorisait même un minimum d’intimité. Le banc de bois placé au milieu de la pièce permettait même de poser ses affaires au sec.

Une fois sous le jet d’eau chaude, Jenn put se débarrasser de la saleté et de la poussière qui lui collaient à la peau, ainsi que de ses principales appréhensions quant à la vie au grand air. Très

franchement, elle s'était attendue à pis. Un peu plus tôt, à l'épicerie, elle avait acheté un flacon de shampoing au parfum exotique ; et en fermant les yeux, elle pouvait même s'imaginer dans une jungle luxuriante, une pluie tiède et tropicale ruisselant le long de son corps. Le tout sous le chant d'une nuée d'oiseaux exotiques. Encore un petit effort et elle serait même capable de faire apparaître dans le tableau un jeune éphèbe en train de l'attendre, une serviette chaude à la main.

Sous l'action de son imagination débordante, le bel Apollon se changea bientôt en une silhouette des plus viriles et ténébreuses... Une silhouette familière, mais également secrète et provocante. Une silhouette qui réveilla le violent désir que Jenn avait si difficilement étouffé la veille au soir. Une onde brûlante la parcourut, depuis la pointe de ses seins jusqu'au bout de ses...

Orteils ?

Lentement, Jenn ouvrit les yeux et... poussa un hurlement d'effroi.

Aaron en était à son trente-septième brouillon de la page quarante-deux lorsqu'un cri perçant déchira le silence du campement. D'abord, il crut que son imagination lui jouait des tours, comme cela arrivait parfois quand il se laissait trop absorber par ses histoires. Mais il n'était pas en train d'écrire un polar...

Ce cri était bien réel. Vite, il se précipita sous le porche, s'arrêta pour tendre l'oreille, et discerna un autre hurlement.

A sa grande surprise, cela semblait provenir des douches.

Sans attendre, il courut vers la bâtisse en béton, regrettant de se comporter soudain comme un héros de série B. Cela dit, il ne pouvait laisser ces hurlements de détresse sans réponse. D'autant qu'il s'agissait peut-être – et même très probablement – de Jennifer Dade.

Une seconde après, il entra en trombe dans le vestiaire réservé aux femmes. Et fut soulagé de ne trouver ni mare de sang sur le carrelage ni meurtrier embusqué. Un filet d'eau s'écoulait à terre, mais les cris avaient cessé. De la vapeur d'eau s'échappait d'une des cabines, et il ne nota rien d'anormal. Du moins jusqu'à ce qu'il aperçoive la couleuvre enroulée sur le carrelage, sous la porte de la cabine... Heureusement, Jennifer ne semblait pas s'y trouver.

– Jennifer ? appela-t-il calmement.

– Aaron, c'est toi ? bégaya-t-elle d'une voix paniquée.

– Tu es dans la cabine ?

– Sors ce serpent de là !

– Où es-tu exactement ?

– Calée à l'angle de la cabine. SORS CE SERPENT !

– Ce n'est qu'une couleuvre, expliqua-t-il le plus patiemment possible, conscient qu'éclater de rire ne ferait qu'aggraver la situation.

– Je m'en fiche ! Elle s'est insinuée entre mes pieds ! SORS-LA DE CETTE CABINE !

Il fronça les sourcils devant ce serpent qui allait provoquer sans le savoir une situation très délicate.

– Cela ne te gêne pas, si je te vois nue ? demanda-t-il d'une voix soudain moins assurée.

Se laisser aller à une étreinte torride sur un rocher dans l'anonymat d'une nuit noire était une chose... Mais entrer dans une douche en plein jour en était une autre. C'était un acte terriblement intime.

– Ecoute, quitte à exposer mes parties les plus intimes à quelqu'un, je préfère que ce soit toi plutôt que ce serpent ! Là, tu es satisfait ?

Non, il ne l'était pas. Aujourd'hui, il était censé se consacrer à son travail. Or, au lieu de l'agacer, cette diversion inattendue suscitait en lui une excitation plutôt malvenue.

Inspirant une grande bouffée d'air, il se promit de retourner au plus vite devant les touches de sa machine à écrire, une fois son sauvetage accompli. D'un geste déterminé, il ouvrit donc la cabine, mais se figea aussitôt médusé en découvrant le spectacle qui s'offrait à lui.

Jennifer était là, entièrement nue et ruisselante. Les deux pieds calés contre une paroi, le dos arc-bouté contre l'autre. Troublé comme jamais, il retint son souffle. Pourtant, cette femme s'était déjà offerte à son regard sans la moindre pudeur. Pas plus tard que la veille au soir.

Sauf que, la veille, il ne l'avait que partiellement dénudée – et dans la pénombre, qui plus est. Alors qu'à présent il se trouvait confronté au spectacle saisissant d'une silhouette pulpeuse à la chair ruisselante, à l'éclat rosé d'une poitrine épanouie, et à l'intimité affolante du triangle humide de Jenn.

– Le serpent ! répéta-t-elle en criant.

A bon escient, puisque Aaron avait déjà oublié la présence de la couleuvre.

– Il ne va pas te mordre, assura-t-il d'une voix calme, qui ne trahissait en rien les idées tout à fait déplacées qui lui traversaient l'esprit en cet instant.

Son sexe tendu était raide et douloureux.

– Tu penses vraiment que je vais pouvoir poser les pieds à terre ?

Elle tenait vraiment à ce qu'il la regarde ? Qu'à cela ne tienne. Lentement, il leva les yeux vers elle. Et se rinça l'œil. Copieusement. Démesurément. La veille au soir, il s'était efforcé de ne pas mémoriser chaque détail de cette cambrure, de ces courbes avenantes. Mais là, en pleine lumière, comment ne pas voir que cette femme avait un corps de déesse ?

Certes, il avait par le passé fréquenté un nombre conséquent de beautés, mais aucune ne l'avait troublé aussi profondément que celle-ci. Cette silhouette longiligne, cette peau laiteuse, son ventre pâle parsemé de minuscules taches de rousseur au-dessus de sa toison dorée... Oh, seigneur, il allait finir par perdre la tête !

– Qui dois-je sortir de là ? demanda-t-il en toussotant pour étouffer le violent désir qui l'étreignait. Toi, ou le serpent ?

Elle secoua vigoureusement la tête sans se soucier de l'éclabousser.

– Le SERPENT ! hurla-t-elle d’une voix enragée.

– D’accord, bredouilla-t-il en se penchant vers l’animal.

Si elle ne présentait aucune menace d’ordre vital, la couleuvre semblait cependant relativement agressive.

Se baissant rapidement, Aaron la saisit et la déposa sur l’herbe. Tout en la regardant s’éloigner, il se demanda ce qu’il était censé faire à présent. Nettement plus troublé qu’il n’était prêt à l’admettre, il scruta la porte ouverte de l’entrée des douches. Était-il censé retourner au chalet afin de peaufiner la métaphore décrivant le renoncement de son personnage principal ? Ou devait-il retourner auprès de Jennifer ?

S’assurer qu’elle n’était pas trop choquée. Vérifier qu’elle n’avait plus besoin d’aide.

Ne trouvant pas meilleur prétexte, il revint sur ses pas.

– Jennifer ? appela-t-il en retournant à vive allure vers les douches.

L’eau continuait de s’écouler, mais ses pieds n’étaient pas visibles sous la porte de la cabine.

– Jennifer ? répéta-t-il, au bord de la panique.

Il poussa de nouveau la porte. Et la découvrit, prostrée dans la position où il l’avait laissée.

Ouf, elle n’avait rien de grave...

– Tout va bien maintenant, c’est fini, murmura-t-il.

– Je ne veux pas toucher le sol, hoqueta-t-elle.

– Tu as besoin d’aide ? s’entendit-il demander pour la première fois depuis une éternité.

Depuis quand était-il devenu prévenant ? D’où lui venait cet étrange empressement ? A l’égard d’une femme, en plus.

– S’il te plaît ! implora-t-elle.

Sans plus attendre, il prit une grande inspiration. Il n’avait plus le choix. Il allait devoir la toucher. La soulever et la porter dans ses bras. Il n’y aurait rien de sexuel à cela. Il ne faisait que lui porter secours.

– Je vais m’avancer vers toi et te saisir par la taille, articula-t-il lentement, comme pour se rassurer lui-même. Accroche-toi à mon cou et tout ira bien.

Il fut très fier de ces dernières paroles. Pour la première fois de sa vie, il parvenait à trouver les mots justes, du tac au tac, sans avoir à se torturer pendant des heures devant une machine à écrire. Pour la première fois, il prononçait spontanément des paroles de réconfort. Sans arrière-pensée.

Sans attendre, il pénétra dans la cabine, sous le jet brûlant de la douche, puis passa doucement ses bras autour de la taille de Jennifer. Il accomplit alors un effort surhumain pour ne pas lorgner du côté des seins fermes et arrondis qu’il avait si voluptueusement caressés dans la pénombre. Il s’efforça plutôt de la regarder droit dans les yeux.

Elle semblait sur le point de s’évanouir.

– Accroche-toi à moi, répéta-t-il.

Et elle s’agrippa à sa nuque comme si sa vie en dépendait.

– Je hais les serpents, bredouilla-t-elle dans un filet de voix.

– Eux ont pourtant l’air de t’adorer, murmura-t-il en s’asseyant avec elle sur le banc de bois.

A sa surprise, elle ne chercha pas à se lever aussitôt pour aller se rhabiller. Au lieu de cela, elle resta sur ses genoux.

C’est alors que des larmes se mirent à rouler le long de ses joues. L’eau avait foncé la couleur de ses cheveux aux reflets soudain mordorés. Mais ce fut surtout son regard qui le fit chavirer. Cette lueur profonde, incendiaire. Et fragile à la fois.

Or, c’était cet aspect fragile qui troublait Aaron au plus haut point.

Il cala le visage de Jennifer contre sa poitrine, histoire de se protéger de ce regard qui lui faisait perdre la raison.

– Ce n’était qu’une couleuvre. Tu ne risquais rien.

– Elle était toute visqueuse... et elle a rampé sur moi ! bredouilla-t-elle avec un frisson de dégoût.

Luttant contre une folle envie d’empoigner ses fesses rebondies, il s’obligea à promener délicatement ses mains le long de son dos. Il se sentait maladroit, mais Jennifer sembla ne rien remarquer. Il inspira à pleines narines l’odeur de son shampoing. En temps normal, ce parfum fleuri l’aurait à coup sûr écœuré. Mais pas cette fois. Au contraire, il lui plaisait.

Finalement, à son plus grand soulagement, elle saisit sa pile de vêtements et les porta à sa poitrine. Pourtant, Aaron ne put s’empêcher de continuer à la dévorer des yeux.

– Merci, chuchota-t-elle alors d’une voix aussi sincère que reconnaissante.

– Il n’y a vraiment pas de quoi, répondit-il en songeant qu’il avait largement profité de la situation.

Cela dit, il se sentait prêt à rejouer les sauveurs autant de fois que nécessaire. Même s’il était bien conscient qu’il lui serait impossible d’assouvir les désirs fous que cette femme lui inspirait.

Depuis qu’il vivait retiré dans son chalet, sa vie sexuelle était réduite au minimum. Neuf ans plus tôt, il avait appris à ses dépens ce qu’il en coûtait à un homme d’obéir à ses désirs plutôt qu’à la raison. Désormais, pour satisfaire ses besoins charnels, il prenait la route vers les villages des alentours, et choisissait la première blonde un peu appétissante qui se présentait à lui. Il s’offrait alors quelques heures de plaisir anonyme sans lendemain, avant de revenir aux pages de ses livres. Il avait pour règle de ne jamais laisser ces aventures polluer son lieu de travail, le sanctuaire qu’il s’était créé.

Cela dit, il aurait volontiers fait une exception pour cette Jennifer, avant qu’elle ne reparte, le laissant retourner à sa vie de reclus, même si son instinct lui intimait le contraire.

D’ordinaire, il obéissait à son instinct – ce même instinct qui lui dictait le début, le milieu et le

dénouement de ses livres. Mais quelque chose de plus puissant encore l'invitait à profiter des promesses charnelles de cette femme tant qu'elle était là, disponible, à Harmony Springs.

Tandis qu'il contemplait cette nouvelle idée, Jennifer se leva, et il sentit sa gorge se nouer. Seigneur, elle ne faisait preuve d'aucune pudeur ! Comment était-il censé garder son sang-froid face à un tel spectacle ?

– Je vais me rhabiller, dit-elle simplement en enfilant son jean avec détachement.

Cette désinvolture – réelle ou surjouée ? – fit monter en flèche l'excitation d'Aaron, qui laissa échapper un lourd soupir.

Surprise, elle s'interrompit, les doigts prêts à relever la fermeture Eclair de son jean.

– Un souci ? demanda-t-elle en lui offrant une vue imprenable sur ses seins fièrement dressés.

Il resta muet et secoua la tête. Puis, comme si elle prenait un malin plaisir à le torturer, elle leva haut les bras pour enfiler son T-shirt, qu'elle déroula ensuite lentement sur sa poitrine encore humide.

Le tissu mouillé vira au transparent, et vint épouser ses courbes aussi étroitement que les mains d'Aaron brûlaient de le faire.

– Tu n'as pas de serviette de bain ? demanda-t-il d'une voix asséchée par le désir.

– Eh non, répondit-elle en sortant d'un pas décidé, laissant Aaron aussi pantois que frustré.

Tétanisé, il attendit plusieurs minutes avant de retrouver l'usage de ses membres.

Bon sang ! C'en était bel et bien fini de sa tranquillité !

4.

Le centre d'Harmony Springs était interdit à la circulation automobile, et les pavés qui bordaient la place principale ajoutaient un côté pittoresque au bourg. Jennifer admirait ce sens inné du marketing avec lequel les autochtones avaient compris que les citadins en visite chez eux adoreraient flâner dans les rues sans être assourdis par les avertisseurs, ni craindre de se faire bousculer du trottoir vers la chaussée.

En cette journée radieuse, Jennifer déambulait donc sans but précis et en débardeur, telle une touriste soucieuse de son bronzage. Si elle ne retrouvait pas son travail à son retour à New York, au moins elle arborerait un teint finement hâlé.

Finalement, elle aimait bien jouer les touristes en goguette. Les boutiques étaient nombreuses et colorées. On y dénichait toutes sortes de jouets anciens, de pièces de joaillerie... Mais le véritable attrait de cette bourgade, c'étaient les boutiques de prêt-à-porter. Une femme en visite à Harmony Springs pouvait dépenser une fortune en vêtements aux étoffes rivalisant d'opulence.

Par exemple, cette adorable petite jupe bleu-roi... Ne s'accorderait-elle pas à merveille avec son nouveau bronzage ? Bien sûr, le prix était plus qu'excessif, et Jenn envisageait déjà d'amputer son budget nourriture du mois pour se l'offrir, lorsque son téléphone se mit à sonner.

Youpi ! Ses amis du monde civilisé ne l'oubliaient pas !

Le nom de Martina DiCarlo s'afficha sur l'écran. Collègue fidèle, Martina était toujours prête à aller boire un verre après le travail. Et Jenn pouvait compter sur elle en cas de souci.

– Jenn, tu as un problème, commença Martina en guise d'entrée en matière.

– Autre que mon éternel problème existentiel ?

– Un milliard de fois pire... Figure-toi que Quinn a confié à Lizette l'exclusivité sur le scandale Palermo.

En effet. C'était bien pire que tout problème existentiel.

– Mon article sur le Summer Nights Festival d'Harmony Springs sera donc en concurrence avec la descente aux enfers d'un des plus éminents membres de la municipalité de New York ?

– On dirait bien.

– Rappelle-moi pourquoi j'ai choisi ce métier.

– Tu voulais rétablir les vérités en ce bas monde. Et œuvrer pour la vérité, la justice. Sauver le rêve américain.

Certes, Martina exagérait toujours un peu...

– Quelle cruche j'étais !

– Tu avais des aspirations très nobles au départ. Un peu naïves, certes, mais nobles.

– Bon sang, Martina, que dois-je faire ?

– Profite de tes vacances. Réfléchis à une nouvelle stratégie de carrière. C’est aussi ça, le rêve américain !

– Pour l’instant, je bronze, dit-elle en regardant les taches de rousseur sur ses bras. Enfin, ça ressemble surtout à un coup de soleil. Quant aux vacances, comme tu dis, j’en profiterais si seulement mon chalet était confortable. Figure-toi que là où je loge, les douches sont communes !

A ces mots, elle ralentit le pas au souvenir de son aventure inattendue de ce matin... Et de son héros venu la secourir. Héros qu’elle était parvenue à choquer – elle en avait la certitude – en s’exhibant nue et sans pudeur devant ses yeux.

Comment aurait-elle pu se douter qu’un séjour dans un gîte de troisième classe puisse s’avérer si excitant ?

D’ailleurs, à ce sujet, une question lui vint à l’esprit.

– Dis-moi, Martina... Est-il possible que Lizette se soit occupée elle-même de mes réservations ?

A l’autre bout du fil, Martina poussa un soupir blasé.

– Eh bien... A vrai dire, c’est toujours Alphonse qui est en charge de l’organisation des déplacements. Mais dans la mesure où il est très sensible au port de la minijupe et des chemisiers transparents... je suis prête à parier que son sens de la déontologie n’est pas incorruptible.

A coup sûr, cette garce de Lizette avait fait usage de ses charmes pour le seul but de saboter le reportage de Jenn !

– C’est Lizette, j’en suis sûre ! maugréa-t-elle. Elle a dû se trémousser pendant des heures devant lui, et battre des cils comme s’il était l’homme le plus sexy du monde. Pourtant, ce pauvre Alphonse n’a aucune chance avec elle.

– Tu as besoin que je vérifie cela pour toi ? proposa Martina sur son ton habituel de reporter intrépide.

A cet instant, Jenn éprouvait surtout un besoin de se jeter sur une plaquette de chocolat, ou un pot de crème glacée.

– Pas la peine. Parce que même si elle est innocente, je préfère penser que c’est elle. C’est un excellent moteur de vengeance pour moi.

– Tu as raison. Elle couche déjà avec Howard. Et ça, c’est un fait avéré.

– Tu as raison. Et tu sais quoi, Martina ? Ça me gonfle le moral à bloc. Tu viens d’effectuer ta BA du jour !

– Tant mieux ! Sinon, tu en es où de tes recherches sur place ? Tu es sur la voie d’un sujet intéressant ?

– Tu veux dire « intéressant » au sens de « susceptible de faire couler l’encre d’un journal » ?

– Est-ce que cette réponse à une question par une question signifie que quelque chose sur place a effectivement piqué ta curiosité ?

– Pas du tout ! s'exclama Jenn d'une voix un peu trop haut perchée et sur la défensive.

En véritable amie qu'elle était, Martina ne se laissa pas abuser et eut un rire à la fois moqueur et perspicace.

– Il n'existe que trois raisons pouvant expliquer chez une femme le ton que tu viens d'employer : avoir dépensé son salaire du mois en vêtements, s'être gavée de sucreries, ou avoir craqué pour un homme.

– Mon épanouissement personnel ne dépend en aucun cas du bon vouloir d'un homme.

– Tu es devenue militante féministe ? Tu possèdes un vibromasseur ? Si les réponses à ces questions sont négatives, alors désolée, mais ton épanouissement sexuel est bel et bien dépendant du bon vouloir d'un homme.

– Tu parles d'épanouissement *sexuel*. Moi, je parlais d'épanouissement *personnel*.

– Tu ne cherches là qu'à noyer le poisson, ma belle. Alors, soyons très claires : qui est cet homme ? Comment l'as-tu rencontré, et parvient-il à te combler sexuellement ?

– Tu n'es qu'une langue de vipère ! lança Jenn dans un effort désespéré pour changer de sujet.

– Allons, je t'en prie, tu es tellement prévisible ! Tes insultes gratuites ne me détourneront pas de mon objectif, et ne font même qu'aiguiser ma curiosité : que me caches-tu ?

– Je n'ai rien à cacher ! affirma Jenn haut et fort.

– Il s'est bien passé quelque chose entre vous ?

– Nous n'avons pas fait l'amour, si c'est ce que tu veux savoir !

– Waouh, tu veux dire que vous vous êtes contentés de préliminaires enfiévrés, sans aller jusqu'au bout ? Fascinant ! Cela donne à ton homme une certaine profondeur, un certain mystère, du caractère... Il est du Lower East Side ? Tribeca ?

– Harmony Springs.

– Oh, ma chérie, ce n'est pas vrai ! Il a encore des dents, au moins ?

Jenn poussa un petit cri dégoûté. Et dire que seulement deux jours plus tôt, elle pensait encore, elle aussi, que ce genre de village reculé n'abritait que des paysans séniles...

– Ce que tu peux être superficielle et pleine de préjugés, parfois ! protesta-t-elle. Sache que la santé bucco-dentaire des gens d'ici n'a rien à envier aux New-Yorkais.

– Alors pourquoi vit-il dans ce trou paumé ? Pourquoi n'habite-t-il pas à Manhattan ?

– Je n'en sais rien, admit Jenn.

C'est vrai, ça, pourquoi Aaron vivait-il ici, tel un reclus ? Il n'avait pourtant rien de cette convivialité débonnaire qu'affichaient habituellement les habitants des zones rurales. Au contraire. Tout dans son attitude rappelait les manières, la culture d'un homme élevé en ville.

– Peut-être préfère-t-il le calme et la nature.

Jenn réfléchit un instant.

– Tu crois ?

– Non, répondit Martina après une brève hésitation. Bon sang, tu n’as qu’à le lui demander après tout ! A moins que Mlle Je-fourre-toujours-mon-nez-dans-la-vie-des-gens ne soit subitement devenue timide...

Franchement, la timidité n’avait jamais été un obstacle pour Jenn.

– Mais je lui ai demandé ! Il a botté en touche, c’est tout.

– Tu as besoin d’aide ? Je peux monter te rejoindre en train, s’il le faut, suggéra Martina, qui avait sans doute flairé, elle aussi, un bon sujet potentiel. A nous deux, on va bien finir par lui faire cracher le morceau, pas vrai ?

– Surtout ne viens pas ici, Martina.

– Et pourquoi cela ?

– J’ai du boulot, tu sais ? Beaucoup de boulot. Je ne suis pas en vacances. C’est mon avenir qui est en jeu. Que vais-je devenir, si je me fais virer ?

– Ça va aller. Les chiffres du chômage s’améliorent.

– Et les chiffres des ventes du journal pour avril ?

– Euh... On a connu mieux, c’est vrai.

– Merci de ton honnêteté. Même si c’est désespérant.

– Tu vas t’en sortir, Jenn. Tu es douée. Au pire, s’ils te virent pour garder Lizette, tu trouveras un autre job.

A écouter Martina, tout semblait facile. Or, Jenn en avait vraiment bavé pour grimper les échelons du métier de journaliste, et arriver à gagner le respect de ses confrères au journal. Elle ne s’imaginait pas tout recommencer à zéro.

– Tu ne te rends pas compte... Mes parents profiteront de l’occasion pour me faire la leçon. Je les entends déjà : « Nous t’avions bien dit de choisir un vrai métier ! »

– Cesse donc de toujours rabâcher les mêmes choses au sujet de tes parents. Cela en devient indigeste, à la longue.

A ces mots, Jenn se mit à rire. Martina avait bien fait d’appeler. Les amis servaient à cela, non ? Faire rire, passer du bon temps... et permettre à Jenn de moins douter de ses choix. Au contraire de sa famille, qui, elle, passait son temps à l’inciter à se remettre en question.

– Désolée si je me répète. Je vais donc cesser de te faire perdre ton temps, pour m’en aller chercher un sujet digne de ce nom en vue du reportage qui m’a été commandé.

– Tu m’as l’air stressée. Et tu sais ce qui est bon pour le stress ? Le sexe, bien sûr !

– Je raccroche ! s’écria Jenn en éteignant son portable.

Aussitôt, elle reçut un SMS :

« Le sexe, encore et toujours ! »

Jenn rangea le téléphone dans sa poche et soupira. L'idée d'un nouvel intermède érotique avec Aaron était donc censée calmer son stress ? Pourtant, elle ne faisait que l'attiser...

En fin d'après-midi, Jenn poussa la porte de Chez Frank : Les glaces qui roulent les mécaniques. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur qu'elle comprit le jeu de mots de l'enseigne : le local du glacier, qui avait pignon sur rue, ouvrait également sur un garage où attendaient quelques voitures.

Une double activité pour le moins originale. Jenn se dit que ce Frank allait lui plaire.

Enfin... ce ou *cette*...

Car il s'avéra que le Frank en question était en réalité une rouquine à la mine grincheuse et à la combinaison de travail maculée de taches de graisse et de cambouis. Ses cheveux étaient vaguement rassemblés sous un bandanarose. Autant dire que le personnage piqua instantanément la curiosité de Jenn.

Au moins, cette femme ne s'était pas laissé tirailler par ses choix de carrière : elle avait opté pour deux métiers simultanés et radicalement différents.

Frank était plongé sous le capot d'une voiture, et Jenn dut se pencher afin de se mettre à son niveau.

– Bonjour... On peut savoir comment vous êtes devenue mécanicienne ?

La femme tâta le moteur du bout des doigts, puis s'essuya le visage, le maculant au passage de traces de cambouis. A cet instant, Jenn comprit que si elle se recyclait un jour en mécanique automobile, ses parents mourraient de désarroi.

– Par nécessité plus que par choix, répondit Frank. Je possédais une vieille guimbarde de 1976, qui tombait tout le temps en panne. J'étais obligée de combiner quatre emplois pour pouvoir financer les réparations, jusqu'au jour où je me suis dit : « Ma vieille, tu n'as qu'à apprendre à réparer toi-même cette bécane ! » J'ai donc décidé d'aménager l'arrière-boutique du magasin de crèmes glacées, et le tour était joué... Enfin presque. A l'origine, mon commerce s'appelait Chez Frankie, mais les hommes d'Harmony Springs et des environs rechignaient à confier leurs voitures à une femme. Le sexisme a les dents dures, par ici. Du coup, j'ai préféré mettre « Frank » sur l'enseigne, et mes multiples compétences ont fini par les convaincre !

A ces mots, elle frotta ses mains sur son bleu de travail, parfaitement à son aise au milieu des outils et du cambouis.

Une joyeuse sonnette signalant l'arrivée d'un client dans la boutique se mit à résonner autour d'elles. Jenn suivit Frankie, qui alla se laver les mains, puis passa un tablier à rayures rouges. Médusée, elle la regarda servir, toujours avec autant d'aisance, deux boules de crème glacée à un gamin au visage couvert de taches de rousseur. La boutique comprenait quelques tables en métal. Deux vieillards étaient en train de jouer aux échecs, tandis que, dans le fond, un client se cachait derrière un exemplaire du *Times*.

– Depuis combien de temps vivez-vous ici ?

– Depuis trop longtemps.

– Auriez-vous par hasard entendu parler d'un cercle littéraire qui se serait réuni ici autrefois ? J'ai lu quelque chose à ce sujet... Est-ce vrai, ou bien simplement une légende destinée à attirer les touristes ?

– Des écrivains ? demanda Frankie avec un rire amusé. Je ne suis pas au courant. Faut dire que je n'ai pas pour habitude de demander qui fait quoi, ni même comment les moteurs se retrouvent en panne. Vous avez des noms, peut-être ?

– Non. Juste quelques articles qui mentionnent d'énigmatiques réunions lors de week-ends discrets.

Frankie rejeta une mèche de cheveux tombée sur son visage et parut réfléchir un instant.

– Il y a bien eu un groupe de médiums. Avec un gourou transcendantal, mais ils ne croyaient guère à l'automobile. Si vous demandez au shérif Phelps, il vous aidera peut-être.

– Des médiums ? Des vrais ?

– Vous croyez à tout ça, vous ? demanda Frankie en posant une main sur sa hanche.

– Pas vraiment, répliqua Jenn, qui se voyait pourtant déjà sortir un article à sensation traitant de phénomènes paranormaux.

Tout en lorgnant les différents parfums de la vitrine à glaces, elle s'aperçut que l'heure du déjeuner était venue.

– Vous faites des glaces au brownie, ici ?

– Je vous sers une coupe ?

– Avec plaisir !

Frankie plongea alors sa cuillère à glace sous l'eau chaude, et Jenn se prépara à se vautrer dans la magie hypercalorique. Cela ne l'aiderait pas à trouver son scoop, mais cela ferait son bonheur... au moins le temps du repas.

Didi arriva à 12 heures précises, comme pour démontrer qu'elle ne relâcherait pas d'un iota sa pression sur Aaron. Cela dit, il avait eu le temps de se mettre en condition. Non seulement, il avait gagné son duel contre un serpent, mais surtout, il avait survécu à la vision du corps entièrement dénudé de Jennifer. Après une telle épreuve, affronter Didi relevait presque d'une simple formalité. Par précaution, il avait cependant étalé ici et là, en évidence, quelques coupures de journaux, et ouvert son plus gros dictionnaire. Pour donner l'impression d'être un écrivain en plein travail.

– Je vois que tu es très occupé, nota Didi en saisissant une coupure de journal qu'il s'empressa de lui reprendre. Comment supportes-tu de vivre dans cette prison ? Sans gratte-ciel à l'horizon ni clubs sandwichs... Oh, mais tu as oublié de te raser ! Est-ce que tu vas m'annoncer que tu as du bois à couper, et que tu portes des pantalons en flanelle ?

D'un air ombrageux, elle épousseta l'assise de son rocking-chair, mais se résigna à rester debout. Après l'avoir foudroyé du regard, elle reprit une moue peu coopérante.

– Tu as apporté le repas ? maugréa-t-il pour toute réponse.

– Un peu de courge, de l'agneau haché et de la farine d'os. Tu ne manges pas assez de calcium. Je t'ai aussi apporté un flacon de compléments alimentaires, même si je suis sûre que tu vas les jeter à la poubelle.

A l'odeur de la viande, le chat se rua vers Didi, et se mit à miauler d'un air affamé. Elle le chassa sans ménagement.

– Ne le repousse pas ainsi ! Ce repas est pour lui.

Elle écarquilla les yeux d'un air abasourdi.

– Tu m'as fait apporter le repas pour ton *chat* ?

– Sais-tu ce que contient vraiment une pâtée pour chat ?

Didi agita les mains en l'air, comme pour conjurer la vision qu'il lui proposait.

– Je préfère ne rien savoir. En tout cas, tu croupis dans ce trou paumé et tu joues les chefs étoilés pour ce sac à puces ?

A ces mots, Deux se tapit au sol et montra ses canines d'un air menaçant.

– Il faut bien qu'il mange, répliqua Aaron.

– Moi aussi ! rétorqua-t-elle en s'affalant sur le rocking-chair, malgré la poussière qui semblait l'incommoder. Bon sang, Aaron, je ne peux pas, je ne peux *plus* te suivre !

Aussitôt, il se précipita vers elle, la gorge nouée.

– Didi, tu ne peux pas me laisser tomber !

– Je me fais vieille, tu sais ?

– Il te reste encore une bonne trentaine d'années à sévir parmi nous ! affirma-t-il en s'agenouillant à côté d'elle.

Elle ne parut guère amusée.

– Et toi ? Que te reste-t-il, Aaron ? Est-ce qu'il a vraiment réussi à te voler toute ta substance vitale ?

Aaron se leva d'un bond et, sous le regard satisfait de Deux, qui s'était replié sur les étagères, il ouvrit la boîte en carton qui contenait le repas. Il préféra ne pas répondre à Didi, car il ignorait lui-même quelles étaient ses ressources vitales. Seule sa force d'écriture lui paraissait intacte.

Deux s'impatienta et tendit une patte couverte de cicatrices vers la viande. Aaron, lui, n'avait pas de cicatrices visibles. Pourtant, il y a bien longtemps, il s'était vidé de tout son élan vital. La seule chose restée intacte en lui, c'était son imagination. Et Cecil Barksdale ne saurait jamais y attenter.

– Tu me dois un livre, Aaron. Je peux me contenter d’un chapitre, voire d’une phrase. Sinon, j’arrête tout. Juste comme ça, ajouta Didi avec un claquement de doigts menaçant.

– Fais ce que tu as à faire, dit-il en haussant les épaules d’un air détaché, malgré la peine qu’il lisait dans ses yeux.

Pas question de se laisser acculer de la sorte. Pas même par Didi. Celle-ci se leva, d’ailleurs, et lui lança un regard tout aussi détaché, impitoyable. Tant mieux, il était temps de dépassionner leur relation de travail.

– Tu reviendras ? demanda-t-il avec désinvolture.

Même si elle n’était pas dupe, Didi répondit par un sourire las. Pour la première fois, il se demanda combien de temps elle allait encore le supporter avant de le quitter pour de bon.

– Merci pour le repas, ajouta-t-il poliment.

Elle ajusta son châle sur ses épaules et regagna la porte en claquant des talons.

– Quand vas-tu te décider à revenir dans la communauté des hommes, Aaron ?

– Jamais ! assura-t-il d’une voix implacable alors que Didi était déjà dehors.

5.

Dans les années soixante, une joyeuse bande de voyants avait donc occupé les collines ondulantes au nord d'Harmony Springs. Afin d'en savoir plus à ce sujet, Jenn alla se présenter au shérif Omar Phelps. L'homme de loi arborait le traditionnel uniforme kaki, à l'exception de la casquette à l'effigie des Yankees qui était vissée sur sa tête.

Son bureau était situé au sous-sol de la maison de justice, et se résumait à un bureau et à un fauteuil de bois, à une étagère chargée de trophées de base-ball, et à ce que Jennifer supposa être des photos de famille. Rien ne laissait présager d'un quelconque scoop ni d'une criminalité abondante. Jenn s'efforça de masquer sa déception.

– Parlez-moi de cette communauté de voyants extralucides. Vous étiez déjà shérif, à l'époque ? demanda-t-elle après les présentations d'usage.

– Simple adjoint. J'étais incapable de différencier le cannabis d'un morceau de cirage... Mais j'ai vite appris. C'étaient des petits escrocs, et ils ont entraîné beaucoup de gens crédules dans leur délire, dit Phelps en s'asseyant sur son fauteuil, avant de poser les pieds sur son bureau.

– Vous vous souvenez d'une anecdote en particulier ? Une ou plusieurs personnes célèbres qui se seraient laissé berné ? insista Jenn, qui espérait plus que jamais une révélation mêlant paranormal et personnalités people.

Si elle parvenait à épingler un politicien de la trempe d'un Roosevelt, elle serait assurée de relancer sa carrière.

Le shérif éclata de rire.

– Vous savez, à l'époque, les gens ne se vantaient pas de s'être fait escroquer... Les temps ont d'ailleurs bien changé, ajouta-t-il avec un clin d'œil complice. Mais vous en savez quelque chose, en tant que journaliste, n'est-ce pas ?

– Et que savez-vous des salons littéraires, et du groupe d'écrivains qui se réunissaient ici ? Auriez-vous quelques révélations à me faire à ce sujet ? poursuivit-elle en appuyant sa hanche sur le bureau, tout en prenant quelques notes.

– Possible, marmonna-t-il avec un haussement d'épaules.

– C'est-à-dire ?

– Avant d'entrer en service, j'ai entendu certaines histoires... Et j'ai fouillé dans les archives.

– Et... ?

– De nombreux cas d'ivresse sur la voix publique et de petits méfaits, quatre cas de vandalisme, et une profanation de tombe. Rien de bien grave, mais beaucoup de résultats.

– Qui était le responsable ? s'enquit Jenn, espérant débusquer un gouverneur corrompu ou un membre de sa famille.

– Mamie Eisenhower.

– Vous voulez dire, l’ancienne première dame ?

Jenn ne pouvait pas rêver mieux, en termes de potentiel dramatique. Or, Phelps éclata de rire une nouvelle fois, même si Jenn voyait mal ce que sa question avait de drôle.

– Mais non, ils utilisaient des faux noms !

– Les gens ne possèdent pas de cartes d’identité, dans votre village ? s’enquit Jenn, piquée au vif.

– Pas tous... Mais, à l’époque, on pouvait facilement acheter un homme de loi, expliqua-t-il en se grattant une oreille. En tout cas, personnellement, je n’ai jamais cédé aux tentations de la corruption.

Elle le dévisagea attentivement. Cet homme aimait son travail, et l’exerçait avec beaucoup d’application. D’ailleurs, tout le monde dans ce village semblait à sa place. En somme, les gens d’ici ne cherchaient pas midi à 14 heures. Et Jenn se dit qu’elle ferait bien de s’inspirer d’eux. Il ne lui restait qu’à réfléchir au métier qu’elle allait bientôt exercer.

En proie à une inhabituelle bouffée d’optimisme, Jenn tendit imperturbablement sa carte de visite au shérif.

– Si quelque chose vous revient à l’esprit, n’hésitez pas à m’appeler.

– C’est d’accord.

Après une visite à la bibliothèque et aux archives de l’*Harmony Herald*, elle avait envie de s’emplir l’estomac avec un repas hypercalorique et de préférence très gras. Le tout accompagné d’un triple espresso. Au diable la diététique ! Aujourd’hui, Jenn avait besoin de se remonter le moral.

Au même instant, le téléphone sonna. C’était sa mère, mue apparemment par une sorte de faculté parapsychologique à détecter une âme en détresse.

– Bonjour, maman, dit Jenn en décrochant.

Elle se tenait devant le comptoir du fast-food local, hésitant entre un menu double cheeseburger avec avocat et frites, ou un maxidessert. Finalement, elle opta pour le cheesecake au moka.

– Comment vas-tu, ma chérie ?

– Très bien, merci.

– Tu n’as pas encore été licenciée, n’est-ce pas ? Tu me le dirais, si c’était le cas ?

L’idée de son éventuel licenciement la conforta dans sa décision de prendre le cheesecake. La vie était trop courte pour se priver de dessert.

– A l’heure qu’il est, je fais encore partie des effectifs.

– J’ai lu un article au sujet du plan de licenciement au *Times*, et je me suis inquiétée. Es-tu au courant ?

– Maman, il s’agit du journal où je travaille. Figure-toi que je le lis. Tous les jours !

– Je ne pensais pas qu’il était distribué à Harmony Springs.

- Moi aussi, ça m’a surprise ! Et figure-toi qu’ils ont même l’eau courante !... De toute façon, tu sais bien que j’ai toujours les nouvelles *via* mon téléphone.
- Tu n’aurais pas dû acheter ce gadget, Jennifer. Tu n’en as pas les moyens.
- Bah, de toute façon, je suis sur le point de me retrouver au chômage, alors... Je serai juste un peu plus dans le rouge !
- Tu devrais venir travailler à l’hôpital avec moi. On cherche quelqu’un, à la paye. Bien sûr, c’est moins glamour que d’être journaliste, mais c’est mieux rémunéré.
- Je n’ai aucune envie de travailler à l’hôpital. Je suis loin d’avoir l’estomac aussi bien accroché que le tien. Je suis journaliste, maman, c’est mon métier !
- C’est ce que tu crois aujourd’hui, Jennifer. Regarde, quand tu avais sept ans, tu voulais devenir cosmonaute !
- Maman, j’ai vingt-sept ans, aujourd’hui.
- A ton âge, ton père et moi achetions notre premier appartement.
- L’immobilier était bon marché, à l’époque. Pour ma part, je préfère être locataire.
- Ce n’est pas un bon choix, Jennifer. Désolée d’insister – Henry craint que je ne finisse par t’étouffer. Mais les temps sont durs, et je t’aime... Je m’inquiète pour toi, chérie.
- Je sais, maman. Je vais m’en sortir, ne t’inquiète pas.
- Si tu as besoin de quoi que ce soit...
- Ne t’inquiète pas, je saurai où te trouver, si je n’ai plus d’argent pour m’acheter à manger ou pour payer le chauff...
- Quoi ? Ils t’ont coupé l’électricité ? ! Oh, Jenn...
- Maman ! Je plaisantais !...
- Tu sais, un jour, ta colocataire finira par déménager pour suivre son propre chemin. Et toi, que feras-tu, alors ?
- Je vivrai seule, suggéra Jenn d’une voix qui se voulait rassurante.
- Tu devrais songer à prendre un chat.
- Un chat ne paiera pas la moitié du loyer, maman.
- Parle-moi de ton gîte à Harmony Springs. Tu penses à bien verrouiller les portes ? Tu sais, il y a beaucoup de gens de passage, là-bas, et on ne sait jamais à qui on a affaire, et...
- Je suis très bien logée, interrompit Jenn. C’est une immense demeure victorienne, avec des baignoires en fonte à l’ancienne, et un portier en costume à l’entrée. Avec son blazer rouge à pompons dorés, je suis sûre qu’il te plairait. En plus, il s’appelle Oliver et il est anglais.
- Vraiment ! s’enthousiasma aussitôt sa mère. C’est parfait ! Moi qui te croyais seule au milieu de nulle part...

Jenn savait que le côté chic et anglais allait lui plaire.

Parfois, elle était obligée d'inventer de telles histoires pour faire plaisir à sa mère, qui ne demandait qu'à y croire. Après tout, ces gènes romantiques et idéalistes lui avaient bien été transmis par quelqu'un. L'ironie du sort voulait que les traits de caractère qu'elle avait transmis à sa fille soient ceux-là mêmes qui inquiétaient le plus le Dr Dade. Heureusement, en dépit de ses nombreux sujets d'anxiété, elle était une mère aimante et (trop) dévouée.

– Maman, je t'adore, tu sais, mais je dois raccrocher.

Quelques secondes après, Jenn examina de nouveau le menu et sentit son estomac se nouer. En proie à un désarroi soudain, elle tourna les talons et quitta brusquement le fast-food, l'appétit coupé. A vingt-sept ans, et ce malgré la distance, elle ressentait pleinement le poids des attentes familiales. Même au téléphone, et même, parfois, sans parler.

Jenn ne regrettait pas d'avoir finalement renoncé à son cheesecake. Elle avait passé l'après-midi devant son ordinateur, à grignoter des carottes crues. Mais lorsque son téléphone sonna à 23 heures, elle ne put s'empêcher de braver l'obscurité pour retourner sur le rocher...

La lune brillait d'une lueur argentée, les étoiles étaient masquées çà et là par quelques nuages, et Jenn s'assit sous la voûte céleste, en studieuse disciple de Galilée... Espérant surtout la venue de celui qui avait mis tous ses sens en émoi. Allait-il revenir ce soir ?

Il était presque 23 h 30 lorsqu'elle distingua sa silhouette dans la pénombre. Saisie d'une véritable jubilation, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

– Tu as passé une bonne journée ? demanda-t-il d'une voix étonnamment polie et cordiale.

Cette fois, il ne prit même pas la peine de se plaindre de son iPhone. Jenn rejeta la tête en arrière, et se perdit dans l'immensité étoilée. Surtout, ne pas laisser deviner à Aaron à quel point il la troublait.

– J'ai découvert que le premier service de voyance par téléphone était né ici. Et qu'Harmony Springs a aussi accueilli un certain nombre de gens de lettres très portés sur les soirées arrosées. Une belle galerie de portraits, en somme, même si j'espérais trouver des sujets plus explosifs...

– Tu pourrais relater tes aventures avec les serpents.

– Très drôle.

– Ce n'est que ton deuxième jour ici. Combien de temps comptes-tu rester ?

– Deux semaines. Peut-être moins.

– Tu trouveras bien quelque chose, assura-t-il.

– Pourquoi es-tu aussi gentil, ce soir ? murmura-t-elle en se demandant soudain s'il ne s'était pas transformé en M. Tout-le-monde.

– J'ai bien écrit, aujourd'hui, déclara-t-il d'un ton léger.

– Est-ce que tu m’as encore trucidée ? demanda-t-elle en espérant secrètement avoir hanté son imagination.

– En effet, répondit-il d’une voix qui la fit plus que jamais frémir. Tu étais perdue dans le désert, et les vautours sont venus se nourrir de ton corps dénudé. Ils t’ont dévorée jusqu’au squelette.

– Tu es vraiment obsédé par la nudité ! ironisa-t-elle.

Il haussa les épaules, mais Jenn ne fut guère convaincue. Ils restèrent assis en silence de longues minutes, et elle joua délibérément avec son téléphone, s’attendant à une remarque sournoise, guettant le moindre signe de tension sexuelle entre eux. Mais, ce soir, Aaron semblait ailleurs.

Le silence se prolongeant, Jenn comprit qu’elle n’aurait pas la patience d’attendre qu’il fasse le premier pas.

– Pourquoi es-tu parti, hier soir ? demanda-t-elle, bien décidée à résoudre ce qui était à ses yeux une énigme.

– Tu es vraiment obsédée par l’analyse et la dissection de toutes les situations ! murmura-t-il sur le ton de la taquinerie.

– Je suis curieuse, c’est tout. J’ai bien vu que tu étais frustré, même si tu as choisi de partir.

– Tu n’aimes pas être rejetée, n’est-ce pas ?

– Pas plus que tu n’apprécies être frustré sexuellement. Je pense que nous sommes tous les deux névrosés, sans doute à cause d’un traumatisme de la petite enfance que nous aurions gardé enfoui au fond de nous.

– Parle pour toi ! Moi, je me sens tout à fait normal ! s’exclama-t-il d’un air très sérieux.

Jenn décida de ne pas pousser plus loin la discussion, se sentant trop lasse pour jouer à ce jeu-là. En revanche, elle aimait l’idée de passer du temps avec quelqu’un dont la vie était encore plus chaotique que la sienne... Cela la réconfortait.

– Pourquoi sembles-tu en vouloir à tes parents ?

Il paraissait sincèrement intéressé, et Jenn aimait l’idée que cet homme voulait en savoir plus sur elle. C’est pourquoi elle décida de lui dire la vérité. Toute la vérité. Cette vérité même qui la condamnait à se jeter sur toutes sortes de cheesecakes et de chocolats jusqu’à la fin de ses jours.

– Je refuse d’écouter mes parents et de renoncer à la vie que j’ai choisie. Ma carrière, notamment. Je refuse de leur donner raison. Or, si jamais j’avais tout faux ? Si tout ça n’était qu’une utopie ? Voilà cinq ans que je m’adonne corps et âme à mon métier. C’est dur. Très dur. Suis-je vraiment faite pour ça ? A présent que les choses se compliquent, je me demande si je ne devrais pas tout laisser tomber...

Voilà, c’était dit. Le monde ne s’était pas écroulé. Le fantôme de sa mère toute-puissante n’avait pas surgi de nulle part pour lui répéter : « Tu vois, chérie, je te l’avais bien dit ! »

– Tu ne devrais pas te dévaloriser de la sorte. Les gens sont prêts consentir de nombreux sacrifices pour obtenir ce à quoi ils aspirent. Toi y compris.

Ces paroles sonnèrent de manière très percutante, voire encourageante aux oreilles de Jenn. Elle avait l'impression qu'elles émanaient d'un ami bienveillant, et non d'un homme obsédé par la recherche de la vérité absolue.

– Eh bien ! ça, au moins, c'est un discours de sage. On voit que tu as le temps de penser, à vivre en ermite dans ton chalet au fond des bois !

– Tu te moques de moi, murmura-t-il en souriant.

– C'est toi qui as commencé à te moquer de toi-même, rappela-t-elle avec un sourire J'ai pensé que ça me donnait l'autorisation de faire de même.

– Petite impertinente ! chuchota-t-il.

– Je dirais plutôt : *effrontée, et qui sait ce qu'elle veut.*

– Ce qui me plaît, c'est que tu l'assumes pleinement, continua-t-il d'une voix rauque, tout en lui effleurant la main.

Aussitôt, elle sentit son sang s'accélérer dans ses veines. Elle devinait ce que ces paroles lui coûtaient, à lui qui se cachait habituellement derrière une muraille de protection.

Enhardie par sa dernière remarque, elle désigna le ciel du bout des doigts. Ce même ciel sous lequel elle s'était déjà offerte à lui la veille au soir. Dans la nuit d'Harmony Springs, elle retrouvait ce même sentiment d'anonymat qu'elle éprouvait en ville. Sauf que l'air de la nature décuplait sa perception sensorielle. A moins que ce ne soit Aaron...

– Connais-tu le nom de cette constellation, là-bas ?

– Es-tu sérieusement en train de me proposer d'apprendre le monde par le biais d'un téléphone ? rétorqua-t-il d'une voix plus que sceptique.

– Je ne propose rien, je te mets devant le fait accompli, poursuivit-elle avec effronterie.

– Pourquoi es-tu aussi attachée à ce gadget ? demanda-t-il avec un soupir, tout en désignant l'iPhone de la main.

– C'est un compagnon merveilleux. Il sait tout faire : me guider avec son GPS, dénicher des cafés dans les quartiers que je ne connais pas, m'aider à gérer mon temps, compter les calories. Je ne pourrais plus me passer de lui – Tu es paresseuse, assena-t-il sur un ton à la fois chaleureux et indulgent.

– Pas du tout ! Je m'applique au contraire à optimiser mon temps. Rien à voir avec une distraction.

– Et moi, je fais partie de tes distractions, n'est-ce pas ?

– Absolument, confirma-t-elle sans trembler. D'ailleurs, c'est à ton tour de me parler de tes parents...

Elle l'avait imaginé au sein d'une riche famille et manquant d'affection... A défaut de s'occuper de lui, ses parents l'auraient couvert de cadeaux. Voilà pourquoi il rejetait désormais en bloc tout matérialisme.

– Ma mère est morte très jeune. C’est mon père qui m’a élevé.

Jenn était prête à parier que son père avait tôt fait de déléguer toutes les tâches éducatives à une nurse ou aux enseignants d’une prestigieuse école privée.

– Comment est-elle morte ? Ça a dû être terrible pour toi, si petit...

– Elle s’est suicidée.

Il prononça ces mots très calmement. Comme s’il s’était agi de la chose la plus naturelle au monde. Elle chercha à détecter au fond de son regard la moindre trace de chagrin, mais rien. Il ne semblait pas avoir souffert.

– Je suis désolée. C’est affreux...

– Elle était dépressive. Sans doute à cause de mon père. Enfin, je n’en sais rien. J’étais trop jeune pour comprendre.

Cette fois-ci, Jenn comprit qu’elle l’avait percé à jour. Ce côté sûr de lui et invincible, dans sa voix... Un peu comme si rien ne pouvait l’ébranler. Il était en plein déni, voilà tout.

– Je suis sincèrement désolée, assura-t-elle.

Ses parents à elle avaient toujours été une constante, un repère dans sa vie. Jamais elle n’avait douté de leur bienveillance. Et elle plaignait tous ceux qui n’avaient pas connu cette sécurité-là dans leur enfance. *A fortiori* Aaron, qui prétendait n’en avoir jamais eu besoin.

Il croisa son regard, et la scruta d’un air figé, distant.

– Je ne suis pas le premier à avoir grandi sans sa mère.

– Quel genre d’homme était ton père ?

– Parle-moi plutôt des constellations...

– Cela t’intéresse, à présent ?

– Soit on parle d’astronomie, soit on se saute dessus, marmonna-t-il d’une voix pleine de défiance.

Jenn ne put dissimuler son sourire. Ils continueraient cette conversation, oui, mais plus tard. Pour l’instant, Aaron avait besoin d’être soutenu, réconforté, *aimé*... Bien sûr, Jenn s’efforça d’effacer au plus vite ce dernier verbe de son esprit.

– Je préférerais ne pas faire l’amour contre un rocher, répondit-elle dans un murmure.

– C’est pourtant très excitant. Tu préfères ton lit ?

– Mon lit est à peine plus confortable qu’un rocher, dit-elle, espérant une invitation au chalet d’Aaron.

Une invitation à entrer dans sa vie, dans son intimité.

– Tu n’as pas envie de prendre ton plaisir sous les étoiles ? murmura-t-il. Cette belle nuit d’été me paraît pourtant très suggestive...

– Allons, dit-elle en lui prenant la main pour l’entraîner vers son propre chalet et son lit rudimentaire.

De toute façon, depuis le temps qu’il vivait ici, il devait être aguerri à ce confort très relatif. Lorsqu’elle apprendrait tout cela, Martina traiterait Jenn de masochiste et lui prédirait une grande peine de cœur. Quant à sa mère, comme d’habitude, elle froncerait les sourcils en poussant un soupir blasé. Tant pis. Pour l’heure, Jenn ne désirait qu’une chose, et une seule : Aaron.

Et elle savait que ce désir bouillonnant était réciproque. Même si Aaron n’était pas encore prêt à l’admettre. L’essentiel demeurait que ce désir soit partagé. Et à cet instant même, pour elle, rien ne comptait plus au monde.

6.

L'état du chalet où logeait Jenn était consternant. Le lit était encore plus dur que le rocher. Un grillon chantait dans un recoin de la pièce, et Aaron eut même l'impression qu'il avait un insecte dans le dos.

Malgré cela, il était aux anges.

Il garda sa montre à son poignet, bien décidé à ne pas perdre la notion du temps... A ne pas perdre tout contrôle.

Enfin, ça, c'était *avant* que Jenn n'enlève son chemisier.

Il distingua son sourire lascif malgré le mauvais éclairage. Mais, comme les fenêtres poussiéreuses filtraient la lueur blafarde de la lune, il n'était pas sûr de ce qu'il voyait...

Il attendit précisément trois secondes avant de poser les mains sur elle. Trois secondes au terme desquelles ses paumes se mirent à trembler d'impatience, et son entrejambe à devenir horriblement douloureux. Cette fois, il n'était pas question de remettre leurs ébats au lendemain.

Enfin, à supposer qu'il y ait un lendemain.

Sans attendre, il referma ses lèvres autour des seins de Jenn tandis qu'elle plongeait les mains dans ses cheveux...

Pourquoi était-il soudain si difficile de *penser* ?

D'un geste pressant, elle le débarrassa de sa chemise avant de s'affaler contre lui... A moins que ce ne soit le contraire ? Enlacés, ils s'effondrèrent sur le lit et Jenn déposa une pluie de baisers sur ses cheveux, son cou, ses lèvres, lui faisant très vite oublier l'inconfort de ce matelas trop raide.

Un délicieux parfum de décadence se mit à flotter autour d'eux. Poussé par un désir impérieux, et nullement gêné par la luminosité faiblarde, Aaron défit bientôt la ceinture du jean de Jenn. Puis, s'aidant de sa bouche et de ses mains, il acheva de la dénuder. A en juger par ses petits halètements, elle n'attendait que cela.

Bientôt, il sentit ses tétons se tendre entre ses lèvres... et en éprouva un surprenant vertige. Mieux encore que le scotch ou la brûlure engourdissante d'un whisky sec.

Seigneur, comme la vie était belle, soudain ! Là, dans la semi-obscureté, il n'y avait soudain plus qu'Elle. Et lui. Retenant son souffle, il glissa ses mains entre ses jambes. Jenn était moite de désir... et déjà prête à l'accueillir en elle.

Oh ! il aurait pu la prendre tout de suite, sans ménagement. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

Mais ce qu'il voulait par-dessus tout, c'était la faire languir. Sentir l'envie monter en elle. La faire crier de désir. Pour lui.

Très égoïstement, il promena sa langue sur ses seins offerts, dessinant ensuite un chemin de feu jusqu'à son nombril. Sa peau était salée, et avait un goût de soleil. Il mordilla doucement son ventre, son pubis, puis glissa sa langue entre ses replis les plus intimes, tandis qu'elle se cambrait,

pantelante, pour mieux recevoir sa caresse.

Il ne put réprimer un sourire de triomphe lorsqu'elle laissa échapper de voluptueux petits cris. Jamais il n'avait entendu ni vécu quoi que ce soit d'aussi érotique.

En dépit de son excitation, il réprima encore ses ardeurs, soucieux de lui prouver qu'il restait le maître du jeu, qu'il avait moins besoin d'elle qu'elle de lui. Attentif à chaque frémissement, il continua à la torturer jusqu'à ce qu'il la sente trembler de plaisir. Il était en train de lui faire perdre la tête.

Tout comme *elle* lui avait fait perdre la tête.

Tirant de plus en plus fort sur ses cheveux, elle se mit alors à gémir et à supplier.

Il sourit, à la fois surpris et fier de la voir s'abandonner à lui avec aussi peu d'inhibition. A présent, plus question de jouer la comédie. Le désir était une chose sérieuse.

Et cette femme vibrait de désir pour lui.

Inlassablement, il poursuivit ses caresses, encouragé par ses halètements et ses exhortations passionnées. Puis, lorsqu'il sentit qu'elle était au bord de l'extase, il décida de l'exaucer, et insinua un doigt en elle. Aussitôt, ses hanches se soulevèrent, et Jenn se figea un instant avant de pousser un petit cri et de retomber doucement sur le lit.

Mesurant les battements accélérés de son cœur d'une main, il l'enlaça tendrement et caressa ses cheveux de l'autre. Il écouta sa respiration décroître et redevenir régulière. Apparemment, Jenn s'était assoupie. La laissant plonger dans ses rêves, il se détacha d'elle en douceur et remit sa chemise, puis il resta un moment dans le noir, les yeux fixés sur la silhouette gracile qu'il distinguait à peine. Finalement, il regagna la porte et sortit dans les bois pour reprendre le chemin de son chalet.

Il n'éprouvait aucune peine à la quitter ainsi. Même si la bosse au creux de son pantalon n'en était que plus douloureuse. En tout cas, pas question pour lui de devenir esclave de ses désirs. Il était déjà esclave de son art, et c'était bien assez comme ça.

Le chat lui adressa un coup d'œil méfiant. Aaron referma la porte de son chalet et, n'ayant nulle intention de dormir, il alluma la bougie sur le dessus de son bureau, puis s'assit devant sa machine à écrire. Là, enfin, il laissa sa frustration remonter à la surface et se transformer en un flux ininterrompu de mots.

A son réveil, Jenn vit aussitôt qu'elle était seule. Un instant, elle se demanda si elle n'avait pas tout rêvé. Mais son jean et son chemisier traînaient par terre, et un suçon marquait sa poitrine. Le suçon d'Aaron. Lui, et aucun autre...

Après s'être lavée et habillée, elle décida de se mettre au travail. Elle avait un besoin vital de café. Mais, avant cela, elle devait s'asseoir un instant et se concentrer, relire ses notes de la veille, se prouver qu'elle était encore capable de travailler.

Son introduction n'était pas aussi percutante qu'elle l'aurait aimé, et elle mit cela sur le compte de son cerveau mal réveillé. Rien à voir avec le désir entêtant qui palpitait entre ses cuisses. Certes,

elle avait eu droit à un fantastique orgasme, la veille au soir. Mais elle avait été la seule. Pourquoi Aaron s'était-il de nouveau arrêté en si bon chemin ? Y avait-il un problème ? Avec lui ? Avec elle ?

Plutôt que de se concentrer sur son écran, elle regarda le chaos qu'était devenu son lit et soupira.

S'efforçant d'éveiller son cerveau, elle enfila ses baskets, étala un répulsif à insectes et de la lotion solaire sur ses bras, et décida de partir à la recherche de son café du matin.

Lorsqu'elle ouvrit sa porte et sortit, elle manqua de s'entraver dans un sac en papier. A l'intérieur, elle trouva deux serviettes de bain jaunes, épaisses et moelleuses. Carolyn avait dû les déposer là, dans un accès de compassion. Mais lorsqu'elle plongea ses narines dans la douceur ouatinée de l'étoffe, le souffle de Jenn se coupa.

Non. Ce n'était pas Caroline.

Elle connaissait cette odeur... Ce parfum musqué, viril, qui lui donna aussitôt l'impression d'avoir les jambes en coton.

Aaron ?

Au loin, elle distingua le bruit de sa machine à écrire, et comprit que ce n'était pas le moment de déranger l'homme qui se sentait perpétuellement dérangé. Elle alla plutôt ranger les serviettes dans son chalet, puis ressortit chercher son café.

Lorsqu'elle passa devant le chalet d'Aaron, elle ne put s'empêcher de sourire, persuadée qu'il était une nouvelle fois en train de la trucider.

Les journaux de Manhattan étaient toujours livrés dès 6 heures du matin, sept jours sur sept, même les jours fériés. Aaron avait une relation passionnelle avec la presse écrite, *a fortiori* le jeudi – jour des suppléments littéraires, dans lesquels les critiques disposaient du droit de vie ou de mort sur les livres, en quelques phrases élogieuses ou assassines.

Mais Aaron ne se rendait jamais chez Frank avant 15 heures, ces jours-là, car il refusait de donner l'impression d'attendre piteusement le camion de livraison. Aujourd'hui, il ne se mit en route qu'à 15 h 20, car il avait exposé sa blonde héroïne à une scène d'amour dont l'écriture lui avait procuré bien du plaisir. Ce qui n'était pas bon signe. Du coup, la scène s'était transformée en une mort tragique du haut d'une falaise, sous le regard de Deux.

Aaron se consola en se disant que son chat n'était pas plus doué que lui en matière de sensibilité émotionnelle. Et lorsqu'il poussa la porte de Chez Frank, personne ne remarqua qu'il était en retard sur son horaire habituel. Jacob et Isaiah étaient, comme de coutume, penchés sur leur partie d'échecs. Isaiah racontait pour la énième fois comment il avait battu aux échecs un ancien joueur de base-ball.

– Rien de plus facile que de battre un joueur de base-ball aux échecs, grommela Aaron en prenant son journal.

Puis il s'installa dans un coin où il ne serait pas dérangé.

– Facile à dire ! rétorqua Isaiah à la cantonade, même s'il était conscient que personne

n'écoutait.

Après cet échange d'amabilités, Aaron se contenta de tourner les pages de son journal en silence. Il était en train de parcourir la rubrique politique quand Jennifer fit une arrivée remarquée auprès des deux hommes, qui la couvrirent de flatteries. Un peu comme si ces sexagénaires n'avaient jamais vu une femme attirante de leur vie. Cependant, comme Aaron ne se sentait pas vraiment en concurrence avec eux, il resta dans son coin et décida de ne pas intervenir.

Sauf qu'ensuite, c'est Stewart Connelly qui fit son entrée. Le quadragénaire divorcé à la crinière rousse et à l'allure juvénile était le directeur de l'école primaire. Et, pour l'heure, il bavait ostensiblement sur les courbes de Jenn.

Bouillonnant de frustration, Aaron s'efforça de se concentrer sur les prétendants au Booker Prize, au son de la voix mielleuse de Stewart, que n'importe quelle femme un peu crédule aurait pu croire sincère et galante.

– Vous allez au festival de danse ? demanda Superman.

Evidemment qu'elle y va, imbécile ! Elle est là pour ça !

– Bien sûr, répondit Jennifer d'une voix presque trop polie.

Ne réservait-elle qu'à lui ses insultes hautes en couleur ? Il ne put réprimer un sourire à cette idée.

– Vous me réserverez bien une danse ? demanda Stewart.

Aaron serra les dents et dut se rappeler qu'il vivait dans un pays où chacun était libre de ses mouvements. Jennifer allait sans doute faire plus ample connaissance avec Stewart, au moins afin d'obtenir des informations pour son article.

Elle ne tarda pas à s'éclipser du magasin, et Aaron poussa un soupir de soulagement. Peu après le départ de Stewart, Jacob et Isaiah se mirent à jacasser de plus belle.

– Je crois que Stewart en pince pour elle, déclara Isaiah de cette voix naïve qui semblait croire aux contes de fées.

– De toute ma vie, je ne me souviens pas d'avoir vu un homme baver ainsi devant une femme ! ajouta Jacob en riant.

Aaron, lui, ne trouvait pas ça drôle. Du tout. Il fit un effort surhumain pour ne pas prendre part à cette douloureuse conversation, et replongea dans son journal.

– Elle est trop sophistiquée pour Stewart, insista Isaiah.

– Elle est surtout trop intelligente pour lui, grommela Aaron entre ses dents.

Était-il le seul à avoir perçu sa vivacité d'esprit ?

Jacob rabassa d'un coup les feuilles du journal d'Aaron.

– Pardon ? Tu disais quelque chose Aaron ?

– Rien du tout, prétendit-il.

Pas question de se laisser entraîner dans cette discussion. Il se moquait bien de Jennifer et de ses éventuels prétendants.

A cet instant, Jacob bougea son roi, offrant ainsi la victoire à Isaiah. Celui-ci gagnait toujours, en fait. Même si certaines parties étaient plus laborieuses que d'autres.

– Je parie qu'il rêve de la ramener chez lui, poursuivit Jacob entre deux gorgées de thé.

Isaiah bougea alors son chevalier.

– Echec et mat ! Dis donc, il va peut-être essayer de la faire boire..., suggéra-t-il d'un ton de conspirateur.

– Je te rappelle qu'il est directeur d'école primaire. Il serait incapable de servir un verre à Keith Richards !

Aaron n'en était pas si sûr. Stewart avait une réputation d'homme à femmes. On disait qu'il leur offrait des fleurs et des recueils de poésie. Un séducteur sournois, en somme.

– Tu crois qu'elle le laisserait l'embrasser ?

– A mon avis, oui.

En pleine page météo, Aaron s'aperçut d'un très fort taux d'humidité dans la région. Voilà sans doute pourquoi une goutte de sueur perlait à l'angle de son front.

– Je vais peut-être y aller, moi, à ce festival, dit Isaiah.

En entendant ces paroles, Aaron fronça les sourcils. Quoi de plus ridicule qu'une assemblée frivole, réunie pour le seul but d'user ses chaussures sur une piste de danse ?

– Tu as encore un costume à ta taille ? C'est que tu t'es empâté en vieillissant...

– J'ai de quoi m'habiller avec élégance. Tu crois que la veuve Newberry m'accorderait une danse ?

– Pas dans cette vie ! Je suis prêt à le parier...

Le sourire aux lèvres, Isaiah serra la main de son acolyte.

– Qu'à cela ne tienne, pari tenu !

Ce vendredi-là, il faisait une chaleur étouffante pour la soirée d'ouverture du festival. Un week-end de musique, de gastronomie haut de gamme, de vin, de bonnes affaires et de foule. On avait annoncé de la pluie pour la fin de soirée, et l'air était déjà très lourd.

La soirée dansante se tenait dans un vieux hangar désaffecté. Des colonnes de briques envahies d'orties s'élevaient aux quatre coins de la bâtisse, et de l'herbe poussait entre les interstices du carrelage. Il n'y avait plus ni toit ni murs, et le lieu était ouvert aux quatre vents. Le programme musical était éclectique, alternant rock n'roll et country, avec pour seul dénominateur commun un rythme endiablé : les participants de tout âge se déhanchaient sur la piste, et les New-Yorkais étaient arrivés en masse.

Jenn s'installa sur une table de pique-nique dans un recoin et contempla les danseurs. Certains couples âgés retrouvaient une nouvelle jeunesse, d'autres plus jeunes se balançaient en rythme et avec ferveur, tandis que les adolescents se contentaient de sautiller en tous sens.

– Vous permettez ? Je ne voudrais pas vous déranger pas pendant votre travail.

C'était Stewart Connelly. Jenn savait qu'il avait prévu de venir, mais elle aurait tant préféré voir Aaron ! Elle avait envie de danser avec lui... Elle avait envie d'être allongée contre lui, entièrement nue, sous les étoiles...

Masquant sa déception, elle décida de ne se concentrer que sur son travail.

– Parlez-moi de cette soirée dansante, déclara-t-elle en lui faisant poliment signe de s'asseoir face à elle. Les gens que nous voyons ce soir sont-ils tous des touristes ?

– Pour beaucoup, oui. Les gens d'ici se plaignent des problèmes de stationnement et de circulation, mais je peux vous garantir que tous ceux qui se seront garés devant l'école se retrouveront en fourrière.

– Les policiers sont intransigeants ? demanda-t-elle.

Elle se dit alors que Stewart Connelly était un bel homme. Respectable et stable. Il ferait un candidat parfait au poste de gendre idéal aux yeux de sa mère.

– Les amendes permettent de financer la manifestation autant que la vente de tickets, expliqua-t-il.

Elle se pencha un peu plus vers lui et prit un air fasciné.

– Comment est née l'idée de ce festival ?

– Vous voulez la légende ou la vérité ?

– Commençons par la légende.

– Les habitants voulaient une manifestation qui célébrerait l'arrivée de l'été. Les soirées plus longues, plus chaudes... Comme des milliers d'autres festivals à travers le pays. Un concept assez bateau en somme.

– Waouh... Le service marketing de l'office du tourisme n'a rien trouvé de mieux, comme légende ? Du coup, vous me voyez impatiente de connaître la vérité !

– Laquelle est beaucoup plus intéressante. Vous vous souvenez peut-être de William Willoughby ?

– Le grand magnat des chemins de fer ?

– Exactement. Willoughby entretenait sa maîtresse ici, dans les hauteurs de New York, et il cherchait une raison valable pour y venir sans sa femme. Alors, il a acheté certains conseillers municipaux d'Harmony Springs, afin de leur faire organiser un festival. Il a créé la ligne ferroviaire, construit la gare, et graissé la patte à de nombreuses personnalités locales afin de s'assurer du succès retentissant de l'événement. Non seulement il a pu ainsi passer plus de temps avec sa maîtresse, mais, en plus, il a fait fortune.

– Et qu’est devenue son épouse légitime ?

Stewart lui décocha un sourire des plus charmants.

– En fait, elle est devenue une veuve richissime. Car ce bon vieux Walter n’avait pas une, mais quatre maîtresses à Harmony Springs. Et lorsque le pot aux roses fut découvert par l’une d’elles, il en paya le prix fort... Son corps fut découvert dès le lendemain. Noyé, poignardé et empoisonné.

– Je vois, murmura Jenn avec un petit sourire satisfait. C’est une histoire croustillante.

– Les héritiers de Willoughby ne sont pas de votre avis.

– Personne n’aime avoir un squelette dans son placard. En tout cas, merci de m’avoir fait part de cette affaire.

– On dit que le tribunal est hanté par Willoughby.

– Vraiment ?

– Non ! *Ça*, c’est du marketing...

– Je vois que vous autres, qui vivez au plus près de la nature, n’avez finalement rien à apprendre des plus grands magnats de la communication new-yorkaise !

Jenn accorda quelques danses à Stewart, récoltant ainsi quelques informations complémentaires. Au final, Stewart comprit qu’il ne l’intéressait guère, et alla se consoler auprès d’une très jeune fille au décolleté avantageux.

Au moins, certains couples, même éphémères, allaient se former au cours de cette soirée, pensa Jenn, qui bavarda un moment avec Anisha, une barmaid d’origine indienne qui faisait un extra pour le week-end, et ne manquait pas d’humour. Jenn était en train de se plaindre des hommes en général, lorsqu’elle aperçut la cause même de ses jérémiades.

Aaron... Cet homme ne cesserait donc jamais de la surprendre ? Assis à une table dans l’ombre, seul, comme d’habitude, il sirotait ce qui ressemblait à un soda sans sucre. Jenn aurait pourtant parié qu’il était plutôt du genre whisky sec. Mais comme elle avait aussi été prête à parier qu’il ne viendrait jamais au bal, elle se dit que son intuition de journaliste était mise à mal, avec cet homme.

A moins qu’il ne soit venu que pour la voir ?

Tout de noir vêtu, il était particulièrement élégant, ce soir, mais affichait toujours ce petit froncement de sourcils bien à lui. Sa chemise noire de coupe cintrée accentuait le côté élancé de sa silhouette. Il était mieux coiffé que d’ordinaire, et Jenn éprouva une curieuse envie d’enfourer sa main au creux de sa crinière pour mieux l’ébouriffer.

Cependant, de nombreuses écoles de pensée en matière de relations humaines recommandaient aux femmes de ne pas se montrer aussi implorantes. D’un autre côté, Aaron semblait se contreficher de toute relation humaine et, de toute façon, Jenn avait toujours été à la traîne, à l’école.

S’efforçant de ne pas trop laisser paraître le violent désir qui l’étreignait, elle se dirigea vers lui d’un pas nonchalant.

– Merci pour les serviettes, commença-t-elle d’une voix provocante en s’asseyant face à lui.

– Quelles serviettes ? demanda-t-il d'un air faussement étonné.

A vrai dire, il n'était pas très bon comédien.

– Pas de fausse modestie avec moi, reprit-elle. Je sais que c'est toi qui les as apportées. Pour une fois que tu accomplis une bonne action, assumes-en les conséquences !

– Merci du compliment...

Sa voix était plus revêche que courtoise, et il laissa s'installer entre eux un silence pesant.

Bien décidée à ne pas se laisser intimider, Jenn ajouta : – Je ne m'attendais pas à te voir ici. Je pensais que tu occupais tes vendredis soir à de plus nobles activités.

– Mais je ne vis que pour te surprendre, rétorqua-t-il en retrouvant ses accents condescendants du premier jour.

– Est-ce que tu avances dans l'écriture de ton livre ? Tu as tué beaucoup de femmes, aujourd'hui ?

– Non ? Pourquoi cette question ?

Avalant une gorgée de son vin, Jenn haussa les épaules.

– Je ne fais qu'entretenir la conversation par politesse. Il n'y avait aucune intention malveillante derrière ma question.

– J'envisage toujours le pire, avec les gens. Et la plupart du temps, j'ai raison.

– Je n'aurais jamais envisagé que tu sois capable de chasser un serpent. J'avais tort. Je n'avais pas envisagé non plus que tu puisses déposer des serviettes devant ma porte. Là encore, j'avais tort. Il faut faire la guerre aux préjugés. Seuls comptent les faits. Il faut toujours en rester aux faits.

– Si je pars du principe que tu es là pour m'agacer, est-ce que je me trompe ?

Elle se redressa sur sa chaise, observa la tension qui crispait son visage, la méfiance dans son regard. Il n'était pas dans son élément. Mais il était là.

– Arrête de jouer au plus fin, va !

– Que veux-tu dire par là ?

– Tu ne penses pas vraiment que je suis venue t'agacer. En fait, tu supposes que je suis là, parce que je veux coucher avec toi ; or, plutôt que de me poser la question de but en blanc, et donc prendre le risque de te dévoiler, tu te retranches derrière des petites piques vaseuses.

Il se pinça les lèvres d'une façon qu'elle trouva terriblement sexy.

Il cherchait manifestement à paraître sarcastique et intimidant, mais la lueur chaleureuse et bienveillante au fond de ses yeux le trahissait.

– Tu en es au moins à ton cinquième verre de vin, c'est ça ? demanda-t-il. Seul l'alcool peut expliquer un raisonnement aussi tordu !

– Ton agressivité à mon égard ne fait qu'étayer mon raisonnement, répliqua-t-elle avec

confiance.

Dès qu'il lui souriait avec ce petit plissement coquin des lèvres, elle se sentait fondre. Jamais elle n'avait éprouvé un désir aussi grisant.

– Pourquoi es-tu là ? Pour me détourner de l'écriture ?

Elle se pencha vers lui, décidée à prendre le risque de vivre dangereusement. Car, en vérité, elle avait désespérément envie de coucher avec cet homme. D'aller jusqu'au bout avec lui, de connaître avec lui un plaisir partagé. Même si, pour l'heure, Aaron semblait rechigner à la laisser pénétrer dans son intimité.

– Je suis là parce que tu m'attires, je n'y peux rien. Ton esprit tordu m'attire... Ton corps d'Apollon m'attire... Voilà, tu es content ? répliqua-t-elle d'une voix frondeuse.

Une fois encore, Aaron trouva le moyen de la surprendre.

– Ravi... M'accorderais-tu cette danse ?

– Tu... tu sais danser ? bredouilla-t-elle en se demandant si danser avec cet homme ne s'avérerait pas plus dangereux que d'en faire le simple amant d'un soir.

– Tu me croyais incapable de danser ? Toi qui passes ta vie à traquer les préjugés ?

– Non, c'était juste pour te taquiner. Tu es si drôle quand tu t'énerves ! Tes lèvres forment un rictus menaçant, et tes yeux se plissent en une minuscule fente !

Sans un mot, il lui prit la main et l'entraîna vers la piste. Il la dévorait ostensiblement des yeux, et Jenn crut même déceler un début de sourire au coin de ses lèvres.

Aaron était un excellent danseur de valse. Il fit même preuve d'une étonnante patience à l'égard de Jenn, qui n'avait jamais pratiqué cette danse et lui écrasait consciencieusement les orteils.

– Qui t'a appris à danser ? finit-elle par demander.

– Une amie de mon père, laquelle n'avait peur de rien et ne reculait devant aucune excentricité.

– Je comprends, dit-elle d'une voix légère.

Comme la foule se densifiait, Aaron la prit par la main et la conduisit à l'écart. Silencieux, ils arpentèrent le sentier de primevères qui menait à proximité du lac. Si elle n'avait pas eu connaissance de ses travers misanthropes, Jenn aurait sans doute interprété cela comme une balade romantique.

Or, elle savait à quoi s'en tenir, avec cet homme... Même si, secrètement, elle espérait se tromper.

Des réverbères à gaz – au bilan écologique sans doute désastreux, mais du plus bel effet esthétique – éclairaient le chemin d'une lueur vacillante. Aaron marchait lentement, du pas détendu de ceux qui vivent loin des cadences urbaines.

– Pourquoi avoir choisi d'être écrivain ? demanda-t-elle.

Elle voulait comprendre la dimension anticonformiste, radicale, de ce choix qui laissait deviner un homme qui n'en faisait qu'à sa tête.

Il s'arrêta un instant et contempla les eaux calmes du lac.

– Mon père se prenait pour un génie littéraire méconnu que les éditeurs refusaient de publier par manque de goût et par appât du gain. S'il entra dans une librairie, il ouvrait chaque livre un à un et en disait tout le mal qu'il en pensait. Sa soif de reconnaissance l'obsédait. Et cette obsession a gâché sa vie, répondit Aaron d'une voix teintée de mépris.

– Et toi, pourquoi as-tu choisi l'écriture ?

– Je ne sais pas, dit-il en prenant un air indifférent.

– Je peux te poser une question personnelle ?

– Tiens donc, tu te préoccupes du respect de la vie privée des gens, maintenant ? Vas-y, je t'écoute.

– Par quels moyens peux-tu te permettre de vivre sans travailler ?

A cette question, elle vit ses épaules se raidir et son regard se rembrunir.

– Il y a huit ans, j'ai eu la chance de percevoir une grosse somme d'argent. Suffisamment pour m'isoler quelque temps dans un chalet au fond des bois.

– Que deviendras-tu, une fois que tu auras tout dépensé ?

– Je deviendrai pauvre, répondit-il avec détachement.

Seuls les riches parlaient d'argent avec une telle désinvolture. Les véritables pauvres savaient à quel point l'argent peut devenir une source d'angoisse et de mal-être.

– Pourquoi ne pas envisager une reconversion ? suggéra-t-elle, parlant soudain comme sa propre mère.

N'était-il pas prudent d'anticiper les périodes de vache maigre ? Enfin, ça, c'est ce que Jenn préconisait aux autres. Elle-même était incapable de s'appliquer ce sage précepte.

La rive nord du lac se situait à l'opposé du petit campement spartiate. Ils marchèrent le long des maisons cossues et anciennes qui surplombaient le plan d'eau, et qui appelaient une certaine rêverie.

– Et toi, tu changerais de métier ? s'enquit alors Aaron.

Voilà. Il venait de gâcher sans états d'âme sa pitoyable tentative pour apparaître comme une femme sensée et raisonnable.

– Je ne suis pas encore prête à quitter le navire. Mais, poussée par les recommandations persistantes de mes parents, je suis très consciente de tous les inconvénients que présente une carrière en dents de scie comme la mienne.

– Tu t'en sortiras toujours, assura-t-il d'un air confiant.

Ces paroles la surprirent... Et lui plurent terriblement.

– Qu'est-ce qui te fait dire cela ? demanda-t-elle, en proie à une envie subite de compliments.

– Parce que tu es journaliste jusqu'au bout des ongles. Même si tu te retrouves un jour serveuse ou conductrice de taxi, tu continueras toujours à écrire, à t'immiscer dans la vie des gens et à leur soutirer toutes sortes d'informations qu'ils n'ont pas forcément envie de te confier. Tu as cette fibre en toi, et aucun accident de la vie ne saura te l'enlever.

Jenn envia soudain cette acceptation sereine qu'avait Aaron de la vie et de certains états de fait. Elle qui avait tant de mal à mener une vie stable et posée, elle contemplait soudain la perspective d'une vie calme et établie.

Elle cueillit un pissenlit parmi la rangée qui bordait le sentier, et souffla sur les petites peluches claires en haut de la tige. Celles-ci s'éparpillèrent et tombèrent doucement sur le sol.

– J'admire ta capacité à te détacher des choses, reprit-elle, sans vraiment savoir si cette remarque était ironique ou non.

– C'est sans doute ce qui m'assurera le succès littéraire.

L'air autour d'eux était de plus en plus électrique. Au loin, on entendait les premiers grondements du tonnerre. Le clapotis doux et régulier du lac, à leurs pieds, faisait écho aux pulsations de plus en plus fébriles du cœur de Jennifer.

– Voici la maison où Willoughby a été assassiné, expliqua Aaron en désignant une petite demeure victorienne dont les lumières étaient allumées à l'étage.

– Stewart m'a raconté toute l'histoire.

– J'ai pensé que tu aimerais voir la maison en vrai.

– Pourquoi t’être donné cette peine ? demanda-t-elle en abandonnant une fois pour toutes son ton ironique.

– Que veux-tu dire ?

– Tu fais en sorte de m’aider. Tu es présent. A mes côtés.

– Ah bon ? Je suis à tes côtés, moi ? demanda-t-il, comme pour faire diversion à la tension qui devenait palpable entre eux.

Lassée de tous ces petits jeux de faux-semblants, Jenn tourna les talons, bien décidée à rejoindre le monde des gens peu compliqués et sans histoires. Or, à sa grande surprise, il l’arrêta en posant une main ferme et déterminée sur son bras.

– Jennifer, non ! Accepte mes excuses. Tu veux savoir pourquoi je t’aime bien ?

– Oui...

– Je possède une machine à écrire, un chat présentant des troubles de la personnalité, et une fenêtre qui surplombe la face sombre du lac... Le reste de ma vie n’existe que dans ma tête. Cette vie, je l’ai longtemps chérie, mais c’est terminé, à présent. Suis-je devenu vieux, plus sage ou moins solitaire ? Je l’ignore. Ce que je sais, c’est que je demeure méfiant vis-à-vis de l’espèce humaine... Hormis toi.

Comment des mots aussi simples pouvaient-ils susciter un aussi délicieux frisson ?

– Pourquoi moi ? bredouilla Jenn, au bord de la syncope.

– Tu as donc décidé de me faire déclamer de la poésie ?

– Ah, parce que tu fais aussi ça, toi ? Tu donnes dans la poésie ?

– Pas en dessous d’un certain taux d’alcoolémie.

– Contente-toi de m’expliquer pourquoi tu m’aimes bien.

– Tu veux dire, mis à part cette sublime paire de fesses ?

– Bah, tu me taquines...

– Pas du tout : j’adore tes fesses ! Elles sont toutes rondes et rebondies.

– Oui, cela mis à part.

– Tes seins, bien sûr ! Soyeux, fermes... Très agréables à caresser, en outre.

– Mais encore ?

– J’aime ta bouche, murmura-t-il en effleurant ses lèvres du bout des doigts.

Frissonnant de désir, elle ferma les yeux, espérant que ce moment durerait toujours.

– Elle est douce, et agréable à caresser, elle aussi, continua-t-il. Même si elle laisse parfois échapper des paroles dures.

L’instant d’après, Jenn sentit ses lèvres capturer les siennes. Une fois encore, elle était

conquise.

Lorsqu'il se détacha doucement, elle rouvrit les yeux et vit briller l'étincelle du désir dans son regard. Pourtant, il semblait l'interroger. Contrairement aux autres hommes, Aaron prenait soin de ne pas imposer son désir.

– J'aime aussi ta bouche, susurra-t-elle.

– J'aime tes yeux, enchaîna-t-il comme s'il avouait là un péché capital.

– Vraiment ? Pourquoi ?

Un sourire réticent se dessina sur ses lèvres.

– On dirait que tu aimes les compliments, n'est-ce pas ?

– Nous aimons tous les flatteries. D'ailleurs, je trouve que pour un homme de lettres, tu en es plutôt avare.

– Tu refuses de m'embrasser tant que je ne t'ai pas honorée d'un autre compliment ? chuchota-t-il en posant une main délicate sur la joue de Jenn.

– Possible...

– Mais tu ne trouves pas cela trop simpliste ? De réduire tes qualités à ton seul physique ?

– Je peux te confier un secret ?

– Je ne te crois pas capable d'avoir des secrets, Jennifer. Pas même si ta vie en dépendait.

Aaron était loin d'imaginer tous les secrets qu'elle ne lui dévoilait pas. Les battements affolés de son cœur dès qu'il posait les mains sur elle. Le frisson qu'elle éprouvait quand il la regardait. Et tous ces rêves inavouables dans lesquels leurs corps s'unissaient pour l'éternité, et ne faisaient plus qu'un.

– Tu as des secrets, toi ? reprit-il, visiblement plus curieux qu'il ne voulait bien l'admettre.

– Je ne cherche pas la flatterie, tu sais ? C'est juste que j'aime te regarder réfléchir, froncer les sourcils, et chercher la tournure de phrase la plus aboutie. Tu te tortures !

Il se renfrogna alors, comme pour illustrer son propos – Tu as vraiment l'esprit tordu ! Et c'est cela, ma belle distraction, qui fait que tu me plais tant.

– Vas-tu, oui ou non, m'embrasser de nouveau ?

– Si tu le demandes gentiment...

A ces mots, il l'embrassa langoureusement. Jenn posa une main contre le cœur d'Aaron, et sourit en sentant son rythme s'accélérer. Comme elle aimait ses baisers incendiaires ! Pour une fois dans sa vie, elle avait l'impression de se trouver au bon endroit, au bon moment. Pour une fois, elle se sentait bien là où elle était. Et n'avait aucune envie d'en partir.

Glissant ses mains autour de lui, elle l'enlaça avec vigueur. Puis, plaquant ses hanches contre les siennes d'un geste urgent et exalté, elle poussa un soupir lascif. Délicatement, elle commença à se frotter contre son érection naissante, mais il se détacha de ses lèvres et recula d'un pas.

Une lueur nouvelle brillait au fond de ses yeux. Une promesse. Etrangement, Jenn garda son sang-froid et sourit.

Il s'assit dans l'herbe et lui tendit la main.

– Tu vas me rendre nerveuse. Quel genre de proie se met ainsi à la merci de n'importe quel prédateur rôdant à l'orée du bois ? murmura-t-elle, s'installant à côté de lui en position semi allongée.

Evidemment, Jenn n'attendait qu'une chose. Qu'il se jette effectivement sur elle...

Cette fois, son baiser ne fut ni doux ni simple. Mais plutôt à l'image de son auteur : complexe, déroutant, grisant.

Sa langue brûlante se mit à entraîner la sienne dans une danse terriblement érotique. Le visage emprisonné entre ses mains viriles, Jenn s'abandonna. Quel délicieux vertige que de se sentir aussi féroce-ment entreprise, désirée !

Oui, c'était délicieux, même si tout cela risquait de mal finir. Au terme de son séjour, Jenn se bercerait d'illusions en attendant qu'il la rappelle, et souffrirait en constatant que son téléphone ne sonnait pas. Elle aurait sans doute mieux fait de se tenir à l'écart de cet homme. Or, après avoir passé des années à collectionner les liaisons calamiteuses, elle avait une furieuse envie de s'offrir une aventure à couper le souffle avec un homme qui ne serait ni cleptomane ni accro aux dessins animés. Un homme qui s'efforçait plutôt de se servir de son cerveau. Et de s'en servir à bon escient. A cette idée, son sang se mit à bouillonner au creux de ses veines et sa vision se troubla.

Allongée dans l'herbe, elle promena ses paumes au cœur de la chevelure épaisse et soyeuse d'Aaron, avant de l'attirer tout contre elle, au-dessus d'elle. Déjà, son corps s'enroulait sans pudeur autour du sien dans l'attente de l'étreinte ultime. Jenn avait envie de sexe. Envie de lui. C'était animal. Et elle assumait cette envie. Demain, elle n'aurait aucun regret, elle le savait.

– Fais-moi l'amour, implora-t-elle en un murmure.

Une main sûre d'elle se glissa alors sous son chemisier, se faufilant sans trembler jusque sous son soutien-gorge. Sans plus attendre, il referma ses doigts autour de son téton, qu'il pinça doucement. *Oui, exactement comme ça !* pensa-t-elle en étouffant un petit cri de contentement au creux de son cou.

Ses mains chaudes et expertes la pétrirent tout entière, avant de relever sa jupe. Une petite brise parcourut alors sa peau dénudée, et Jenn constata à sa plus grande surprise qu'elle commençait à apprécier les joies du grand air. A moins que ce ne soit juste l'emprise charnelle que cet homme exerçait sur elle ? Ou l'anticipation de ce qui allait suivre immanquablement ce prélude prometteur ?

Les lèvres d'Aaron se refermèrent sur la pointe durcie de son sein... Oh, comme elle avait envie de lui ! Submergée par une marée de sensations exquis, elle leva les yeux au ciel. Ces étoiles filantes, ce croissant de lune, étaient-ils réels, ou bien était-elle en train de rêver ? Et cette musique, ce grondement sourd qui palpitait au creux de ses veines ? Cet homme était en train de lui faire perdre la raison, avec ses caresses insidieuses, affolantes...

Le souffle court, elle planta les doigts dans son dos et palpa allègrement ses muscles saillants. A

travers leurs vêtements, elle sentit son sexe dur se presser contre son pubis. Aussitôt, Jenn dirigea une main vers sa braguette. Elle voulait sentir sa peau contre la sienne, elle voulait Aaron, elle voulait son sexe dans le sien. Jamais elle n'avait été aussi désinhibée, aussi empressée, aussi avide. Chaque cellule de son corps vibrait d'impatience, dans l'attente de l'ultime étreinte.

Enhardie par la virulence de son désir, elle prit son sexe chaud et raide dans sa main, et Aaron leva les yeux vers elle.

– Tu es sûre ? murmura-t-il en la déshabillant du regard.

Pour toute réponse, elle abaissa sa braguette et le libéra de sa prison de tissu. Aaron laissa échapper un râle presque bestial, avant de lui arracher son jean et sa culotte d'un geste impérieux. Elle le laissa faire en souriant de satisfaction.

Mais son sourire se figea dès l'instant où il la pénétra. Enfin ! D'instinct, son corps tout entier se contracta autour d'Aaron. Ses cuisses, sa peau, le sang au creux de ses veines... Elle était liée à lui, corps et âme. Il resta un moment immobile, les yeux fermés, le souffle coupé comme pour contenir une douleur. Puis il poussa un soupir et se mit à aller et venir en elle.

C'est alors que Jenn comprit qu'elle avait commis une erreur. Car cet homme n'était pas une simple aventure dans sa vie. Il était en train de prendre possession d'elle. Et pas seulement sur le plan sexuel, même si elle aimait tant le sentir en elle. Il était si dur, si chaud... Et puis, comme si cela ne suffisait pas, il se mit à l'embrasser avec passion, en accord avec la frénésie de ses coups de reins.

Il y avait un aspect sauvage en lui qui donnait à leur étreinte quelque chose d'incroyablement fruste et basique. D'un peu primitif aussi. La façon dont elle sentait son dos se frotter au sol dur, le rictus de désir qui barrait le visage d'Aaron...

Elle empoigna l'herbe sous ses mains, comme pour se fixer à terre et ne pas s'envoler. Inlassablement, Aaron allait, venait entre ses cuisses, cognant avec ferveur ses hanches contre les siennes, la poussant un peu plus chaque fois aux portes du plaisir.

Soudain, il décolla ses lèvres des siennes, et murmura d'une voix fiévreuse, tourmentée, presque cassée de désir : – Je... ne voudrais pas... te faire mal.

Plus tard, sans doute, pensa-t-elle. Mais pas pour l'instant. Oh, comme elle aimait ce côté cru, cette franchise à l'état brut... Elle sentait sa puissance virile l'envahir tout entière, son souffle brûlant et saccadé irradier sa peau.

Ivre de plaisir, elle s'accrocha à son cou en gémissant, mais Aaron se figea aussitôt. Ce n'est que du sexe, pensa-t-elle alors. Or, Aaron lui faciliterait les choses, s'il cessait de la regarder ainsi. Avec angoisse. Avec passion.

– Dis quelque chose, murmura-t-il. Est-ce que ça va ?

– Mieux que jamais, assura-t-elle d'une voix incrédule.

C'était une catastrophe. Il n'aurait pas dû. *Elle allait le quitter.*

Chaque fois qu'il se répétait ces quatre mots, elle semblait l'entendre et s'agrippait à lui pour le maintenir en elle. Pour l'emprisonner. Pour l'enchaîner à elle.

Il n'avait pas voulu que les choses prennent une tournure aussi... délicieuse. Etourdissante.

A chaque coup de reins, il était submergé d'un plaisir inouï, qui avait pour effet de faire remonter à la surface tous ses espoirs déçus, toutes les vieilles plaies qu'il s'était pourtant évertué à enfouir au plus profond de lui-même. Mais peu lui importait, au final. Pour l'instant, il était en train de vivre un rêve. Il vivait *en elle*.

Pourtant, elle allait le quitter. Le quitter, se répéta-t-il. Mais l'heure n'était pas à l'analyse. Demain, il reprendrait le contrôle de sa vie. Pour l'heure, il accepta de se perdre en Jennifer, encore et encore.

Jenn passa la nuit dans le chalet d'Aaron. Elle avait de l'herbe dans les cheveux, son jean était taché, et son chemisier rayé était irrécupérable.

Malgré cela, elle ne pouvait s'empêcher de sourire béatement. Oh, elle avait pourtant eu le temps de voir tous les signaux virer au rouge. *Une jeune écervelée craque pour un homme qui la malmène et joue les reclus tourmentés. Elle a abandonné son amour-propre quelque part entre son soutien-gorge et sa culotte.*

Malgré cela, elle ne pouvait s'empêcher de désirer Aaron. Pas plus qu'elle ne pouvait s'empêcher de respirer.

Elle avait été surprise par le chalet d'Aaron. Il possédait notamment un lit extralarge dont le surmatelas promettait d'exquises parties de jambes en l'air, un sommeil réparateur, et assurait un réveil dépourvu de tout mal de dos.

D'humeur radieuse, elle s'étira contre le doux matelas et s'entendit déclarer d'une voix étrangement suave : – Tu ne vis pas si mal, ici.

Elle regarda de nouveau vers la table à manger au bois éraflé, l'enchevêtrement de casiers remplis de livres, ainsi que le réfrigérateur oublié dans un coin.

– Bonjour, dit-il d'une voix aussi polie que distante.

Et voilà. Retour à la case départ. Jenn ignora la vive déception qui lui pinçait le cœur, et afficha un sourire aussi détaché que les paroles que venait de prononcer Aaron.

Un gros chat gris était perché en haut des étagères surchargées de livres, et la regardait d'un œil indécis. A vrai dire, il semblait prêt à lui sauter à la gorge.

– Je suppose que c'est ton chat ?

– Deux.

– Tu en as deux ? bredouilla-t-elle en clignant les yeux.

– Non. « Deux » est son nom.

- Pourquoi Deux ?
- Parce qu’Un s’est enfui.
- Je suppose qu’Un était le nom de ton premier chat ?
- Tu supposes bien.
- C’est très imaginaire.

Le chat se mit alors à grogner. Était-il jaloux ? Ou s’estimait-il simplement insulté par la teneur de la conversation ?

- Il adore le thon, et déteste les gens.
- Sauf toi, j’imagine.
- Moi, il ne me tolère que parce que je le nourris.
- On dirait qu’il te regarde affectueusement... Enfin... Avec son œil gauche ?
- Il est aveugle de cet œil-là.
- Ah... Qu’es-tu en train d’écrire ?
- Un roman.

Elle roula sur le ventre, agitant ses pieds en l’air et regardant Aaron suivre la ligne de ses jambes. Elle sut instantanément qu’il pensait au sexe. Et sa déception initiale s’évapora aussitôt.

– Je sais bien. Mais quel genre ? Un polar sanglant avec un meurtrier pervers en quête de nouveaux modes de torture ? Un roman d’espionnage avec pour héros un agent double qui tombe toutes les femmes sur son chemin ?

Il secoua la tête d’un air inhabituellement amusé.

– C’est un roman postapocalyptique. J’y évoque la désolation d’un paysage stérile, un monde asséché par la cupidité et la brutalité de la civilisation. Une petite poignée de survivants y sont forcés d’œuvrer ensemble ou de mourir.

– J’aurais dû m’en douter.

Il la dévisagea longuement, et Jenn eut l’impression qu’il allumait un feu sur sa peau. Elle lut le désir au fond de son regard, et vit bien que ses doigts tapotaient nerveusement ses genoux. Saisie d’un vertige, elle parvint néanmoins à conserver son sang-froid – du moins pour le moment.

– Qu’est-ce qui a pu te rendre ainsi ? murmura-t-elle.

– Que veux-tu dire ?

– Ne joue pas au plus malin, Aaron. Autour de toi, tout n’est que solitude et désolation. Tu as choisi cet endroit reculé en pleine connaissance de cause. Pourquoi ?

– Mon environnement immédiat a une influence de poids sur mon travail, assura-t-il d’une voix qui sonnait faux.

En tant que professionnelle du doute, elle ne fut pas dupe.

– Et si tout cela n’était qu’un leurre ? Et si cette retraite loin de toute civilisation n’était que l’expression du cri de désespoir d’un homme qui déteste la solitude ?

– Quelle idée saugrenue !

– Tu veux dire *gênante*, insista-t-elle.

– Non. Ça pourrait être le cas, mais cela ne correspond pas à la réalité, assura-t-il.

– Alors, qui t’a fait ça, Aaron ?

– Personne. Je suis né ainsi. Toi, tu es née pour fourrer ton nez dans les affaires des autres. Et moi, pour vivre retiré du monde.

– Tu as quand même la compagnie d’un chat, nota-t-elle.

– Ne t’y trompe pas : c’est lui qui m’a adopté.

– Où est ta machine à écrire ?

– Quelle machine à écrire ? demanda-t-il en détournant les yeux d’un air faussement innocent et peu convaincant.

– Celle que je t’entends brutaliser tous les soirs.

Elle s’attendait à un nouveau mensonge, mais il croisa son regard déterminé et finit par avouer avec un haussement d’épaules : – Sous le lit.

D’une main prudente, elle chercha à tâtons sous le lit de bois, et afficha un sourire triomphant lorsqu’elle tomba sur l’objet en métal.

– Je ne l’avais pas cachée, se défendit soudain Aaron. Je l’avais simplement rangée là, parce que j’ai besoin d’ordre.

Jenn balaya la pièce du regard, s’arrêtant sur la poussière accumulée entre les livres, et les moutons qui couraient sur le sol.

– Pas tant que ça, dit-elle. Pourquoi l’avoir cachée ?

– Quand vas-tu cesser de poser toutes ces questions ?

– Quand ma curiosité sera satisfaite.

– Qu’attends-tu donc ? Rassure-toi, l’apocalypse n’est pas pour demain.

– Ne sois pas mélodramatique. La nuit dernière a été particulièrement grandiose, non ?

Quand il la dévisageait de ce regard provocant, Jenn sentait sa bouche s’assécher. Elle aurait tant aimé que cet homme ne soit pas une énième erreur, une simple diversion ! Mais elle savait en son for intérieur qu’elle se trompait. Et que, comme d’habitude, ses parents avaient toujours raison.

Il lui offrit un sourire triste et appuyé.

– Elle rêvait d’un monde où la justice et le bien triomphaient, et où une petite musique résonnait

toujours au cœur la nuit. Désespérément, elle croyait en un monde qui n'était pas, qui n'était plus : elle attendait des cœurs naufragés, ou des aveugles capables de percer les mystères de la nuit. Or, le monde n'obéissait pas à ses désirs et, le cœur brisé, elle poursuivait son errance sur ce chemin infini, incapable de trouver un apaisement à sa folie.

Un silence s'installa entre eux, et Jenn se renfroigna. Était-ce là un compliment ? Une insulte ? Un peu des deux ?

– De qui est cette citation ? murmura-t-elle, troublée.

– De moi.

Elle ne prétendait pas être une experte en littérature, mais le talent d'Aaron paraissait évident.

– Aaron, en restant vivre ici, tu te condamnes.

– Probablement, déclara-t-il en hochant la tête sans fausse modestie.

Il n'en dit pas plus. Pour lui, apparemment, la conversation était terminée. Il avait décidé de finir ses jours terré au fin fond des bois. Seul. Point final. Et le monde, songea-t-elle, ne connaîtrait jamais l'étendue de son génie. Quel gâchis...

Jenn s'assit à genoux sur le lit.

– C'est absurde, Aaron. Tu mérites mieux. Tu aspiras à autre chose, c'est écrit sur ton visage.

– Contente-toi de faire ton travail, Jennifer. Rédige ton article, et puis rentre chez toi. Va donc explorer le monde, et laisse-moi vivre en paix.

Se rendait-il compte de l'effet désastreux que ses paroles provoquaient en elle ? Après avoir habilement souligné ses tendances idéalistes, Aaron pointait du doigt son entêtement à aller contre le cours parfois inéluctable des choses.

Emue par tant de clairvoyance, elle alla vers lui et pressa ses lèvres contre son cou.

– La paix, c'est ça, murmura-t-elle.

– Non. Ça, c'est l'enfer, rétorqua-t-il d'une voix brisée.

Pourtant, il l'attira contre lui. Sous ses paumes, Jenn sentit son cœur battre la chamade. Le plus délicieux enfer qui soit.

Plus tard, ce matin-là, une merveilleuse odeur de café tira Jenn de son sommeil. Une odeur corsée, robuste, aux arômes vivifiants, rehaussés d'une subtile touche épicée. Ses narines tressaillirent au parfum du breuvage tant convoité.

– S'il te plaît, dis-moi que je ne rêve pas, articula-t-elle en salivant d'impatience et de gourmandise.

– Tu ne rêves pas, déclara Aaron en lui tendant une tasse.

Elle savoura une première gorgée du délicieux nectar. Cet inégalable goût de caféine aurait pu

réveiller les morts.

– Fraîchement moulu, et passé à l'ancienne ! ajouta-t-il.

Comme si tout le monde prenait de nos jours la peine de moudre son café le matin au réveil...

– Mmm... Ce café est exquis ! Merci, Aaron.

– Avec plaisir.

– Tu n'as jamais songé à acheter une vraie cafetière ?

Elle n'avait pu s'empêcher de lui envoyer cette petite pique. Aaron connaissait-il seulement l'existence de la roue, du feu, ainsi que de cet engin étrange appelé « automobile » ?

Il poussa un grognement digne de l'homme des cavernes.

– Les cafetières modernes empêchent les arômes de s'exprimer pleinement en bouche, rétorqua-t-il.

Sirotant son café, elle émit un soupir de délectation.

– C'est vrai. Merci de t'être donné tout ce mal !

– La facilité n'est pas toujours bonne conseillère.

Encore une de ces maximes subtiles dont il raffolait.

– Sans doute, dit-elle en le dévisageant longuement.

– Tu penses partir bientôt ? s'enquit-il en croisant les jambes d'un air soudain sur la défensive.

Aïe... Jenn ne s'était pas préparée à ce genre de question. Elle chercha d'un regard nerveux ses habits éparpillés au sol.

– Tu veux dire, pour New York ? demanda-t-elle pour gagner du temps, tout en se rhabillant à la hâte.

– Non, je parlais de ta balade quotidienne au bourg d'Harmony Springs, précisa-t-il d'un ton peu convaincant.

Faute de retrouver son soutien-gorge, elle enfila son chemisier en quatrième vitesse.

– Je n'imaginai pas être un poids pour toi, grommela-t-elle.

– Une distraction, rectifia-t-il en lorgnant sa poitrine.

Ce regard coquin lui redonna du baume au cœur, même si elle n'était manifestement plus la bienvenue. N'avait-elle pas survécu à des situations autrement plus embarrassantes ?

Après avoir passé ses sandales, elle se coiffa d'un vague geste de la main.

– J'ai une interview prévue avec le maire, dit-elle.

Elle comptait beaucoup sur cet entretien pour dégoter enfin le scoop de sa carrière. Pourtant, elle ne l'avait pas préparé aussi assidûment que d'habitude. Et pour cause. Ces derniers jours, elle avait été quelque peu... *distracte*.

Et la cause même de sa distraction se tenait à l'autre bout de la pièce. Le plus loin possible d'elle. Malgré cela, l'attraction charnelle qui subsistait entre eux demeurait quasi palpable. Et ça, Aaron, n'y pouvait rien.

– Repasse me voir après, suggéra-t-il contre toute attente. Je préparerai le dîner.

Un dîner ? Elle et lui ? Waouh ! Cela ressemblait fort à une évolution positive de leur... *relation* ? Impossible. Aaron ne voulait sans doute l'observer à table que pour mieux décrire la scène de son empoisonnement dans son livre.

– Tu comptes aller chasser le dîner dans les bois, le plumer et le faire griller sur un feu de camp ? plaisanta-t-elle, pour dédramatiser l'espoir fragile qui naissait en elle.

Il lui sourit, et l'espoir s'amplifia dangereusement.

– Je connais un excellent traiteur qui propose des plats à emporter, à deux kilomètres d'ici. Je ne suis pas l'homme de Neandertal que tu crois.

Pour un peu, elle était presque prête à le croire.

Le dîner s'avéra aussi réussi qu'Aaron l'avait espéré. Il avait menti au sujet du restaurant. Il savait bien qu'il ne s'agissait pas d'un simple traiteur. Carolyn lui en avait souvent parlé en termes élogieux, même s'il n'y avait lui-même jamais mangé. Et dire que, depuis des années, il s'était privé de mets raffinés, et astreint à manger seul. En fait, dès que Jennifer posait son regard aussi intransigeant que bienveillant sur lui, il prenait toute la mesure de l'isolement qu'il s'était imposé. Depuis son arrivée à Harmony Springs, il avait oublié jusqu'au son d'un instrument de musique, jusqu'au goût d'un bon plat cuisiné, et tous ces petits détails du quotidien qui font que l'on se sent... vivant.

Cette femme avait un don pour le percer à jour. Et il admirait profondément sa vivacité d'esprit, sa franchise, sa détermination. Quand il lui parlait, il devinait pleinement toutes ses pensées, ses émotions. Lui qui se targuait d'être l'observateur lucide et sans concession de la nature humaine et de ses travers, redoutait de se trouver en proie à des sentiments trop passionnés.

– Tu avances, dans ton article ? demanda-t-il en la regardant avaler sa dernière bouchée de mousse au chocolat.

– Pas autant que j'aimerais.

– Quelque chose ne va pas ?

– Tu promets de ne pas te moquer de moi ?

Il opina, même s'il savait à présent que Jennifer possédait un sens inné de l'autodérision.

– Je ne sais tenir aucune promesse, répondit-il d'un ton taquin.

Elle afficha un sourire furtif qui le réconforta.

– Le journal a lancé un plan social. Mon emploi est sur la sellette. Lizette et moi sommes en concurrence pour le même poste, et elle est en train de gagner. On l'a chargée de couvrir l'histoire

d'un politicien qui vient d'être mouillé dans une affaire de pots-de-vin. En plus, elle couche avec mon patron.

– Aïe...

– Je ne fais pas le poids.

– Bien sûr que si, assura-t-il d'une voix surjouée.

Il avait beau chercher à la consoler, il savait bien qu'aucun scoop émanant d'Harmony Springs ne saurait rivaliser avec un scandale de corruption politique. Le public était bien trop friand d'affaires de malversations.

– Ah, oui ? Et comment suis-je censée faire ?

– Utilise tes talents d'écriture.

– Mais il n'y a rien à relater, ici. Rien de rien, Aaron !

Oh, que si ! Elle était loin d'imaginer le secret que recelait ce lieu. Mal à l'aise, il eut presque envie de lui expliquer qu'elle se trompait, et de lui révéler d'un coup toute l'histoire de sa vie. Avec suffisamment de détails pour remplir un cahier central... Mais il se ravisa. Dans moins de quinze jours, Jennifer rentrerait chez elle, dans cette mégapole qu'elle aimait tant. Et lui retournerait... à sa solitude.

Il se devait de se protéger, lui et son travail. Jennifer finirait bien par retomber sur ses pattes. Il pourrait même lui donner un petit coup de main. Soudain, il se sentait fier, noble et généreux. Soudain, il se sentait... humain.

– Je peux t'aider, Jennifer.

– De quelle façon ?

– Il existe des tas de sujets de reportages, ici. Le sanatorium désaffecté truffé de passages souterrains, les multiples médailles militaires d'Isaiah, le Summer Festival...

– Ça ne suffit pas, Aaron.

Certes. Pourtant, il était seul à posséder des informations que le public se serait arrachées. Les sombres et inavouables secrets d'Harmony Springs.

Cette semaine, Aaron allait risquer le courroux de Didi et mettre son travail d'écriture entre parenthèses. Il allait montrer à Jennifer le véritable visage d'Harmony Springs. En espérant qu'elle trouverait là assez de matière pour nourrir son reportage. Même s'il savait bien que la qualité du reportage serait sans doute secondaire si le patron de Jenn couchait avec sa concurrente. Rien de plus simple que de corrompre la gent masculine. La seule promesse d'un corps offert et consentant suffisait à déclencher la folie des grandeurs chez un homme. Et à l'éloigner durablement de toute forme d'honnêteté et de rigueur.

Ah, les grands travers de l'humanité... Parfois, la fiction découlait de la vie réelle, et parfois – ironie du sort – la vie se contentait d'imiter la fiction.

Le matin suivant, Jennifer trouva une boîte devant la porte de son chalet. Une boîte cartonnée toute simple, ceinte d'un ruban bleu. Elle la ramassa et l'ouvrit aussitôt.

A l'intérieur, elle trouva une cafetière, des filtres, un moulin à café, ainsi qu'un sachet de grains de café entiers, torréfiés en Colombie. Excitée comme jamais, elle ouvrit le sachet et huma avec délice ses somptueux effluves.

Or, en moins de dix minutes, l'euphorie de la surprise avait cédé la place à une interrogation : si elle n'avait aucun doute sur le fait qu'Aaron était à l'origine de ce cadeau, elle se demanda dans quelle intention il avait agi. Car il n'était pas du genre à avoir de tels élans de générosité. Soit il attendait quelque chose d'elle, et il tentait de l'amadouer pour l'obtenir. Soit il cherchait juste à... lui faire plaisir ? Elle avait beau réfléchir, que pouvait-il encore attendre d'elle ? Elle lui avait déjà tout donné. Son corps, son âme... Ce qui ne laissait que la seconde option. Aaron voulait lui faire plaisir.

Serrant le sachet de grains de café contre sa poitrine, elle entendit le chant des grillons qui s'élevait de la forêt.

Cet homme l'exaspérait. Il la désarçonnait, surtout. Et malgré tout, elle aimait sa silhouette imposante, son attitude parfois bourrue, le regard affamé qu'il posait toujours sur elle, la lueur sombre au fond de ses yeux lorsqu'il la possédait...

En tout cas, ce cadeau la touchait, à l'égal des trop rares moments de grâce qu'ils avaient partagés lors de leurs fougueux ébats.

Avant de découvrir le paquet devant sa porte, elle avait l'intention de se rendre au bourg, afin de peaufiner l'angle d'attaque pour son article. Sauf qu'à présent elle n'avait qu'une envie : remercier Aaron. Et voir quelle réaction elle lirait sur son visage. Peut-être y déchiffrerait-elle un semblant de sentiments à son égard. *Peut-être...*

Bien sûr, elle ne se faisait pas beaucoup d'illusions. Elle connaissait trop bien la psychologie moyenne du mâle moderne, pour savoir que son histoire avec Aaron avait peu de chances de dépasser les deux semaines. Pourtant, l'éventualité d'une relation plus longue, perdurant après son séjour ici, dessina un sourire béat au coin de ses lèvres. C'était là, aux dires de ses parents, exactement le genre d'idées mièvres et saugrenues qui l'avaient conduite à une maîtrise en littérature, et lui donnaient une conception relativement chaotique de la vie.

Alors qu'elle courait vers le chalet d'Aaron, elle manqua trébucher sur un rocher. Recouvrant rapidement l'équilibre, elle retrouva son souffle, arrangea ses cheveux et essuya ses paumes moites contre son short.

Un fracas assourdissant émanait de son chalet : plus que jamais, la machine à écrire était soumise à rude épreuve. Aaron travaillait dur, et n'apprécierait sans doute pas d'être dérangé à cet instant. Néanmoins, elle frappa à la porte.

– C'est Jennifer, annonça-t-elle d'une voix haut perchée.

Un silence s'abattit sur le chalet. Contrairement à ce qu'elle espérait, Aaron ne se précipita pas pour lui ouvrir.

Finalement, son visage apparut dans l'encadrement.

– Qu’y a-t-il ?

Là encore, on était loin des effusions qu’elle avait imaginées.

– Merci pour la cafetière...

– Il n’y a pas de quoi, rétorqua-t-il avant de lui refermer la porte au nez.

Aussitôt après, le martèlement frénétique de la machine à écrire reprit de plus belle. Se refusant à rendre les armes, Jenn frappa de nouveau.

Silence.

A force de tambouriner, Aaron finit par réapparaître dans l’embrasure.

– J’ai dit « merci », répéta-t-elle.

– Je sais. Et j’ai répondu qu’il n’y avait pas de quoi.

Elle jeta un œil à l’intérieur du chalet. Un véritable champ de bataille. Le sol était jonché de dizaines de feuilles de papier froissées, que Deux s’amusait à faire voltiger.

– Je vois que tu es en plein travail, reprit-elle niaisement.

Pourquoi lui rendait-il toujours les choses si difficiles ?

– Tu devrais faire de même, lui rappela-t-il.

Ce ne fut qu’à cet instant qu’elle comprit son erreur. Elle n’aurait pas dû venir le remercier ni croire à un brusque changement d’humeur. Surtout, elle n’aurait pas dû se laisser gouverner par ses sentiments.

– Désolée, je ne voulais pas te déranger.

A ces mots, elle tourna les talons. Elle en voulait à la Terre entière. A commencer par ses parents. Mais aussi à elle-même et à la façon idiote dont elle conduisait sa vie. Sans parler, bien sûr, de ses choix masculins calamiteux. En fait, elle en voulait à tous ceux qui étaient plus heureux qu’elle à cet instant précis.

– Jennifer ! lança-t-il derrière elle alors qu’elle s’éloignait.

Pas question de lui répondre. Et encore moins de lui montrer sa déception. Il la prenait déjà pour une écervelée crédule. Autant ne pas lui donner raison.

– Jennifer ?

Les pas d’Aaron claquèrent contre les branches qui jonchaient le chemin forestier. Ces craquements répétés rappelèrent à Jenn que même s’il était un amant hors pair, et qu’il pouvait la séduire selon son bon vouloir, il possédait avant tout une prédisposition innée pour la destruction.

– Jennifer, attends !

Elle s’immobilisa lentement, et poussa un soupir las, censé marquer son agacement.

– Je suis désolé. Je... je travaillais, bredouilla-t-il.

Quoi ? Ces dizaines de pages chiffonnées au sol, il appelait cela du « travail » ?

– Tu étais plutôt en train de massacrer la forêt tropicale, grommela-t-elle.

Elle éprouvait à la fois admiration et jalousie devant sa capacité à se plonger corps et âme dans l'écriture.

– Peut-être, dit-il d'une voix singulièrement douce et touchante. Mais je suis heureux si la cafetière t'a fait plaisir.

Un silence s'installa entre eux. Pas de romantique « je pensais à toi » ni de « je voulais imaginer ton sourire quand tu l'ouvrirais » un peu trop fleur bleue.

– C'est tout ? demanda-t-elle en sachant pertinemment qu'elle aurait mieux fait de se mordre la langue.

Ce qu'elle voulait, c'était l'entendre dire qu'elle avait chamboulé sa vie. Autant qu'il avait chamboulé la sienne.

– Je crois, oui... Pourquoi, il y aurait autre chose ? murmura-t-il en la dévisageant d'un air déconcerté.

Accusant le coup, Jenn se passa une main dans les cheveux. Il était temps pour elle d'admettre qu'Aaron n'avait rien d'un lord Byron : le romantisme, ce n'était pas son truc. Non, il ne passait pas ses nuits à écrire son panégyrique ; il ne parvenait pas non plus à comprendre qu'une femme puisse éprouver l'envie de l'interrompre dans son travail juste pour passer quelques minutes en sa compagnie.

– Non, tu as raison, articula-t-elle avec une pointe d'amertume.

Lentement, il saisit sa main et entrelaça ses doigts aux siens d'un air étrange.

– Je ne suis pas très doué pour les relations humaines, tu sais ? C'est pourquoi je vis au milieu de nulle part. Seul avec mon chat. En fait, je finis toujours par détruire les gens. Et je ne veux pas te détruire, Jennifer. Pas toi. Ne m'en veux pas.

Incrédule, elle le dévisagea et perçut une lueur de profond détachement au fond de ses yeux. Elle comprit alors qu'Aaron resterait seul au monde. Tel était son souhait. Mais alors, pourquoi s'accrochait-il ainsi à sa main ? De cette façon si étrangement pressante. Un peu comme un homme qui n'était pas vraiment décidé à renoncer.

Cette mince lueur d'espoir lui suffisait amplement. Jenn se résolut donc à s'éloigner, un petit sourire aux lèvres.

8.

La vieille demeure se dressait sur les hauteurs de la colline, imposante et austère. La façade s'écaillait par endroits, les haies n'étaient plus entretenues et le panneau « Attention au chien » n'avait pas bougé depuis trente ans. C'était une idée d'Aaron, à l'époque. Les autres s'étaient d'ailleurs moqués de lui à ce sujet.

Jennifer lui tenait la main tandis qu'ils faisaient le tour de la propriété désertée. Il avait remarqué qu'elle lui prenait souvent la main, comme si ce contact lui était indispensable. Lui aussi éprouvait un besoin viscéral de la sentir contre lui. Même s'il avait encore du mal à l'admettre.

– A qui appartient cette maison ? demanda-t-elle en s'appuyant contre la barrière au pied de laquelle des rosiers fleurissaient autrefois.

Il frémit. Il avait choisi de vivre à Harmony Springs pour se prouver qu'il était guéri, qu'il pouvait tout à fait continuer de vivre à proximité immédiate de ses souvenirs, sans toutefois subir leur emprise malsaine.

Or, subitement, il n'était plus sûr de rien.

– Il s'agit de la maison de vacances de Lilian Bose.

– L'écrivain ? J'ignorais qu'elle avait une villégiature ici.

– Elle y tenait des salons littéraires. Elle et ses amis pouvaient passer des journées à disséquer un livre, un paragraphe, voire une phrase. Tous les dimanches soir, elle organisait un concours de poésie licencieuse dont le premier prix était une bouteille de whisky.

Poussée par sa curiosité innée, Jennifer monta sous le porche, et essaya de regarder à travers les fenêtres. Ses yeux pétillaient d'excitation. Elle ne se doutait pas que la réalité était nettement moins croustillante que ce qu'elle imaginait sans doute à cet instant.

– Un salon littéraire ? Je n'en avais pas la moindre idée !

– Tout le monde l'ignore. C'était d'ailleurs une blague parmi les Lamentos Ephemeris – le nom qu'ils se donnaient entre eux. Le petit groupe se réunissait ici en été. Ils se soûlaient au porto, puis faisaient de l'esprit, inventaient en commun de nouvelles histoires, de nouveaux scénarios... Une fois qu'ils étaient trop ivres, ils couchaient indifféremment les uns avec les autres...

– Comment sais-tu tout cela ?

– En habitant ici, on découvre tout un tas de choses.

– Ces salons ont-ils encore lieu ? s'enquit-elle en sortant son téléphone pour photographier la maison.

– A la mort de Lilian, la propriété est revenue à sa fille. Celle-ci n'aimait pas les amis de sa mère, qu'elle considérait comme des débauchés. Les salons ne se sont pas perpétués. Il y a quelques années, l'héritière a fait faillite et cette maison est devenue l'objet d'un litige juridique et fiscal.

– Quel gâchis ! On aurait dû en faire un musée... Ou au moins y apposer une plaque commémorative.

Rien, dans cette maison, ne méritait d'être commémoré. Aaron entendait encore les ricanements d'ivresse, les moqueries et, bien sûr, sa propre voix traînante et pleurnicharde. Comme il se languissait alors d'obtenir la reconnaissance de son père, n'hésitant pas à s'humilier pour contenter cet éternel insatisfait ! Il avait fallu si longtemps à Aaron avant de comprendre que son père ne méritait pas qu'il se donne toute cette peine... Et, malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'en souffrir, aujourd'hui encore.

L'alcool et la célébrité avaient peu à peu édulcoré la douleur, le prix Pulitzer l'avait même mise entre parenthèses quelque temps... Mais, malgré tous les palliatifs qu'Aaron avait tenté d'imposer à sa blessure, son besoin de reconnaissance paternelle perdurait, et continuait de souiller les méandres de son âme.

– Martin Turner a écrit les plus beaux chapitres de *Saison froide* dans cette maison.

– Sans blague ! J'ai adoré ce livre ! La mort de Walter lors du dénouement m'a émue aux larmes. Je voulais tellement le voir gagner son combat, à la fin !

En vérité, Walter avait été directement inspiré par Aaron.

– Son personnage a été inspiré par le fils du jardinier, prétendit-il. Sais-tu qu'au début des années soixante-dix, le *Times* est venu faire un reportage ici ?

– Le *Times* était au courant ?

– Leur critique littéraire de l'époque a eu du flair. Or, dès son arrivée ici, il ne s'est pas méfié et s'est retrouvé en état d'ivresse. Quelqu'un l'a photographié dans des positions scabreuses, si bien que son article sur la face sombre des génies littéraires de son temps n'a jamais été publié.

– Je vois... Resterait-il des témoins capables de me livrer des détails sur cette histoire ?

Devant son regard soudain plein d'espoir, Aaron baissa les yeux en toussotant pour dissimuler son embarras.

– Je crains que la plupart des protagonistes ne soient morts, ou ne préfèrent oublier cette période d'hédonisme débridé. Va quand même voir de ma part Mme Oliphant, qui tient la boutique de vins et spiritueux. Elle est âgée, mais te fournira peut-être une version détaillée de l'histoire.

– Tu ferais ça pour moi ? Oh, merci, Aaron ! s'exclama-t-elle d'une voix enjouée et pleine de reconnaissance.

Elle lui sourit comme s'il venait de lui offrir la lune sur un plateau. Evidemment, il en éprouva un vif pincement au cœur. Ce qu'il faisait là n'avait rien de noble ni d'héroïque. Au final, il demeurait ce monstre d'égoïsme qui se protégeait derrière sa carapace depuis toujours.

Quand il était enfant, il avait pour seul refuge son imagination. La carapace avait grandi avec lui, et s'était même endurcie. Quant à son imagination, il y puisait désormais la matière qui nourrissait ses écrits.

A l'époque où son nom suscitait encore admiration et respect, Aaron s'était fait un honneur de devenir aussi arrogant et méchant que son père. D'ailleurs, les gens n'en attendaient pas moins de lui.

Jennifer, elle, attendait de lui beaucoup plus que ce qu'il était en mesure de lui offrir. Parfois,

lorsqu'elle s'endormait dans ses bras, il se surprenait à imaginer qu'il était cet homme dont elle rêvait. Or, cette femme méritait vraiment de trouver le bonheur. Et quand il se trouvait seul avec elle, Aaron arrivait presque à croire à ce *happy end* auquel elle aspirait tant.

Ce soir-là, ils commandèrent un repas chinois. En se hissant sur le haut de leur rocher fétiche, Jenn avait eu suffisamment de réception sur son iPhone pour trouver un restaurant livrant à domicile. Devant la moue dubitative d'Aaron, qui exprimait ses doutes quant à la qualité du repas, elle lui expliqua que la vraie vie était bien plus accueillante que le monde dévasté qu'il dépeignait dans ses écrits.

Ils dînèrent au chalet d'Aaron, qui lui raconta comment, un été, les Lamentos Ephemeras avaient adopté un chiot avec l'idée de comparer la vacuité d'une vie de chien à celle d'une vie d'homme. Lorsqu'il évoquait cette époque, Aaron n'exprimait ni tendresse, ni mélancolie, ni regrets. Pas la moindre émotion. Et, pourtant, Jenn avait très vite compris qu'il avait assisté en personne à toutes ces « réunions ». N'importe qui aurait sans doute exagéré ces histoires au potentiel dramatique déjà élevé. Mais pas lui. Son regard demeurait impassible lorsqu'il relatait ces anecdotes pourtant hautes en couleur.

– Et... qu'est devenu ce petit chien ? demanda Jenn, qui présentait un dénouement tragique.

– Il a disparu au bout de trois semaines. Lilian a annoncé au groupe qu'il s'était enfui.

– Personne n'a essayé de le retrouver ?

Il piqua maladroitement dans ses nouilles chinoises afin d'éviter son regard.

– Non, ils sont passés à autre chose : les différentes façons d'inhaler de la marijuana, ou encore comment déguiser la gouvernante en princesse afin de voir si le gouverneur saurait faire la différence.

Tout cela avait beau constituer une formidable base pour son reportage, un seul détail l'intéressait dans l'immédiat.

– A quoi ressemblait le chien ?

– Il était de race croisée avec un beagle.

– J'adore les beagles ! s'exclama-t-elle, espérant qu'Aaron lui en dirait plus à ce sujet.

– Ce n'était qu'un chien.

– Bien sûr, dit-elle en contemplant le chat qui trônait sur une pile de livres. Pourquoi ne prends-tu pas un chien ?

– Les chiens sont trop dépendants des hommes.

Aaron passait des heures à éplucher des légumes bio pour un chat qui n'aimait même pas être caressé ! Jenn choisit de ne pas relever cette nouvelle contradiction.

Après le dîner, elle sortit son ordinateur et travailla sur son article, acceptant l'aide d'Aaron. La plupart des suggestions qu'il lui soumettait au sujet de son style étaient pertinentes, et elle les accepta

de bonne grâce. Contrairement à ses confrères, qui devenaient susceptibles dès lors que des pairs jugeaient leur écriture, Jenn n'avait aucun problème d'ego.

Après avoir bouclé son travail une heure plus tôt que prévu, elle sortit un jeu de Scrabble qu'elle avait emprunté à Carolyn.

Visiblement intrigué, Aaron fronça les sourcils.

– Tu veux faire une partie de Scrabble ?

– Pourquoi pas ? répondit-il en lui adressant un regard à la fois défiant et coquin.

Elle comprit que la balle était dans son camp.

– D'accord, mais à une condition. Que nous jouions au Strip Scrabble. On a le droit de piocher autant de jetons qu'on le souhaite !

Il parut réfléchir un instant, puis sourit.

– Entendu, dit-il d'un air amusé. Que le meilleur gagne !

Après avoir bouleversé l'ordre de ses jetons pendant quelques instants, elle plaça fièrement son premier mot sur la grille.

D-E-S-A-B-U-S-E-E

– Tu me dois un T-shirt ! s'exclama-t-elle en riant.

Sans un mot, il passa son vêtement par-dessus sa tête, en la gratifiant d'un rictus de mauvais perdant. Jenn se pinça les lèvres. Avoir cet homme torse nu face à elle était un véritable délice : elle n'allait pas se plaindre de sa mauvaise humeur.

– A toi, maintenant, murmura-t-elle.

A son tour, il posa un à un ses jetons.

P-R-O-V-O-C-A-N-T-E

– Bien vu, commenta-t-elle en se penchant au-dessus de la table pour s'assurer qu'il ne trichait pas.

– Tu me dois un chemisier !

Oh, comme elle aimait entendre ces mots dans sa bouche !

Sans le quitter un instant du regard, elle dégrafa un à un les boutons de son chemisier. Lentement, très lentement. Elle aimait cette façon qu'il avait de la regarder fixement. Sans parler de cette électricité entre eux...

Avec une aisance et une confiance dignes des meilleures strip-teaseuses, elle dégagait délicatement un bras, puis l'autre. Là, debout face à lui, elle exhiba sans pudeur son soutien-gorge pigeonnant en dentelle blanche.

Le visage d'Aaron se crispa, et, aussitôt, elle sentit chaque cellule de son corps se contracter en réponse. Ses seins pointèrent contre la dentelle, et il ne manqua pas une seconde du spectacle qui

s'offrait à lui.

Jenn toussota et s'efforça de se concentrer de nouveau sur ses jetons. Enfin, elle trouva une nouvelle combinaison.

C-A-P-T-I-V-E-E

Satisfaite, elle haussa un sourcil conquérant.

– A présent, le pantalon !

Sans un mot, Aaron se leva et ôta son vêtement, toujours aussi calmement.

Il y avait quelque chose de très émoustillant à voir un homme en caleçon blanc se dresser devant soi... D'autant que la bosse qui transparaissait à travers le tissu ne laissait aucun doute quant à la réciprocité de cette excitation. Jenn eut même le plaisir de constater que les joues d'Aaron s'empourpraient au moment où il se rassit.

– A moi, maintenant, dit-il tout en maniant ses jetons.

Il faisait semblant de se concentrer. Elle n'était pas dupe.

P-R-E-O-C-C-U-P-E

Il la dévisagea longuement, impitoyable.

– Ton pantalon, s'il te plaît.

Elle se débarrassa de son jean, avec un peu moins d'élégance qu'elle n'avait enlevé son chemisier, mais cela semblait être le cadet des soucis d'Aaron. La minuscule bande de dentelle qui lui servait de culotte produisit l'effet escompté : elle vit Aaron serrer les poings. Très fort.

Elle se rassit et porta un doigt entre ses lèvres. Elle se mit à le sucer doucement. Le regard d'Aaron se rembrunit.

– On peut jouer ? articula-t-il sèchement.

– Je croyais que c'était ce qu'on faisait, rétorqua-t-elle d'une voix aussi lascive que possible.

Puis elle baissa de nouveau les yeux vers ses jetons. Et ne put réprimer un petit rire.

E-R-E-C-T-I-O-N

– Vos dessous m'appartiennent, cher monsieur ! déclara-t-elle en s'appuyant au dossier de sa chaise.

Mais, au lieu de se lever, Aaron se pencha sous la table et ôta une de ses chaussettes qu'il agita ensuite tel un fanion.

– Pas tout à fait...

– Espèce de rabat-joie ! grommela-t-elle.

Deux, qui n'avait vraisemblablement pas apprécié le ton qu'elle venait d'employer, se hérissa depuis son perchoir.

Aaron déposa ensuite ses nouveaux jetons sur la grille.

E-S-C-L-A-V-E

– Tu portes des chaussettes ? Non ? Dommage ! constata-t-il en plissant le front.

Elle lui lança un regard furieux en ôtant son soutien-gorge d'un geste rancunier. Heureusement, elle vit Aaron déglutir péniblement à la vision de sa poitrine dénudée. Pour se venger, elle promena ses mains sur ses tétons durcis de désir. Aaron continua de la fixer, les yeux mi-clos, et elle sut qu'il accomplissait un effort surhumain pour ne pas se jeter sur elle.

Le souffle court, elle saisit une nouvelle série de jetons.

A-T-T-A-C-H-A-N-T

– Si tu es un homme, ne t'embarrasse pas de cette seconde chaussette, dit-elle dans un souffle.

Pour toute réponse, il enleva sa chaussette restante, sans le moindre battement de cils.

Un frisson brûlant parcourut l'entrejambe de Jenn.

B-A-I-S-E-R

Jenn s'attarda sur les lettres et fronça les sourcils.

– J'ignorais qu'on avait droit aux grossièretés.

– Tu as l'esprit mal placé ! Je pensais au nom commun, et toi au verbe...

Passablement vexée, elle se leva, fit glisser le long de sa peau sa petite culotte de soie et poussa un soupir.

– Tu as gagné, Aaron, proclama-t-elle.

Jamais la défaite n'avait eu une telle saveur de... victoire !

– Il te reste encore des jetons.

– Est-ce que tu m'as bien regardée ? demanda-t-elle, agacée. Je n'ai plus rien à perdre !

Il se redressa en silence, l'air songeur.

– Inventons une variante, déclara-t-il enfin d'une voix rauque.

Il s'était piqué au jeu bien plus que Jenn ne l'avait prévu au départ. Étrangement, elle s'en amusa et se rassit presque tranquillement. Quoi de plus excitant que de poursuivre une partie de Strip Scrabble en nu intégral, face à l'homme le plus sensuel du monde ?

R-E-N-D-E-Z-V-O-U-S

– Je croyais que les mots composés étaient interdits, objecta-t-il.

– Je joue pour gagner, cher monsieur. Tout est permis !

Il hocha la tête, se leva une nouvelle fois et descendit son caleçon le long de ses jambes. Le souffle coupé, Jenn demeura hypnotisée par son sexe raide et enflé, dressé vers elle telle une voluptueuse promesse.

– Dans ce cas, jouons jusqu'au dernier jeton, chuchota-t-il avec un sourire provocant.

Ah, il voulait jouer au plus malin ? Eh bien, il allait voir ce qu'il allait voir. Tandis qu'Aaron prenait délibérément son temps pour assembler ses jetons, les doigts de Jenn s'aventurèrent, l'air de rien, entre ses cuisses ; puis remontèrent lentement et... oups... l'un deux disparut en elle...

Il ne l'avait pas quittée une seconde des yeux et, malgré le trouble lisible sur son visage, il déposa ses lettres d'un geste presque serein.

P-E-N-E-T-R-E-R

– Je vois... Et que suis-je censée faire, à présent ?

– Continue de jouer.

Malgré sa frustration, elle se servit de sa main libre pour réunir de nouveau ses lettres. Or, à l'instant où elle allait les poser sur la grille, il plaça sa main sur la sienne.

– Je ne parlais pas du Scrabble, murmura-t-il.

Elle comprit aussitôt. Était-ce un rêve ?

– Recule ta chaise, ordonna-t-il à voix basse.

A l'idée de ce qu'il attendait à présent d'elle, Jenn sentit sa gorge se nouer. Cependant, elle obtempéra en déplaçant la chaise, de manière à s'offrir intégralement au regard d'Aaron.

– Continue de jouer, répéta-t-il d'une voix rugueuse, tout en gardant les yeux rivés sur sa main.

Au début, elle se sentit maladroite, nerveuse et peu encline à concéder à Aaron le petit numéro qu'il semblait attendred'elle. Mais il resta immobile, très calme, comme pour la mettre entièrement à l'aise.

D'un geste alangui, elle écarta les jambes, s'exhibant comme jamais elle ne l'avait fait. Lentement, elle posa les doigts entre ses cuisses et ferma les yeux, attentive au plaisir qui commençait à naître au creux de son ventre. Alors, les paupières mi-closes, elle croisa le regard d'Aaron et commença à se caresser langoureusement. Ostensiblement.

Malgré sa respiration haletante, Aaron ne fit pas un geste. Il la regardait, simplement, en spectateur sage et discipliné. De plus en plus excitée, Jenn accéléra le mouvement de ses doigts, jusqu'à sentir bientôt l'orgasme monter en elle.

Aaron ne bougea pas d'un iota et ne chercha ni à la toucher ni à interférer dans ses gestes.

Oubliant toutes ses inhibitions, Jenn accéléra encore et se cambra pour accentuer l'intensité de ses caresses. Sur le point de basculer, elle ferma de nouveau les yeux pour se donner le courage d'aller jusqu'au bout.

Là, elle allait jouir.

Maintenant... Maintenant... *Maintenant* !

Quelques secondes s'écoulèrent, et elle resta là, immobile, encore assaillie par les soubresauts du plaisir. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle croisa le regard d'Aaron, et s'aperçut qu'elle ne respirait plus.

Jamais elle n'avait vu un homme aussi submergé par le désir. Pourtant, il demeurait assis, face à elle, figé, renfermé sur lui-même et sur ce désir qu'il refusait de partager. Oh ! comme elle brûlait d'envie de se donner à lui sans attendre. Il aurait suffi qu'Aaron dise un mot, un seul, et elle l'aurait fait. Au lieu de cela, elle se redressa sur sa chaise, physiquement satisfaite mais pas tout à fait rassasiée.

Défiante, elle porta sa main à sa bouche et glissa ses doigts encore humides entre ses lèvres. Sans le quitter des yeux. Il poussa un long râle guttural, toujours sans broncher.

Frustrée, elle étudia ses jetons, puis forma un nouveau mot.

E-T-R-E-I-N-T-E

Levant les yeux vers lui, elle l'interrogea alors du regard. Il paraissait plus perdu, plus hésitant que jamais, et elle sentit son cœur chavirer.

– Qu'attends-tu de moi, Jennifer ?

Cette fois, sa demande était explicite. Sans plus attendre, elle se dirigea vers lui et s'installa à califourchon sur son sexe chaud et dur comme le roc.

– Ça, murmura-t-elle avant de prendre possession de ses lèvres pour l'embrasser à en perdre haleine.

Il répondit goulûment, fougueusement à son baiser. Jenn avait envie de prendre son temps, de se montrer tendre avec lui, de lui apprendre à s'abandonner corps et âme... Mais Aaron en décida autrement. Il la souleva pour l'allonger sur la table, enroula ses jambes autour de ses hanches, et la pénétra avec une force et une vigueur inouïes.

Plus tard, après avoir malmené son dos contre la surface dure de la table, et attisé son cœur sur les charbons ardents de la volupté, il s'abandonna entièrement en elle, à elle. Puis, délicatement, il l'aida à se rasseoir, et lui caressa le dos, les cheveux... Mais le cœur de Jenn resterait à jamais marqué au fer rouge par la façon dont cet homme venait de se livrer à elle. A présent, elle connaissait son vrai visage.

Elle s'éveilla en fin de matinée, au son des cliquetis réguliers de la machine à écrire. On était mardi.

Aaron entretenait toujours un certain secret quant au contenu de son travail, et Jenn adorait faire semblant de dormir pour l'observer en train d'écrire.

Au petit matin, avant le lever du soleil, il travaillait à la lueur d'une vieille lampe à gaz. Il mâchait du chewing-gum pour se concentrer, et il lui arrivait même de tirer machinalement sur ses mèches de cheveux, comme pour chercher l'inspiration. Parfois, entre deux pages, son regard se perdait dans le vide, et Jenn aurait juré qu'il pensait à tout autre chose qu'à ses personnages. Et elle aurait payé très cher pour découvrir à quoi il pensait réellement.

Quand il n'était pas satisfait de ses phrases, Aaron arrachait la page du rouleau de la machine et grommelait : « Zut, zut, zut ! C'est exagéré... », quand ce n'était pas : « Espèce de crétin ! Ton

imagination va trop loin ! »

Même si elle mourait d'envie de lire ses écrits, elle ne lui demandait jamais rien. Aaron se livrait déjà peu en tant que personne, et son écriture demeurait pour lui un véritable jardin secret. Et Jenn respectait cela.

Ce matin, il était en plein travail, maugréant au sujet d'une tournure de phrase difficile, quand on frappa à la porte.

Aaron leva brusquement les yeux de son manuscrit, et fixa la porte d'un air contrarié, tandis que Jenn ramassait ses vêtements à la hâte.

– Qui est-ce ? demanda-t-il sur un ton méfiant.

Une voix haut perchée s'éleva de l'autre côté de la porte.

– Ne me fais pas croire que tu reçois beaucoup de visites dans ce taudis ! Qui veux-tu que ce soit ? Ne m'insulte pas avec tes questions idiotes, Aaron !

A la grande surprise de Jenn, il se mit à sourire, puis se tourna vers elle.

– Tu es dans une tenue décente ?

En un éclair, elle enfila son jean et un T-shirt.

– C'est bon, tu peux entrer, Didi !

L'instant d'après, une toute petite vieille dame fit son entrée dans la pièce, manquant de gifler Aaron en rajustant son châle de soie noire sur ses épaules.

– Vraiment, je hais la nature, Aaron ! Pourquoi me fais-tu subir cette véritable... ?

Elle aperçut Jenn et s'arrêta tout net.

Elle la scruta dans un silence glacial, l'air très à l'aise et nullement impressionné.

– Je suppose que vous n'êtes pas la gouvernante, déclara la nouvelle venue en s'adressant à Jenn.

Jenn chercha Aaron du regard et comprit qu'elle était sur le point de subir un véritable examen de passage.

– Vous supposez bien, dit-elle en croisant les bras.

– Ni le coach dont Aaron a toujours rêvé en vue d'entretenir ses abdominaux en tablettes de chocolat ?

– Est-ce vrai ? demanda Jenn en haussant un sourcil amusé en direction d'Aaron.

Il sourit enfin.

– Didi, je te présente Jennifer Dade. Jennifer, voici Didi Ziegler, mon agent.

– Et qui est cette jeune femme pour toi ? s'enquit Didi.

Didi s'attendait sans doute à un dossier détaillé au sujet de Jenn, précisant son parcours, sa généalogie et – surtout – la nature exacte de ses relations avec Aaron.

– C’est compliqué, Didi, répondit Aaron.

Aussitôt, Jenn lui adressa un sourire reconnaissant.

– Moi, j’ai toutes les raisons de penser que c’est extrêmement simple, mais je vais rester polie et choisir de ne pas insister. Comme promis, je suis venue mesurer l’avancée de ton livre, même si mes précédentes visites n’ont fait qu’anéantir un peu plus mes espoirs à ce sujet. Alors, dis-moi, Aaron, as-tu quelque chose à me montrer aujourd’hui ? Un texte qui m’arrachera quelques larmes, et apaisera ma souffrance et ma frustration d’agent oublié ? Je t’en prie, dis-moi oui…

– Pas encore, Didi.

A ces mots, Didi fronça les sourcils en direction de Jenn. Le message était clair : elle la tenait sans doute pour responsable du retard d’Aaron.

Ce qui était absolument injuste, puisque Jenn était bien placée, au contraire, pour voir qu’Aaron travaillait de façon assidue à son roman. Il restait des journées entières assis devant sa machine à écrire, avec une discipline remarquable. Elle s’apprêtait à protester quand il l’interrompit : – Ce n’est pas ce que tu crois, Didi.

Sans doute cherchait-il à la défendre, mais le plus simple n’aurait-il pas été de donner directement quelques pages à lire à son agent ? Déroutée, Jenn nota le rictus obstiné qui barrait le visage d’Aaron. Décidément, cet homme demeurait un mystère pour elle.

Didi donna un petit coup de pied dans les boules de papier froissé qui traînaient à terre. Aussitôt, Deux se hérissa du haut de son étagère.

– Tu crois que je vais t’attendre jusqu’à la fin des temps ? s’exclama-t-elle avec véhémence.

– Oui, répondit-il simplement.

Aaron semblait considérer que tout lui était dû. Un trait de caractère préoccupant que Jenn choisit pourtant d’ignorer.

Elle s’attendait à ce que Didi fasse montre de sa déception, voire qu’elle le congédie. En tout cas, c’est ce qu’elle aurait fait, à sa place. Or, au lieu de cela, Didi donna une petite tape affectueuse sur la joue d’Aaron et sourit.

– La fin des temps, c’est quand même loin, nota-t-elle.

Puis elle dévisagea Jenn attentivement, s’attardant sur ses cheveux en bataille, son absence de maquillage, ainsi que le début de coup de soleil qui égayait ses avant-bras.

– Je ne vous connais pas, jeune fille. Et vous risquez de ne pas me plaire, même si je me pose beaucoup de questions.

– Jennifer est journaliste.

Didi demeura un instant bouche bée, avant de se ressaisir pour se tourner vers Aaron.

– Tu n’es vraiment qu’un idiot. Un incorrigible idiot.

– Je sais, Didi. Je sais.

Un silence glacial s'abattit sur la pièce. Curieusement, Aaron offrit un sourire aussi radieux que spontané à Didi. Ces deux-là entretenaient une relation très singulière, et partageaient une sorte de complicité revêche. Ce que les gens appelaient communément de l'*affection*.

La vieille dame gratifia Aaron d'un dernier regard, puis se dirigea vers la porte en claquant ostensiblement des talons.

– Très bien. Je m'en vais. Et après ça ? Vas-tu me renier ? Renier tes obligations ? Oublier la femme dont la subsistance dépend entièrement de toi ?

– T'oublier, toi ? Jamais de la vie ! Pourtant, crois-moi, ce n'est pas faute d'avoir essayé !

Didi éclata d'un rire tonitruant qui contrastait particulièrement avec sa frêle silhouette.

– Très bien. Je vais tenter d'effacer de mon cerveau la vision de tes activités charnelles débordantes, mais ne t'y trompe pas, Aaron : je reviendrai !

Après le départ de Didi, Jennifer se mit à glousser. Aaron adorait le son de ce petit rire franc et délicat. Et il commençait à se rendre compte que sa vie était depuis longtemps dépourvue de toute gaieté. En tout cas, cette femme aimait rire, sourire... Et lui, il adorait la voir rire.

– C'est ton agent ? Elle est charmante !

– Ravi de constater que tu as le sens de l'humour.

– Depuis combien de temps travaillez-vous ensemble ?

Au-delà de cette question banale, il décela dans son regard un certain nombre d'interrogations plus... personnelles.

– Quinze ans.

– Mais quel âge as-tu, au juste ?

– Trente-quatre ans... Tu me croyais plus âgé, hein ?

– Oui, répondit-elle avec une surprise non dissimulée. Tu dois être un génie pour avoir commencé à écrire si jeune... Ou alors, cette Didi aime vraiment les causes perdues.

Pour l'heure, il fut surtout vexé de paraître plus vieux qu'il n'était.

– Elle a vécu avec mon père quand j'étais enfant. Ça n'a pas duré longtemps et ça s'est mal terminé. C'est à cette époque qu'elle m'a encouragé à écrire et qu'elle est devenue mon agent. Je pense qu'elle a eu pitié de moi.

– Ah ! je comprends mieux, à présent...

Il fut soulagé de voir disparaître cette lueur interrogative au fond de ses yeux. Parfois, Jennifer approchait très près, trop près de la vérité, et il n'était plus sûr de vouloir continuer à lui mentir. Même si cela revenait à lui confesser qu'il était un salaud de la pire espèce.

Et Aaron refusait qu'elle découvre cela.

Car il y avait sans doute des choses chez Aaron Barksdale que Jennifer pourrait comprendre... Mais d'autres qu'elle ne pardonnerait en aucun cas. Et quand elle le dévisageait avec ce regard pénétrant, il regrettait terriblement de ne pouvoir lui en dire davantage. Il n'en avait pas le courage ; pas plus qu'il n'en avait pour retourner à la civilisation, vivre de nouveau en ville, et rattraper tous les faux pas qu'il avait commis dans sa jeunesse.

Un, surtout. Les choses auraient été tellement plus simples, si l'un de ces faux pas n'avait pas été son propre fils.

Une sorte d'étrange petite routine s'installa entre eux. Chaque matin, Jenn se rendait au bourg d'Harmony Springs pour interviewer le vieil instituteur qui avait eu comme élève la petite fille de F.D. Roosevelt, ou servir de cobaye pour la dégustation du concours annuel de cookies, ou encore rencontrer quelques habitants pour se faire expliquer en détail l'organisation du Summer Festival.

Un jour, elle découvrit les va-et-vient d'Aaron au bourg pour y lire le journal, et passa alors près d'une heure à plaider auprès de lui la neutralité du *Times*. Il répliqua en la traitant d'innocente. Au final, pour se faire pardonner ses écarts de langage, il lui offrit une glace au caramel. Du coup, elle le laissa terminer seul la grille de mots croisés.

Elle écrivait jusqu'à une heure tardive de l'après-midi, puis rejoignait Aaron dans son chalet pour le dîner. Parfois, ils y faisaient l'amour ; sinon, elle l'entraînait jusqu'à son rocher, où elle s'évertuait à lui démontrer les prouesses des télécommunications. Qu'il abhorrait toujours autant.

Chaque jour, il lui en disait un peu plus sur ses étés à Harmony Springs, tout en essayant de ne pas trop se dévoiler. Elle apprit cependant qu'il ne possédait pas de permis de conduire, car il considérait la voiture comme un outil superflu, qu'il avait perdu sa virginité à quatorze ans avec une élève de terminale de son lycée de Brooklyn, qu'il n'était pas allé à l'université car il estimait que la meilleure école était celle de la vraie vie... Jennifer, qui avait obtenue justesse son diplôme à l'université de New York, l'avait raillé en notant que seul Albert Einstein pouvait se targuer d'un parcours et de choix aussi atypiques. Ce à quoi Aaron avait beaucoup ri.

Parfois, ils veillaient toute la nuit, à la lueur de la lampe à gaz, et Jenn osait lui poser les questions qu'elle ne s'autorisait pas à poser en plein jour.

– Tu n'as donc aucun rêve dans la vie ? demanda-t-elle un soir, blottie contre lui. Tu n'as pas envie d'être publié de nouveau ? Faire quelque chose de ta vie, quoi !

– Je suis là, et j'y suis bien. Les gens rêvent tous de devenir quelqu'un, et finissent par oublier qui ils sont.

– Tu m'inclus dans le lot ?

– Non, répondit-il avant d'embrasser ses cheveux.

– Mais tu n'aspirez pas à autre chose ? Tu ne rêves jamais de devenir riche, célèbre, d'être reconnu comme un grand écrivain, d'être heureux, de trouver l'amour ?

Certes, elle avait glissé une suggestion subliminale dans cette dernière question, mais il ne parut

pas la relever.

– L'argent ne fait pas le bonheur. On peut être pauvre et épanoui. La célébrité, c'est pour les narcissiques. Quant à la reconnaissance... Tant que je sais ce que je veux, tant que Didi le sait aussi, je me moque bien de savoir si ces hurluberlus de critiques littéraires écrivent que j'ai du talent.

Elle s'accouda contre son torse et plissa le front.

– Je te trouve bien vindicatif.

– Seuls les gens qui ne croient pas suffisamment en eux sont vindicatifs.

Frustrée, elle soupira et se laissa rouler jusqu'à l'oreiller.

– Et pour ce qui est de trouver le bonheur et l'amour ?

– Je suis heureux.

– Heureux ? répéta-t-elle en lui lançant un regard noir. Tu es *heureux ? Ici ?*

– Tu penses que je serais plus heureux en ville ?

– Je pense que tu serais plus heureux au contact des gens, de la vraie vie, quoi ! affirma-t-elle avec force.

Pour toute réponse, elle obtint un silence obstiné. Elle s'installa donc à cheval sur lui, et sentit battre son cœur sous sa main. Et à en juger par l'érection qu'elle sentait poindre entre ses cuisses, il n'était pas aussi indifférent qu'il le laissait croire.

– La civilisation ne te manque donc pas ? Tu n'as pas envie de confronter ton point de vue, de rire avec des gens ?

– Je ris tout seul. Toi, tu me fais rire.

– Et être caressé, ça ne te manque pas ? demanda-t-elle en déposant un baiser au creux de son cou.

– Tu es là...

– Seulement pour quelques jours, rappela-t-elle.

– C'est vrai, admit-il d'une voix terriblement neutre.

– Je ne vais pas te manquer ?

– Si.

– Mais pas assez pour te faire quitter ta tour d'ivoire ?

– Non.

– Très bien. Je rentre chez moi.

Il se redressa d'un coup.

– Tu... tu rentres à New York ? balbutia-t-il d'une voix soudain paniquée.

Jenn ne pouvait se contenter de cela. Elle rassembla ses vêtements, parce que, chaque soir, elle

ouvrait un peu plus son cœur à Aaron et que, chaque soir, le sien lui demeurait invariablement fermé. Cette fois, c'en était trop pour elle.

– Dans mon chalet, pour commencer. Si tu as besoin de moi, tu connais le chemin.

Et lorsque le soleil se leva, ce matin-là, ses larmes s'étaient presque taries. Ses idées étaient de nouveau claires. Même si son cœur ne lui appartenait plus.

Parfois, Aaron était conscient de son caractère difficile. Il avait côtoyé tellement d'originaux, dans sa jeunesse, qu'il n'avait compris que vers vingt-cinq ans qu'il existait aussi des gens « sans histoires ». En tout cas, selon son calcul, il ne restait que trois jours avant le départ de Jennifer.

Bien sûr, il n'aurait jamais dû la laisser partir comme il l'avait fait, la veille au soir, mais pour la première fois de sa vie, il s'était retrouvé à court de mots. Et, aujourd'hui, il avait beau se pencher sur sa machine à écrire pour avancer dans la description de sa scène, ses doigts restaient comme paralysés.

Que faisait-elle à cet instant ? Était-elle au bourg ? Avait-elle déjà bouclé ses valises ? Cette idée le terrifia au point qu'il abandonna sa page blanche, et quitta le chalet au pas de course pour se rendre chez Jennifer.

Il la trouva pelotonnée dans son lit, ses vêtements abandonnés sur sa chaise, son téléphone en train de vibrer... Et ses joues constellées de larmes.

Quel salaud il faisait !

Il faillit faire marche arrière, ce qui aurait été fou et encore plus odieux de sa part, car il savait bien qu'il n'irait jamais vivre en ville, et qu'il n'était pas capable d'offrir à Jennifer ce qu'elle attendait vraiment de lui. Il n'avait pas sa place dans son monde, dans sa vie à elle. Pourtant, il voulait *être* avec elle. De tout son être, de toute son âme. Il avait *besoin* d'elle. Et cela le terrifiait. Car il avait eu, aussi, besoin de son père, autrefois, besoin de sentir la brûlure de l'alcool descendre le long de son gosier... Ces relations de dépendance avaient été trop douloureuses, allant jusqu'à l'inciter à vendre son âme au diable.

Or, il savait au fond de lui-même que Jennifer était quelqu'un de bien. Jamais elle ne lui ferait du mal intentionnellement. Et s'il ne pouvait lui offrir tout ce qu'elle attendait de lui, il se savait cependant capable de lui apporter un peu de sérénité. Alors, sans même prendre la peine de se déshabiller, il se glissa sous les draps près d'elle et la prit dans ses bras. Elle hoqueta et se blottit aussitôt contre lui, le plus naturellement du monde. Oubliant son travail, il resta avec elle, tout contre elle, jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

En fait, leur complicité charnelle ne constituait que la partie visible de l'iceberg. Ce qu'Aaron n'avait pas prévu, c'était la confusion des sentiments qui en découlerait.

Le chronomètre sur l'écran de téléphone de Jennifer lui indiquait précisément combien d'heures il lui restait à passer ici, à Harmony Springs. Or, chaque fois qu'elle le consultait, elle sentait son

estomac se nouer.

Ce soir-là, Aaron était rivé à sa machine à écrire et, même si elle le soupçonnait de faire semblant d'écrire, elle décida de ne pas y prêter attention. Afin de bien montrer qu'elle n'avait que faire de lui, elle plaça ses écouteurs sur ses oreilles et se concentra sur l'écran de son iPhone. Peu après, elle remarqua avec satisfaction qu'Aaron ne cessait de se retourner pour l'observer.

Il finit par la rejoindre sur le lit, et s'assit à côté d'elle.

– Que fais-tu ? s'enquit-il en désignant l'écran.

Pour toute réponse, elle indiqua ses écouteurs du bout des doigts. Visiblement agacé, Aaron les lui arracha.

– Quoi ? grommela-t-elle en se renfrognant.

– Que fais-tu ?

– Je regarde un film.

Il loucha une nouvelle fois sur l'écran.

– Ceci est un téléphone, Jennifer. Pas une télévision.

Exaspérée, elle agita les bras en l'air de façon peut-être un peu exagérée.

– Est-ce que tu vois une télévision dans les parages ? Non ! Eh bien, tu vois, je me contente du seul écran dont je dispose. A savoir celui de mon téléphone !

Il avait probablement pressenti sa mauvaise humeur, mais au lieu de venir aborder avec elle les vrais sujets qui fâchent, ce bougre choisissait de lui parler de son téléphone !

– Et qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il en tentant de replacer les écouteurs dans ses oreilles.

Elle refusa vigoureusement.

– *Princess Bride*.

– Bah, c'est une histoire très mièvre.

– Tu cherches à jouer les grands intellectuels, peut-être ? Je te signale qu'avant d'être un film, *Princess Bride* était un roman. Un très bon roman, même.

– Un roman potable, rectifia-t-il. Ils en ont donc vraiment fait un film ?

Voilà qu'il se lançait dans une diatribe contre l'industrie du divertissement ! Au fond d'elle-même, Jenn comprit que c'était sa façon à lui de lui proposer une trêve.

– Tu n'es qu'un blanc-bec, maugréa-t-elle en s'efforçant d'adopter un ton de femme sûre d'elle-même. Pourtant, sa voix ressemblait à celle d'une femme désespérément, irrémédiablement conquise...

Aaron sourit et se rapprocha d'elle pour regarder l'écran.

– Bof, les dialogues ne sont pas à la hauteur, commenta-t-il de cet air prévisible que prennent

les intellectuels qui tentent de critiquer la culture de masse.

Cet homme était parfois tellement prévisible.

Jenn lui lança un regard de côté pour lui signifier qu'elle n'était pas dupe de ses manœuvres.

– Il s'agit d'une satire. Mais qui garde une certaine fibre romanesque. C'est sans doute ce que tu appelles « mièvre ».

– Ne te crois pas obligée de te moquer de moi.

– Je ne fais qu'imiter tes méthodes !

– C'est moi qui t'ai appris cela ?

– Chut ! J'adore ce passage...

La veille de son départ, Jenn avait rédigé la plus grande partie de son article. Si son reportage n'allait pas soulever des montagnes, il restait tout à fait honorable et de bonne tenue. Il s'agissait d'une chronique historique d'Harmony Springs, et du rôle que ce petit village avait joué dans la vie de ses habitants et de ses visiteurs de passage.

Jenn n'avait éprouvé aucune peine à trouver l'angle d'attaque de son texte. Nul besoin de broder au sujet du caractère pittoresque de la minuscule bourgade, ni des personnages hauts en couleur qu'elle y avait rencontrés, ni même de la musique contagieuse de son Summer Festival... Non, il lui avait suffi de penser à Aaron.

Elle se refusait à qualifier la nature de leur relation. L'ironie du sort voulait qu'elle ait enfin trouvé l'homme avec qui elle voulait partager sa vie. Bien sûr, il adorait faire l'amour avec elle, bavarder avec elle, il lui offrait des tas de petits cadeaux... Mais au final, demain, ils allaient se dire adieu, et leur histoire s'achèverait là.

Oh, comme elle avait soudain envie de hurler ! Oui, elle avait envie de le frapper. De l'embrasser à en perdre haleine, de lui faire l'amour jusqu'à ce qu'il en perde la tête.

Aux premières heures de son dernier jour, Jenn se trouvait dans cette sorte de demi-sommeil d'après l'amour. N'ayant pas encore reçu sa première dose de caféine, elle se frotta le visage, à moitié endormie. Comme toujours, Aaron se trouvait sur son fauteuil, loin du lit, et la contemplait étrangement.

– Je m'appelle Aaron Barksdale.

A demi réveillée, elle cligna les yeux, le temps que ce nom remonte jusqu'à son cerveau et... *pas possible !*

Le souffle coupé, elle ajusta péniblement sa vision.

Et elle se disait journaliste ?

Son imagination débordante n'était jamais à court de scénarios plus farfelus les uns que les

autres, et pourtant, elle n'avait fait à aucun moment le rapprochement. Le Booker Prize, le Pulitzer, bref la consécration de tous les milieux littéraires à vingt-deux ans à peine ! Oui mais voilà, les écrivains de la trempe d'Aaron Barksdale ne vivaient pas cachés dans les bois. Ils assistaient aux soirées données en l'honneur de leurs ouvrages, ils dînaient en ville avec leurs agents, et, surtout, ils ne tombaient pas amoureux de filles ordinaires du genre de Jenn.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? articula-t-elle d'une voix étonnamment calme et posée.

Soudain, elle eut l'impression de parvenir aussi bien que lui à camoufler ses véritables sentiments derrière sa carapace.

– Ce n'est pas un sujet que j'aborde avec les gens.

L'explication était peu convaincante. Aaron avait dansé avec elle, il lui avait fait l'amour avec passion, il lui avait même montré quelques écrits. Il aurait dû lui faire confiance.

D'ailleurs, pourquoi lui avouer cela maintenant ? Au moment même où elle allait disparaître de sa vie.

– Pourquoi m'en parler aujourd'hui ?

– C'est un test.

Elle avait justement horreur de tout ce qui s'apparentait à une épreuve de passage.

– Quel genre de test ?

– Tu es journaliste. Tu as besoin d'un scoop. Je viens de t'en offrir un sur un plateau. Comptes-tu l'exploiter ?

Petit à petit, le sang de Jenn se mit à bouillonner au creux de ses veines. Oh, seigneur... Aaron avait la certitude qu'elle allait le poignarder dans le dos. Il la croyait capable de la pire des infamies.

– Si je me sers de ton histoire, tu ne me le pardonneras jamais, n'est-ce pas ? Et si je ne m'en sers pas, je perds mon travail. Et bien sûr, tu penses que je vais m'en servir.

Il opina du chef sans la moindre hésitation.

– Ton travail est une priorité. C'est une chance à saisir.

– Et tu veux que j'écrive ton histoire ? Tu veux que je révèle ton vilain petit secret ?

– Techniquement, il n'y a pas de vilain petit secret.

– Aaron, est-ce que tu veux vraiment que je raconte ton histoire ? répéta-t-elle, lasse de jouer aux devinettes.

– Non, répondit-il d'une voix froide, impitoyable.

Un frisson parcourut Jenn malgré la douceur de ce matin d'été.

– Alors, en quoi consiste ce fameux test ?

Il garda le silence, attendant sans doute qu'elle devine comment son esprit torturé envisageait la

situation.

– Tu penses que je vais sortir ce scoop, n'est-ce pas ? Tu te dis que tu vas inévitablement te faire avoir. En fait, tu en crèves d'envie, car ça te donnerait raison : « Finalement, cette Jennifer est comme tous les autres ; elle n'est là que pour se servir de moi ! » Oh, comme tu meurs d'envie d'avoir raison, Aaron ! s'exclama-t-elle en faisant les cent pas à travers la pièce, tandis que lui ne bronchait pas, inflexible. Est-ce donc important à ce point, pour toi, d'avoir raison ? Tu ne quitteras donc jamais cette vie d'ermite, car tu es convaincu que l'humanité ne te veut que du mal ?

– Cela signifie que tu vas sortir cette histoire ?

Il semblait tellement sûr de lui, tellement certain qu'elle allait le trahir... Il avait imaginé ce scénario pour se trouver une raison de la haïr. A défaut d'être capable de l'aimer...

Ivre de rage, Jenn ramassa le premier objet à portée de main – en l'occurrence, un dictionnaire – et le lui lança à la figure. Aaron l'évita aisément, sans la moindre trace de colère ni de crainte. Il demeura aussi imperturbable qu'une pierre, ce qui ne fit qu'attiser le courroux de Jenn. Pourtant, elle détestait toute forme de violence. Surtout, elle n'était pas le genre de femme à donner un coup de poignard dans le dos de l'homme qu'elle *aimait*.

– Va au diable, Aaron ! s'écria-t-elle alors. Va au diable, toi et ton Pulitzer, et tes manies d'artiste tourmenté !

– Tu es devenue folle.

– Exactement.

– Pourquoi ? demanda-t-il en la dévisageant comme si elle était une inconnue.

Afin de bien souligner sa colère, elle lui lança un nouveau livre à la figure, et même le chat s'écarta d'elle. Cet animal était plus sensible à la nature humaine que son propre maître.

– A quoi joues-tu, Aaron ? lança-t-elle. A me pousser à bout, histoire de sonder les limites de l'âme humaine ?

– Pas du tout.

Elle dévisagea cet homme, ses yeux bleu tiède, ses mains expertes et son cœur de granit...

Non, cet homme ne la méritait pas. Et Jenn ne méritait pas de souffrir ainsi. Voilà pourquoi elle allait partir.

– Je rentre chez moi, Aaron. Je m'en vais retrouver Manhattan et des hommes qui me traiteront autrement que comme un rat de laboratoire. Je vais retrouver cette ville où je peux prendre des douches illimitées, trouver un café à chaque coin de rue, me faire siffler par des hommes sur mon passage. Parce qu'il n'y a rien pour moi, ici. *Rien*, tu m'entends ? Tu n'es rien pour moi, Aaron. Au revoir !

De toutes ses forces, elle claqua la porte derrière elle, espérant qu'elle l'avait au moins importuné, qu'elle avait quelque peu chamboulé son existence pétrie de certitudes. Espérant surtout qu'elle l'avait blessé aussi profondément que lui venait de la meurtrir.

La première nuit après le départ de Jennifer, Aaron fut saisi d'une frénésie d'écriture. Des pages et des pages de logorrhée mièvre et sans originalité. Son texte n'avait pas plus de relief qu'un journal intime d'adolescente mal dans sa peau. Il se dit qu'il serait bien mieux loin de Jennifer, et des distractions qu'elle lui avait offertes.

Son père aurait été hilare devant les platitudes qu'il venait d'écrire. Et il aurait eu raison.

Aux premières lueurs de l'aube, la lumière de sa lampe à gaz se mit à vaciller, alors que le plancher croulait sous les montagnes de pages froissées.

Deux, quant à lui, s'amusait comme un fou avec le papier, et regardait Aaron de cet air condescendant qui l'avait beaucoup fait rire à une époque. Or, aujourd'hui, il trouvait que son chat était la plus stupide créature au monde.

Il n'aurait jamais dû dire la vérité à Jenn ni chercher à tester sa loyauté. Il aurait mieux fait de garder le silence, lui faire ses adieux, et reprendre sa vie d'avant.

Dès l'heure d'ouverture de Chez Frank, il se précipita pour acheter un exemplaire du *Times*, tournant chaque page d'une main effrénée, pour vérifier qu'il avait raison.

Elle ne pouvait qu'avoir sorti le scoop – l'aubaine était trop forte. Et son poste était en jeu. Après tout, même si c'était de façon un peu perverse, Aaron l'aurait aidée à conserver son travail. Elle devrait même le remercier.

Or, après avoir relu chaque page, il ne trouva rien de probant et se dit que Jenn allait sans doute opérer quelques vérifications avant de publier l'article. Bon sang, elle allait probablement interviewer son père... A cette idée, il se mordit la lèvre. Si Jenn faisait correctement son travail de journaliste, elle allait découvrir aussi toutes les rumeurs, toutes les insinuations qu'il avait eu à subir à une certaine époque... Et découvrir *toute* la vérité.

Le lendemain, il éplucha une nouvelle fois le journal. Et le surlendemain aussi. De même que le jour suivant. Chaque nuit, son parquet disparaissait sous une marée de papier froissé, maculé de mots insipides.

Tout cela pour rien.

Il lui fallut deux semaines avant de comprendre qu'elle n'allait pas écrire d'article à son sujet. Pourtant, son histoire d'écrivain reclus était autrement plus croustillante que les salons littéraires un peu bohèmes de Lilian Bose.

– Où est passée la fille ? demanda Didi.

– Elle est rentrée à Manhattan.

– Je vois...

– Non, tu ne vois rien.

– Tu l'as congédiée ?

– Non. Elle était en mission pour quinze jours. Et elle est repartie à l’issue de son enquête de terrain.

– C’était prévisible. Et je te trouve encore plus fatigué. A voir ces poches sous tes yeux, je suppose que tu dors peu.

– Laisse tomber, Didi.

– Tu ferais cela, Aaron ? Tu me laisserais tomber, si tu me voyais souffrir ?

– Non, admit-il avec la plus grande réticence.

– Tu n’as pas à te montrer plus stupide que nécessaire.

– Elle sait qui je suis.

– Elle a deviné ? Très perspicace...

– C’est moi qui le lui ai dit, avoua-t-il.

Ça, c’était peu perspicace.

Derrière ses lunettes à double foyer, Didi voyait bien plus qu’il ne l’aurait souhaité.

– J’aurais dû m’en douter. Elle avait ce côté un peu doucereux auquel personne ne peut résister.

– Elle avait un article à écrire. Une commande.

– Un article ? A ton sujet ? Sans blague ? Je n’ai pourtant pas entendu sonner mon téléphone, ni dû répondre à des curieux souhaitant vérifier ta résurrection d’entre les morts. Etrange, non ? Je me demande ce que ça signifie... Cet article est-il vraiment paru ? Ou bien n’es-tu plus un sujet d’intérêt pour le public ? Laquelle de ces suppositions serait la pire pour toi ?

Au-dessus d’Aaron, Deux cracha comme pour manifester sa solidarité masculine.

– Tu es transi d’amour, Aaron ! Va donc parler à cette fille. Rassemble ce qui te reste d’amour-propre, et offre-lui des fleurs, des bijoux... Ecris-lui une ode à sa chevelure. Elle appréciera, ça fait très magazine people.

– Elle est employée au *Times*. Enfin, elle l’était. Je ne crois pas qu’elle acceptera de me parler.

Le sourire de Didi s’élargit.

– Ça a dû être une sacrée dispute ! J’aurais aimé être une petite souris pour voir ça... Ça devait être bouleversant, peut-être trop pour mon cœur fatigué.

Didi était toujours aussi intuitive.

– Je ne peux pas, Didi.

– Tu ne peux pas quoi ? s’écria-t-elle. Etre comme les autres êtres humains ? Parfois, quand tu essaies vraiment très fort, tu arrives à peu près à les imiter, tu sais ? En tout cas, ne deviens pas comme ton père, Aaron. Il ne mérite pas cela. Il se prenait pour Dieu le Père, et tu es le seul à y avoir jamais cru. Tu seras surpris de découvrir ce dont tu es capable. Vas-y donc, Aaron. Ne perds pas de temps !

Didi avait toujours cru en lui, et aux fictions qu'il écrivait. En fait, elle était plus tendre qu'elle ne voulait bien le laisser paraître. Et, aujourd'hui, il avait besoin d'entendre précisément ces paroles-là. Il avait besoin de croire en lui.

– J'ai presque envie de te prendre dans mes bras.

– Je t'en prie, refrène tes ardeurs ! Tu vas me décoiffer, et puis ce ne serait pas professionnel. Je vais devoir partir avant que toute cette histoire ne vire à l'eau de rose.

La porte claqua bruyamment, et Aaron remarqua à peine son pas triomphant alors qu'elle descendait le sentier en contrebas du chalet. Déjà, il était ailleurs...

Cette semaine-là, l'enfer se manifesta pour Jenn sous la forme d'un e-mail laconique et impersonnel lui annonçant son licenciement. Bien sûr, elle s'y attendait. Elle apprécia même les commentaires un peu convenus de Quinn quant à la qualité de son travail. Il promettait aussi de lui fournir autant de lettres de recommandation qu'elle le souhaiterait. Il paraissait presque sincère. Sauf que jamais les compétences de Lizette n'égaleraient celles de Jenn. Jamais.

Une pointe de cynisme vint momentanément entacher son optimisme à toute épreuve. Si seulement elle s'était soûlée un peu plus lors de la soirée du journal, le dénouement aurait sans doute été tout autre. Pis, si elle avait publié tout ce qu'elle avait appris au sujet d'Aaron, elle serait devenue l'héroïne de la salle de rédaction. Et dire qu'elle avait respecté à la lettre ses principes de déontologie !

Tout ça pour ça.

Par chance, manger des pâtes et du beurre de cacahuète pendant quelque temps ne l'effrayait guère. En fait, elle avait toujours eu un faible pour la mal-bouffe bon marché. Ce qui serait finalement un avantage quand elle pointerait au chômage.

Plutôt que de fondre en larmes, elle décida donc de prendre sa situation avec humour. Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'Aaron ait pu imaginer qu'elle allait révéler son secret, et réduire à néant tout ce qu'ils avaient partagé, par simple ambition professionnelle. Et ça, c'était un milliardde fois plus blessant que tous les licenciements du monde. L'attitude insultante d'Aaron durant leur dernière journée lui avait presque fait oublier tous leurs moments de complicité, les soirées sur le rocher, leurs étreintes torrides.

Presque.

Quand elle eut rassemblé ses affaires sur son bureau, son diplôme et son mug préféré, Natalie, sa colocataire l'invita à dîner. Maigre consolation. D'autant que Natalie, d'un naturel très affable et bienveillant, ne se privait jamais de dire ce qu'elle pensait avec une candeur désarçonnante.

Jenn opta pour un de ses restaurants préférés, offrant une carte de desserts à tomber à la renverse. Un peu cher pour elle, mais, ce soir, Natalie se chargeait de l'addition. En fait, Jenn allait pouvoir se lâcher un peu devant son amie au salaire à cinq chiffres, et dont le petit ami était banquier. D'ailleurs, la mère de Jenn adorait Natalie...

– Ecoute, je ne voudrais pas avoir l’air mal élevée, commença Natalie alors qu’elles étudiaient le menu. Je sais que tu as beaucoup de choses à régler, mais ta nouvelle situation ne va-t-elle pas te poser un problème, avec le loyer ?

Jenn hésitait entre le cheeseburger et le cheesecake. Le cheeseburger était plus nourrissant, mais le cheesecake lui apporterait tellement de douceur... Et Jenn avait vraiment, vraiment besoin de douceur ce soir. Reposant la carte sur la table, elle regarda Natalie droit dans les yeux.

– Aucun problème. J’ai passé des entretiens d’embauche hier. En cumulant deux ou trois emplois rémunérés au salaire minimum, je devrais pouvoir arriver à payer ma part de loyer.

L’autodérision n’étant pas la première qualité de Natalie, celle-ci hocha la tête d’un air soulagé.

– Ravie de l’entendre. Que penses-tu commander ? La salade d’avocat au bacon m’a l’air appétissante.

– Je vais prendre un cheesecake et un verre de pinot.

Natalie se pencha vers elle d’un air entendu.

– Tu sais, Jenn, il faut que je t’avoue une chose. Chaque fois que j’ai une contrariété, je m’offre une gourmandise. Avec une prédilection pour les guimauves. Sauf que le lendemain, je regarde mon ventre gonflé dans le miroir, et je me dis que ça n’en vaut pas la peine. Tu as vraiment envie de te voir dans le miroir, demain, en regrettant ce bon millier de calories ?

Le serveur apparut alors, et Jenn passa commande en premier, d’une voix ferme et décisive : – Je prendrai le cheeseburger, puis un cheesecake, le tout avec un bon pinot, s’il vous plaît !

Natalie commanda à son tour, et quand le serveur eut disparu, Jenn déclara avec un haussement d’épaules.

– J’aimerais vraiment avoir ta volonté, Natalie. Vraiment. Un jour, peut-être, je serai forte comme toi. Je ne peux que l’espérer.

Quitte à se retrouver en enfer, autant y entrer le ventre plein de cheesecake. Et avec le sourire, s’il vous plaît.

Ce n’est que trois semaines plus tard que la première offre de paix arriva. Sous forme d’un sachet de café à moulin, origine Guatemala. Au fond du sac se trouvait un message tapé à la machine, qu’elle trouva en transvasant les grains dans un bocal.

« Petite plantation située à Coban. Donne un grain léger, avec une pointe d’acidité, qui laisse un arrière-goût amer. Je suis certain que tu sauras l’apprécier à sa juste valeur. »

Bon sang ! Pas question pour Jenn de se laisser amadouer par une tactique aussi grossière. Et, pourtant, le café était son péché mignon, et elle se sentit littéralement fondre devant une si délicate attention.

Le colis suivant contenait une boîte de grains de café du Yémen. Pour autant, toujours pas de mot d’excuse du genre : « Je te demande pardon. Je n’aurais jamais dû te croire capable d’exploiter

cupidement mon histoire, même si ton emploi était en jeu. » Au lieu de cela, elle eut droit à : « Corsé et riche ; récolté à la main selon les normes du commerce équitable. Plébiscité par les plus grands connaisseurs. »

N'importe quelle autre femme aurait sauté au plafond devant des présents aussi raffinés, et provenant d'un lauréat du Pulitzer complètement inapte aux relations humaines. Oui, mais pas Jenn. Après tout, elle n'était pas n'importe quelle femme. C'est ce qu'elle s'efforçait d'expliquer à Martina devant une margarita.

– Je le déteste.

– Je sais. D'ailleurs, je vois ta haine suinter par chaque pore de ton corps... A moins que ce ne soit la tequila ?

– Que suis-je censée faire, Martina ?

– Tout ce que tu veux, mais ne l'appelle pas.

– De toute façon, il n'a pas le téléphone.

– Tant mieux ! En cas de crise de désespoir, il te faudra donc affronter un trajet d'une heure trente de train pour aller te prosterner à ses pieds. Dis-toi que c'est une sorte d'épreuve pour tester ta santé mentale, assena Martina en fronçant les sourcils devant la mine déconfite de Jenn. Tu n'as quand même pas l'intention d'y aller, n'est-ce pas ?

– Je n'ai plus les moyens de me payer le billet.

– Parfait ! L'essentiel est que tu aies de quoi te payer des margaritas... Tu te sentiras mieux après quelques verres.

Jenn garda le silence. Elle savait que l'alcool serait impuissant à la guérir du mal dont elle souffrait.

– Tu crois qu'il accepterait de me revoir, ou de me parler ? Ou bien va-t-il continuer à me tourmenter avec ces cadeaux hors de prix, et ses intentions incompréhensibles ?

– Il finira par revenir pour le sexe. Ils sont tous pareils.

Jenn enfouit son visage entre ses mains. Elle avait beau s'interdire de repenser à ses ébats avec Aaron, plus elle buvait de margaritas, et plus elle y repensait.

– Sexuellement, on était au diapason, c'est vrai. Ça me manque. Il me manque. Cet homme vaut bien un billet de train, même au tarif « heures de pointe », non ?

– Sois forte, Jenn.

Jenn leva son verre et contempla la décoction vert pâle.

– Je ne sais pas... La chair est faible, Martina. La chair est faible.

Travailler au Starbucks Coffee présentait quelques avantages. Les pourboires étaient généreux, le café gratuit, et le planning assez souple. Les jours passèrent, et, chaque matin, Jenn trouvait un

sachet de café devant sa porte. Pour autant, pas le moindre coup de fil, pas une visite, pas un geste susceptible de lui indiquer qu'elle représentait plus aux yeux d'Aaron qu'une simple amatrice de café à séduire.

D'autant que, depuis qu'elle avait goûté aux plaisirs de la chair dans les bras d'Aaron, elle éprouvait une cruelle sensation de solitude. Une sensation de manque.

Et voilà que, par une douce matinée, elle le vit arriver en personne. Jenn faillit renverser une tasse de café sur un client. Aaron se trouvait-il vraiment là pour elle ? Ou par hasard ? Dans le doute, elle demanda : – Que puis-je vous servir, monsieur ?

Aaron paraissait fatigué et amaigri. Jenn éprouva une sorte de satisfaction cruelle à le voir aussi marqué.

– Tu as perdu ton emploi. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Après avoir passé six semaines loin d'elle, il aurait pu trouver tout un tas de choses à lui dire. Essayer de lui donner de bonnes raisons de nuancer l'opinion qu'elle avait fini par se faire de lui. Au lieu de ça, le regard de reproche qu'il lui lançait et la rancune qui éraillait sa voix ne firent qu'attiser le ressentiment de Jenn.

Elle lui décocha donc son regard le plus revêche.

– Nous vendons du café ici, monsieur. Pas des psychothérapies. Qu'est-ce que je vous sers ? Frappacino, ou café noir ? Vous ne m'avez pas l'air du genre à apprécier les fantaisies... Le Frappacino n'est pas fait pour vous.

Aaron demeura de marbre.

– Quand as-tu droit à une pause ? demanda-t-il en enfouissant ses mains dans ses poches.

– A peu près dans quinze ans. Vous êtes prêt à attendre aussi longtemps ?

Il soutint son regard sans ciller.

– Sans problème.

En trois syllabes, il avait réussi à balayer tout son plan de défense. Et Jenn sentit, bien malgré elle, renaître l'espoir d'un dénouement heureux à leur histoire. C'était plus fort qu'elle : son travers naïf et fleur bleue prenait toujours le dessus.

Sans plus de cérémonial, Jenn consulta sa montre, ôta son tablier et annonça à ses collègues qu'elle prenait une pause.

– Je te donne quinze minutes, déclara-t-elle à Aaron alors qu'ils se dirigeaient vers l'extérieur de la boutique.

Quinze minutes pour renverser la situation. Et la convaincre qu'il valait bien les quarante-deux nuits blanches qu'elle venait de s'infliger.

Il n'attendit pas de se retrouver dans un endroit tranquille, et la plaqua contre le mur dès qu'ils furent dehors.

– Pourquoi n'as-tu pas publié cet article ?

Elle n'en revenait pas. Aaron se comportait comme si la victime, dans cette histoire, c'était lui.

Furieuse, elle le toisa.

– Ça te tape sur les nerfs, hein ? Tu crèves d'envie de me voir écrire un article diffamatoire qui détruirait ta vie une fois pour toutes, et te donnerait l'excuse idéale pour rester terré dans tes bois, à continuer à t'apitoyer sur ton sort. Eh bien, ne compte pas sur moi ! D'ailleurs, qu'est-ce qui te contrarie le plus ? Que je ne sois pas une journaliste de caniveau, ou bien le fait d'admettre que tu t'es trompé à mon sujet ?

– Je ne me trompe jamais au sujet des gens, insista-t-il.

Pourquoi diable tenait-il tant à toujours prévoir le pire ?

– Tu passes ton temps à te tromper à leur sujet, Aaron ! Tu as tout faux ! Change un peu de discours !

Un livreur interpella Aaron et lui demanda de lui laisser le passage. Obtenant un regard assassin pour toute réponse, le malheureux n'insista pas et les contourna prudemment.

Aaron se tourna de nouveau vers Jenn pour lui décocher un regard glacial.

– Ça te plaît de me faire souffrir, hein ? articula-t-il en remuant à peine les lèvres. Tu adores remuer le couteau dans la plaie, jusqu'à m'atteindre en plein cœur...

Ulcérée, Jenn posa un index vindicatif sur sa poitrine, juste au niveau de son cœur, justement. Enfin, à supposer que cet homme en possède vraiment un...

– Tu n'as pas de cœur, affirma-t-elle alors qu'il saisissait son doigt d'un geste défensif.

– Je sais, marmonna-t-il en lui serrant l'index.

Son regard se radoucit, et Jenn y décela une lueur blessée.

– Pourquoi es-tu venu me voir ? murmura-t-elle.

– Pour te demander pardon, lâcha-t-il enfin.

Ces quelques mots lui firent l'effet d'une bombe. Cet homme était un virtuose du langage, il avait reçu le Pulitzer... Et pourtant, face à elle, il se montrait incapable d'aligner trois phrases.

– Tu veux dire que tu es venu pour admettre que Jennifer Dade n'est pas une journaliste de caniveau, que c'est une fille bien, et qu'elle tient suffisamment à toi pour ne pas prendre un malin plaisir à te faire souffrir ? C'est bien cela ?

– Oui. C'est bien cela.

– Combien de temps vas-tu encore me laisser parler à ta place ?

– Tu m'as manqué, Jennifer, chuchota-t-il en portant sa main à ses lèvres pour l'embrasser.

Et voilà. A peine l'avait-il effleurée qu'elle avait déjà les jambes en coton.

– Je t'ai manqué, moi ? N'est-ce pas plutôt le sexe ? demanda-t-elle, ne trouvant rien d'autre à redire.

– Toi, enfin tout. Quand es-tu libre ?

Pas question de lui avouer que, pour lui, elle serait prête à tout laisser tomber. C'était trop tôt. Elle n'avait pas encore accepté ses excuses, et il allait patienter...

– 19 heures, répondit-elle, parvenant à se dégager de son étreinte, malgré le feu qui couvait en elle.

– On pourrait aller dîner, suggéra-t-il, les lèvres pincées.

Rien ne semblait capable de lui ôter cet air impérieux et détaché du monde. Seul son regard le trahissait. Son regard chaud, vibrant, et qui ébranlait Jenn depuis le début.

– Seulement si tu peux me garantir un soufflé au chocolat pour le dessert, exigea-t-elle, afin de prendre, pour une fois, le dessus dans cette relation ô combien chaotique.

– Tu auras le meilleur soufflé de Manhattan. Et tu pourras en commander autant que tu le désires.

Elle éclata de rire, et eut soudain l'impression qu'elle n'avait pas respiré depuis des semaines. D'autant que, l'instant d'après, Aaron se penchait vers elle pour l'embrasser avec fougue. Ce baiser était plus exquis encore que les meilleurs chocolats et cafés du monde !

Elle eut droit à son soufflé au chocolat. Dans un lit, au Four Seasons. Jenn n'avait encore jamais mis les pieds dans ce somptueux palace où Aaron avait loué une suite. La décoration était à l'exact opposé de celle du campement d'Harmony Springs. La chambre était jonchée de somptueux bouquets de fleurs, de montagnes de coussins, et les meubles de bois massif semblaient avoir été travaillés à la main, et non fabriqués en grande série.

Malgré le luxe ostentatoire qui s'offrait subitement à elle, Jenn n'avait d'yeux que pour Aaron. Allongé au pied du lit, il paraissait peu à l'aise dans ce décor. En quelque lieu que ce soit, il ne semblait jamais à sa place. Il la dévisagea de son regard bleu acier, et elle fut submergée par un flot d'émotions.

Il lui avait manqué plus qu'elle ne l'avait cru. Ses sourcils souvent froncés, ses phrases elliptiques, cette façon bien à lui de faire l'amour... A y songer, Jenn éprouva un sentiment de sécurité qu'aucun emploi ni grand cru de café ne sauraient jamais lui apporter.

Elle lui avait demandé d'allumer toutes les lumières de la chambre, pour mieux admirer la décoration. En vérité, c'était pour mémoriser chaque ligne de son corps. Oh, comme elle brûlait d'envie de le toucher, de l'enlacer... Mais il se montrait très réservé, et elle avait appris à attendre, à le laisser venir. Malgré tout, elle repoussa à regret le soufflé pour lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

– Qu'est-ce qui t'a décidé à venir jusqu'à Manhattan ? Tu aurais pu m'envoyer du café jusqu'à la fin des temps.

– Je n'arrivais plus à te tuer. Je récrivais sans cesse mes scènes. Des scènes d'amour. Et je n'y arrivais pas.

– Ton travail a souffert de notre relation ? s'étonna-t-elle, éprouvant une sorte de satisfaction

cruelle à cette idée.

– Moi, j’ai souffert. Je n’arrêtais pas de repenser à toi, nue contre moi. Et puis, un jour, l’imagination n’a plus suffi.

– Que ressent-on quand on obtient le Pulitzer à vingt-trois ans ?

– Je ne me souviens plus. J’étais tout le temps ivre.

– Ivre, toi ? Mais tu ne bois pas !

– Je ne bois plus.

– Qu’est-ce qui t’a poussé à arrêter ?

– J’ai commencé à boire pour mieux correspondre à mon image d’écrivain torturé. Et puis, un jour, je me suis aperçu que je buvais plus que je n’écrivais. Alors, j’ai tout arrêté.

– Didi ne sait pas que tu écris toujours ?

– Non.

– Pourquoi ne rien lui dire ?

Pour toute réponse, il désigna le soufflé dans son assiette.

– Est-ce qu’il est bon ?

Elle lui accorda une trêve – pour l’instant – et goûta une première bouchée de son dessert.

– Quand retournes-tu à Harmony Springs ?

– Demain matin.

– Est-ce que tu reviendras ?

– Si tu acceptes encore de me voir, murmura-t-il.

Comme si elle était capable de le rejeter !

– Tu n’es plus obligé de m’offrir du café, tu sais ?

– Tu n’aimes pas recevoir de cadeaux ?

Il venait de faire un pas décisif vers elle, et Jenn se dit qu’il était temps de répondre en conséquence.

– J’adore tes cadeaux. Mais je préférerais t’avoir, toi, avoua-t-elle dans un soupir.

Le réveil près du lit indiquait 4 heures du matin. Incapable de trouver le sommeil, Aaron contemplait Jenn en train de dormir. Elle avait la joue posée dans sa main, et respirait de façon régulière, posée. Cette nuit passait plus vite qu’il ne l’avait prévu. Il avait cru se convaincre que, en s’autorisant une dernière étreinte avec elle, il parviendrait à effacer le rêve fou qui le torturait depuis des semaines. A s’assurer une fois pour toutes que cette femme n’était qu’une diversion dans sa vie de reclus.

Balivernes !

Ces quelques heures de volupté n'avaient rien effacé du tout. Plus que jamais, ses mains brûlaient de se promener sur ce corps aussi bouillonnant que passionné.

La vérité, c'était que Jenn lui avait terriblement manqué. Même si le fait de le reconnaître revenait, pour lui, à admettre qu'il était vulnérable. Humain. Et il ne supportait pas l'idée d'être un être défaillant. En tant qu'écrivain, il n'était que l'ombre du commun des mortels. Sa vie n'avait rien de simple ni d'ordinaire. Or, Jenn l'avait ramené aux fondements de l'âme humaine : elle lui avait réappris à éprouver des sentiments.

Sauf que ces sentiments lui embrouillaient l'esprit, et le forçaient à poser un regard nouveau sur le monde.

Comme si elle avait deviné le poids de ses pensées, Jenn ouvrit subitement les yeux. Soulagé d'échapper ainsi à son anxiété naissante, Aaron s'efforça de trouver quelque chose à dire. N'importe quoi.

– Comment se passent tes recherches d'emploi ?

– Bien. J'ai quelques pistes. Un hebdomadaire basé à Westchester va me confier quelques pages, et j'ai rédigé plusieurs articles sur la vie dans un coffee shop, et sur l'impitoyable réalité du commerce mondial du café.

– Tu vaux mieux que ça, Jennifer, murmura-t-il en éprouvant un vif pincement au cœur.

Elle leva ses yeux à demi endormis vers lui.

– C'est gentil, merci. Mais je vais m'en sortir. Tu sais, je suis plus endurcie et coriace que je n'en ai l'air.

Il promena ses mains le long de son corps de déesse. Pas ses mains d'écrivain avide d'écriture. Ses mains d'amant. Un amant transi, pour qui l'écriture était soudain moins vitale que son besoin de la toucher, de lui donner du plaisir.

– Pour moi, tu n'es ni endurcie ni coriace, chuchota-t-il en glissant son doigt dans les tendres replis de son sexe. Pour moi, tu es douce, et chaude, et vibrante... Tu es ma lumière, Jenn.

Leurs lèvres s'unirent, et elle se cambra au rythme de ses caresses. Puis, dans le silence de la nuit, elle enroula ses bras autour de lui tandis qu'il la pénétrait. Oh, comme elle lui avait manqué... Le monde dans lequel Aaron vivait n'était qu'obscurité, mais auprès d'elle, il pouvait enfin entrevoir une lumière radieuse. Une lumière salvatrice.

Roxanne et Kevin Kershner vivaient dans le Queens, au milieu d'une allée de maisons aux petits jardins impeccables. L'image type de la banlieue new-yorkaise. En payant son taxi, Aaron songea d'ailleurs à fuir. Pour un anticonformiste-né, ce genre de quartier était étouffant. Pourtant, aujourd'hui, il avait quelque chose à prouver. A lui-même. Et à Jennifer.

Roxanne ouvrit la porte, et il la trouva très changée. Neuf ans plus tôt, c'était une fêtarde aux cheveux peroxydés toujours en talons aiguilles. Aujourd'hui, elle arborait une sage coupe châtain, et

des pantoufles en satin rose.

– Aaron ?

– Surprise ! dit-il d'une voix mal assurée.

– Que fais-tu là ?

– Je viens voir Kevin.

Elle se figea, soudain tendue. Et il la comprenait. D'ailleurs, cela renforça sa conviction qu'il n'aurait pas dû venir jusque-là. Un chapitre de roman pouvait toujours se réécrire. Pas les erreurs commises dans la vraie vie.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Il hocha la tête et décida de respecter son choix.

– Comment va-t-il ?

– Bien.

– Et toi ?

– Bien aussi.

– Tant mieux.

– Tu devrais partir, dit-elle.

Il envisagea un instant d'obtempérer, mais songea que Jennifer, elle, serait restée. Elle n'aurait pas eu peur de s'exposer personnellement, jusqu'à obtenir ce qu'elle désirait. Tout ce qu'il avait à faire, c'était raisonner comme Jennifer.

– J'aimerais que nous parlions.

– Nous n'avons rien à nous dire, Aaron.

– Je ne sais rien de Kevin...

Cela lui faisait drôle de penser à son fils. Lui ressemblait-il ? Avait-il hérité de son abondante imagination ? Aaron ne s'était encore jamais autorisé à se poser toutes ces questions.

– Le moment est mal choisi, déclara-t-elle nerveusement.

Face à la douce obstruction qu'opposait Roxanne, Jennifer aurait brandi ses arguments. Aaron en était capable.

– Il n'y aura jamais de bon moment, Roxanne. Ne me laisse pas repartir. Je n'aurai pas le courage de revenir.

Elle resta silencieuse, debout dans l'embrasure de la porte, et le dévisagea longuement, comme pour évaluer ses aptitudes paternelles. Finalement, elle hocha la tête et le laissa entrer.

La maison était exiguë mais bien tenue. Des jouets et du matériel de base-ball s'entassaient un peu partout, et des photos de classe étaient encadrées au mur.

– Tu ne t’es jamais mariée ? demanda Aaron en notant l’absence de toute trace de présence masculine.

– Non. J’ai renoncé à beaucoup de choses pour Kevin.

– Je suis désolé.

Jamais il n’avait souhaité hypothéquer la vie de cette femme. Mais à vingt-trois ans, et avec le monde à ses pieds, il n’avait pas eu l’esprit de sacrifice. Sa propre mère avait sacrifié sa vie pour son père. Son père avait sacrifié Aaron à l’écriture. Et jusqu’à cet instant précis, Aaron avait lui-même sacrifié son fils. Peut-être n’était-il pas encore trop tard.

– Tu n’as pas à regretter mes choix, Aaron. Pour ma part, je ne regrette rien, dit-elle en lui indiquant le canapé.

Aaron s’assit, puis elle s’installa dans le fauteuil face à lui.

– Tu as mûri, remarqua-t-il.

La Roxanne qu’il avait connue passait comme lui son temps à se soûler. Ainsi qu’à boire chaque mot qu’il prononçait.

– Et toi ?

– Je n’en sais rien... Je peux le voir ?

Il regarda la photo du garçonnet accrochée au mur. Celui-ci affichait un regard sombre, de sages lunettes, et ses cheveux étaient identiques à ceux de sa mère. Il n’avait rien hérité d’Aaron, mais c’était sans doute mieux ainsi.

– Je lui ai parlé de toi, tu sais ?

– Je m’en doutais. Un enfant qui grandit sans père pose inévitablement des questions. Que lui as-tu dit, au juste ?

– La vérité. Toute la vérité.

– Il n’y avait aucune raison d’édulcorer les faits.

– En effet.

Un long silence s’installa entre eux. Aaron brûlait pourtant d’en savoir plus. Kevin le détestait-il ? Et puis il y avait toutes ces choses, ces progrès qu’il avait forcément manqués... Mais il ne posa aucune question. Au lieu de cela, il croisa les mains sur ses genoux, et s’efforça d’afficher son masque habituel de détachement. Son masque d’homme froid et dépourvu de toute émotion.

– Tu veux le rencontrer ? finit par demander Roxanne, qui avait sans doute compris qu’il ne bougerait pas du canapé.

– Je ne voudrais pas qu’il grandisse sans savoir que j’ai au moins essayé...

Le père d’Aaron ne s’était jamais donné cette peine. Kevin ne méritait pas d’hériter de cette malédiction familiale.

– D’accord, articula enfin Roxanne, en se levant avant de disparaître dans une autre pièce.

Aaron entendit des voix de l'autre côté de la fine cloison, et, après une attente intimidante, Roxanne réapparut au côté de son fils. Elle garda une main protectrice sur son épaule, comme pour le prémunir du mal qu'Aaron pourrait lui faire.

– Kevin, voici Aaron Barksdale.

Elle le présenta comme un étranger – ce qu'il était. Kevin le scruta avec désinvolture, puis leva les yeux vers sa mère.

– C'est bon ? Je peux y aller ?

Aaron n'était pas surpris. Il connaissait bien ce ton, cette posture. Le garçon se cachait derrière une carapace aussi épaisse que la sienne. Mais il devait absolument comprendre que tout cela était la faute d'Aaron. Lui-même n'avait rien à se reprocher.

– Je voulais te voir. Faire ta connaissance.

– Trop tard, répliqua le garçon avec un regard noir.

– Comment se passe l'école ?

– Là, ce sont les vacances d'été.

– Ah... Oui, bien sûr. Et tu aimes l'école ?

– Je déteste l'anglais, mais je suis plutôt bon en maths et en sciences. Maman dit que je tiens ça de mon père.

Surpris, il interrogea Roxanne du regard, mais celle-ci détourna les yeux.

– Mais... je détestais les sciences...

– Je peux y aller, maman ? insista le garçon.

Aaron repensa à Jennifer, qui ne s'avouait jamais vaincue.

– J'aimerais te revoir, Kevin. Je ne cherche pas à m'immiscer dans ta vie ni à devenir ton ami. Je voudrais juste te connaître mieux.

– Je ne suis pas intéressé. Je peux y aller, maman ?

Roxanne acquiesça d'un signe de tête, et l'enfant partit en courant, prenant soin de claquer la porte derrière lui.

– Tu comptes revenir ? s'enquit-elle.

– Il me déteste, déclara Aaron, le cœur déchiré.

Il avait beau s'être préparé à ce genre de réaction, il n'avait pas imaginé en être affecté à ce point.

– Tu comptes revenir ? répéta Roxanne.

– Si tu me le permets, murmura-t-il en s'efforçant de sourire de façon polie.

En refusant, Roxanne lui offrirait l'excuse idéale pour ne jamais plus revenir. Même si, bien sûr,

Jennifer le pousserait à retenter sa chance, encore et encore... En tout cas, Aaron s'était résigné depuis longtemps à subir les affres de la condition humaine.

Roxanne considéra les photos au mur, avant de déclarer : – Tu n'es pas obligé. Kevin n'est pas ton fils.

A ces mots, il demeura impassible. Il aurait sans doute dû éprouver un vif soulagement. Et ce fut en partie le cas, car il eut soudain l'impression que quelqu'un avait subitement effacé tous les mauvais chapitres qu'il avait accolés à sa vie. Les compteurs étaient remis à zéro. Pourtant, quelque chose en lui demeurait attaché à la version initiale de l'histoire. Était-ce lié à son désir de transmettre sa vision du monde à un enfant ?

– Tu en es sûre ? demanda-t-il d'une voix étranglée de déception.

– Son père était serveur à l'hôtel où nous logions. C'était ou toi, ou Mark, et j'ai préféré me dire que tu étais le père. Sauf que quand Kevin a eu six ans, j'ai compris... Ses yeux sont ceux de Mark, inmanquablement.

– Et ce Mark est bon en maths ?

– Exactement.

Cette fois, il se sentit libéré d'un certain poids. Et espéra que Jennifer pourrait bénéficier de ce revirement.

– Tu as décidément mauvais goût en matière d'hommes.

– Je sais.

– Kevin désire-t-il un père ?

– Comme tous les garçons de son âge, répondit-elle.

Elle avait raison. Un garçon avait besoin d'une figure paternelle à qui s'identifier pour devenir un homme à son tour. A trente-quatre ans, Aaron était toujours à la recherche de son modèle... Même si, ces derniers temps, il commençait à se confectionner sa propre image.

– Je peux te rembourser, ajouta Roxanne.

L'argent était le cadet de ses soucis en cet instant.

– Pas la peine. Tu as déjà payé le prix fort.

Elle jeta un regard nerveux vers la pièce où le garçon qui n'était plus le fils d'Aaron était en train de jouer.

– Est-ce que tu comptes le lui dire ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas.

– Il faudra qu'il apprenne la vérité un jour.

– Je sais. Et il finira par me haïr pour cela. Alors que pour l'instant, c'est à toi qu'il en veut, murmura-t-elle avec un soupir. Il n'a personne d'autre que moi, tu sais ?

Elle semblait terrifiée à l'idée d'être rejetée par son fils. Spontanément, Aaron trouva les mots pour la réconforter.

– Jamais il ne pourra te haïr. Tu es sa mère ; il n'a que toi. Tu auras beau commettre toutes les erreurs possibles, tu resteras toujours sa mère, et lui ton fils. Un enfant ne peut se priver de cet amour-là.

10.

La semaine suivante, Aaron passa ses matinées dans les trains de banlieue, puis à hanter les différents coffee shops de Manhattan. Pas question de se rendre dans celui où travaillait Jennifer. Il se refusait à la déranger au travail, mais avait besoin d'endroits calmes pour pouvoir écrire, car le chalet ne lui convenait plus. Il s'y sentait trop à l'étroit, trop isolé.

Malheureusement, le trajet ne lui permettant pas d'emporter sa machine à écrire, il se contentait de son carnet en moleskine et d'un stylo. Lorsqu'il s'installait dans un café, il ressentait toute l'énergie citadine qui vibrait autour de lui, tout en ménageant sa solitude. Il faisait partie intégrante du monde, et pourtant, il n'en était pas acteur. Le tumulte et l'agitation environnants lui faisaient penser à Jennifer. En plus, il avait découvert qu'avec des écouteurs il pouvait se couper des conversations autour de lui.

Il n'avait pas révélé ses nouvelles habitudes à Jennifer, même si, parfois, il passait la chercher après son service, l'invitait à dîner, et la ramenait à l'hôtel. Là, il s'empressait de lui arracher ses vêtements pour lui faire l'amour jusqu'à en perdre haleine. Il était presque parvenu à se convaincre qu'il s'agissait d'une réaction purement biologique. Après tant d'années de solitude, sa libido s'exacerbait, c'était logique. Surtout, il avait décidé de ne plus se torturer avec une foule de questions existentielles. Et de profiter, au contraire, de chaque journée telle qu'elle se présentait à lui.

D'ailleurs, quand ils se retrouvaient, Jennifer ne le harcelait plus de questions. S'il en fut surpris au début, il s'en accommoda cependant très vite. Parfois, il se disait qu'elle attendait de lui qu'il se livre un peu plus – ce qui, bien sûr, était inenvisageable pour lui – mais, au final, ils avaient réussi à instaurer une complicité tout à fait apaisée.

Ce que Jenn appelait une *relation*.

Un soir, il se rendit chez elle.

– Je sais que tu ne travailles pas, ce soir. On me l'a dit au café, annonça-t-il.

– Tu aurais pu me téléphoner et me prévenir de ta venue, remarqua-t-elle, agacée.

Elle avait sans doute oublié qu'il disposait d'un alibi.

– Je n'ai pas de téléphone.

– Allons, Aaron ! Est-ce si difficile d'en acheter un ?

– La réception est très mauvaise, à Harmony Springs.

Surtout, il refusait d'être joignable, taillable et corvéable à toute heure du jour et de la nuit, sept jours sur sept.

– La vérité, c'est que tu es rétif au progrès.

– On a établi un lien entre téléphonie mobile et certains cancers, avança-t-il.

Elle s'appuya contre l'embrasure de la porte et le gratifia d'un regard sceptique.

– Bien sûr, maugréa-t-elle. As-tu lu cela dans la rubrique technologie du journal ?

Elle attendait une riposte, mais, parfois, Jennifer le laissait sans voix. Il se contenta donc de la contempler béatement. Dans ses écrits, les personnages ne contemplaient jamais personne de cette façon. Pas plus qu'ils ne se surprenaient à rêver de sexe en pleine journée. Bien sûr, il insérait parfois des scènes d'amour dans ses romans, mais celles-ci ne correspondaient qu'à des moments de folie furtive, qu'il utilisait surtout comme prétextes à compliquer l'intrigue, plutôt que comme façon de lier ses personnages entre eux. Or, quand il faisait l'amour avec Jennifer, il éprouvait un lien très fort avec elle. Un lien dont il ne maîtrisait ni les tenants ni les aboutissants, et dont il savait qu'elle le ressentait aussi.

Ce qui n'expliquait pas pourquoi elle ne l'avait jamais laissé entrer dans son appartement. D'ailleurs, il commençait à se demander si elle ne lui cachait pas quelque chose.

Il s'interdit cependant de regarder par-dessus son épaule pour chercher à découvrir ce que recélaient les lieux.

– A quoi joues-tu, Jennifer ? demanda-t-il en fronçant les sourcils et en croisant les bras pour masquer son agacement.

– A te faire marcher...

Il adorait lorsqu'elle le taquinait ainsi.

– Eh bien c'est réussi, je ne marche pas, je cours...

– Ce n'est pas pour te punir, expliqua-t-elle. Mais je suis comme ça, c'est tout.

Il comprit qu'elle ne l'inviterait pas à entrer aujourd'hui encore, mais peu importait, car il avait d'autres projets pour eux.

– Je dois pouvoir m'y faire, reprit-il d'une voix résignée. En tout cas, je suis venu te chercher.

– Me chercher ? Pour aller où ? demanda-t-elle en saisissant son énorme sac à main sur la table de l'entrée.

– Tu verras bien, dit-il alors qu'elle verrouillait sa porte.

Le petit terrain de base-ball se trouvait dans le Queens, sous une bretelle d'accès de l'autoroute. Aujourd'hui, l'équipe des Crushers affrontait celle des Tigers. Aaron ne comprenait pas pourquoi les gens chargés de trouver un nom aux équipes faisaient preuve de si peu d'imagination. Pourquoi affubler ces jeunes sportifs de qualificatifs bestiaux ou mélodramatiques, alors que le sport était en soi porteur de sens, et riche en allégories de la vraie vie...

En tout cas, il abaissa sa casquette jusque sur ses yeux – même s'il pensait que Kevin ne le reconnaîtrait pas. De toute façon, il n'était pas venu pour se confronter à lui, mais seulement pour l'observer. Et pour montrer à Jennifer une petite part de sa vie. Même si la part en question avait clairement exprimé son refus d'être mêlé à son existence.

– Tu es amateur de base-ball ? demanda-t-elle avec étonnement.

– Il y a mon fils sur le terrain.

– Lequel est-ce ?

Elle n'avait montré aucune surprise. Sans doute avait-elle appris l'existence de Kevin en se documentant sur lui : les frasques d'Aaron Barksdale étaient connues. En tout cas, elle n'avait jamais posé de questions. Et Aaron lui en était reconnaissant.

Il désigna la tribune nord.

– Celui qui est assis sur le banc de touche. Avec des lunettes.

– Tu comptes aller lui parler ?

– Non.

– Pourquoi ?

Et voilà ! A peine lui ouvrait-il la porte de sa vie que Jennifer s'engouffrait à l'intérieur, avec ses questions incessantes. Cela le heurtait. Même si, parfois, devant les silences de Jennifer, il avait envie de tout lui raconter.

Kevin ne semblait pas perturbé d'être à l'écart. Menton relevé, épaules rentrées, il contemplait le ciel et semblait peu intéressé par le jeu sur le terrain.

– Nous n'avons pas encore franchi cette étape dans notre relation, expliqua un peu maladroitement Aaron.

– Il n'y a pas d'étapes à franchir pour devenir père. Tout commence dès la naissance de l'enfant.

– D'une certaine façon, oui, dit-il en regardant ce garçon qui lui ressemblait par beaucoup d'aspects.

– D'une certaine façon ? Que veux-tu dire ? Il n'y a pas de demi-mesure à la paternité, Aaron ! Tu ne peux pas être un père « d'une certaine façon ». Tu l'es, un point c'est tout.

Ce raisonnement, simpliste et implacable, le fit sourire.

– Je ne suis pas son père biologique. Il croit que je le suis. Et je l'ai longtemps cru aussi. Mais ce n'est pas moi.

– Oh..., bredouilla-t-elle.

Il attendit les questions suivantes, mais Jennifer avait visiblement décidé de lui laisser l'initiative. Quand le silence entre eux devint trop pesant, Aaron finit par se lancer.

– A l'époque, j'ai donné une grosse somme d'argent à Roxanne, parce que je refusais ce rôle de père.

Et surtout parce qu'il était persuadé que, comme son propre père, il était incapable de l'assumer.

Elle le dévisagea d'un air sérieux, puis la question qu'il attendait arriva : – Que comptes-tu faire, à présent ?

– Je n'en sais rien, admit-il.

Secrètement, il avait espéré que Jennifer lui dirait quoi faire. Elle semblait avoir un don inné pour ces choses-là. Elle possédait cette faculté de comprendre autrui qu'Aaron n'avait jamais eue.

– Qu'as-tu *envie* de faire ? précisa-t-elle.

– Laisser tomber.

– Que fais-tu ici, dans ce cas ?

– Je l'ignore. Je me sens très inutile.

Inutile et vide.

Lentement, il se rapprocha d'elle. Il fit en sorte de ne pas la toucher, de crainte de ne pouvoir s'arrêter. Mais, au moins, quand il se trouvait près d'elle, il se sentait moins seul.

– Cet enfant a-t-il besoin d'un père ?

– Probablement.

– Pense-t-il que tu es un salaud ?

– C'est certain.

Elle scruta longuement Kevin, puis Aaron.

– Il te serait facile de laisser tomber, déclara-t-elle de cette voix veloutée qu'elle prenait quand elle n'était pas sûre d'elle. Il te considère comme un salaud, et toi, tu ne veux pas d'un enfant. Tu as acheté le privilège de renoncer à ton rôle de père. Et en plus, il a l'air nul au base-ball.

Jenn se plaignait constamment de ne pas savoir prendre les bonnes décisions. De trop se laisser guider par ses émotions. En l'occurrence, Aaron pensait comprendre où elle voulait en venir, et il n'était pas certain d'avoir le courage de l'écouter jusqu'au bout.

Pourtant, ce gamin, assis sur son banc tel un roc immuable, le touchait au plus profond.

– J'ai toujours rêvé de jouer au base-ball, avoua-t-il.

– Et je parie que, toi aussi, tu es nul au base-ball.

– Je n'ai jamais essayé.

– Peut-être est-ce le moment ?, suggéra-t-elle.

– Et si je suis effectivement nul ? s'inquiéta-t-il.

En bon perfectionniste, Aaron ne supportait pas l'idée de se lancer dans une activité où il ne serait pas le meilleur.

– Tu le seras sans doute, au début, remarqua-t-elle.

Ce qui n'était évidemment pas fait pour le rassurer. Finalement, le match se termina et les deux équipes quittèrent le terrain à grand renfort d'accolades et de cris de victoire. Kevin, lui, demeurait impassible sur son banc.

– Mon père a toujours été nul comme père, déclara Aaron dans un filet de voix à peine audible.

– Je sais, dit-elle en posant une main sur la sienne.

Ses mains étaient douces, réconfortantes.

– Je suis content que tu m’aies accompagné.

Elle leva les yeux vers lui et sourit, et il comprit que, pour une fois, il avait réussi à trouver spontanément les bons mots.

– Et s’il me déteste vraiment ? insista-t-il.

Il avait tellement peur de commettre une erreur ! Une grosse erreur. Une erreur avec un enfant qui subissait déjà les conséquences d’une multitude d’erreurs.

Jenn, elle, semblait avoir réellement confiance en lui.

– Règle éducative numéro un : commencer par les cadeaux !

Des cadeaux ? Il était vraiment censé plonger dans l’esprit d’un gamin de neuf ans ?

– Mais je n’ai pas la moindre idée de ce que voudrait un enfant de cet âge !

– Moi je sais : un iPhone ! C’est un objet éducatif. Le saint Graal des télécommunications... En plus, tiens-toi bien, tu peux même y installer des logiciels de traitement de texte pour écrire !

Elle parlait avec un petit regard en coin, et il comprit où elle voulait en venir. Elle cherchait à lui faire acheter un téléphone pour lui aussi.

– Oh, non ! J’ai vraiment l’air d’un arriéré, n’est-ce pas ? Trouve-moi d’autres idées !

Elle éclata d’un rire suave et apaisant et, tandis qu’elle entrelaçait ses doigts aux siens, Aaron se dit qu’il n’était peut-être pas si nul en relations humaines, au final.

Dans un élan inattendu de résurrection sociale, Aaron invita Jennifer à une soirée mondaine dans l’Upper West Side. Jenn n’avait pas bien compris pour quelle raison il avait décidé de s’y rendre, et ignorait totalement à quoi elle devait s’attendre. Une semaine plus tôt, elle lui avait demandé s’il avait gardé des amis en ville, curieuse de découvrir la face cachée de cet homme. Car si elle commençait à bien connaître l’ermite d’Harmony Springs, elle ignorait encore à peu près tout de l’écrivain Aaron Barksdale.

Deux jours après sa question, il lui annonça cette invitation d’un air mutin, comme pour lui prouver qu’il était tout à fait capable d’avoir des amis. Jenn eut beau lui expliquer qu’elle n’avait pas demandé à *rencontrer* ses amis, il insista pour qu’elle l’accompagne. Résolument optimiste, Jenn considéra cela comme un encouragement unique à entrer un peu plus dans sa vie, et même dans son intimité.

Afin de lui manifester son soutien pour cette nouvelle étape de son retour à la civilisation, elle s’acheta une robe de soirée. Une tenue hors de prix qui moulait ses courbes et lui allongeait la silhouette. Et quand il vint la chercher, ce soir-là, il la dévora des yeux de la tête aux pieds, l’air approbateur.

Aaron, lui, portait un costume noir sur une cravate sombre et des chaussures vernies. Une véritable tenue d'enterrement, pensa Jenn.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle après être montée à son côté dans le taxi, qui ne tarda pas à slalomer à toute vitesse parmi les embouteillages de fin de journée.

– Chez mon éditeur. Il donne une fête chez lui.

– Je vois, murmura-t-elle d'une voix songeuse.

Elle ignorait si le fait d'être présentée à l'éditeur d'Aaron était un bon ou un mauvais signe. Le rictus tendu qui pointait au coin de ses lèvres n'encourageait pas les hypothèses positives.

– Tu sais, rien ne nous oblige à faire ça..., hasarda-t-elle.

– Il donne cette fête en mon honneur, répondit-il.

– Je vois. Il serait malvenu de snober ta propre fête...

– Si tu ne veux pas y aller, je n'irai pas.

– As-tu envie d'aller à cette soirée, Aaron ?

– Non.

– Alors, n'y allons pas, déclara-t-elle en tapant sur la vitre du chauffeur afin de faire arrêter le taxi.

Ils pourraient retourner à l'hôtel d'Aaron, par exemple.

– Je suis capable d'y aller, tu sais ?, précisa-t-il alors.

– Je sais bien. Mais tu n'as pas à te forcer, ajouta-t-elle en s'efforçant de conserver un ton léger et encourageant.

Manifestement, elle n'était guère convaincante.

– Allons-y ! murmura-t-il soudain d'une voix déterminée.

Comme tout homme normalement constitué, Aaron refusait de passer pour un lâche. Inutile de lutter contre cette loi de la nature. Résignée, Jenn s'adossa à la banquette pour laisser ce taxi les conduire aux portes de l'enfer.

Quelques minutes plus tard, ils pénétrèrent dans l'appartement en question, qui ressemblait plus à un musée de design minimaliste qu'à un foyer chaleureux. La salle de réception comptait plusieurs opulents canapés blancs immaculés, ainsi qu'une immense baie vitrée. Curieusement, Jenn ne vit aucune bibliothèque, et songea que la supposée passion de Martin pour la littérature s'apparentait plutôt à un vœu pieux.

Elle resta agrippée au bras d'Aaron tandis qu'il la présentait à une foule d'auteurs et d'éditeurs dont elle savait qu'elle ne retiendrait pas les noms. Et, à sa grande surprise, Aaron paraissait relativement à l'aise au milieu de tous ces invités triés sur le volet. Très sophistiqué, il faisait preuve d'esprit et de culture. Gardant le silence, Jenn observa les sourires et la sympathie qu'il faisait naître chez ses interlocuteurs. Malgré cela, l'atmosphère convenue et figée commençait à l'ennuyer, et elle

se servit un verre de vin.

Eblouissante dans une robe de cocktail rouge vif qui lui seyait à merveille, Didi l'aperçut et se dirigea vers elle.

– Dans ce milieu, on ne montre jamais son anxiété, ma chérie. Souriez donc !

Amusée, Jenn s'efforça d'afficher un sourire de circonstance.

– Voilà, c'est mieux, reprit Didi en riant. A présent, vous avez l'air tout à fait dans votre élément. Je m'étonne qu'Aaron vous ait emmenée, ce soir.

– Je me suis toujours dit que l'été était une saison propice aux miracles.

– Sans doute, déclara Didi avec un sourire dubitatif. Nous devrions déjeuner ensemble, un de ces jours.

– Avec plaisir.

– Parfait. Et pensez toujours à sourire. Quand on se retrouve au bras d'un homme adulé, on se doit de présenter au monde un visage franc et avenant.

– Vous voulez dire : comme une femme trophée ? demanda Jenn avec un brin d'ironie.

– Est-ce ce que vous êtes ?

– Pas du tout, rétorqua-t-elle le plus dignement possible.

Didi lui tapota l'épaule du bout de sa minuscule sacoche ornée de perles.

– Tant mieux, je n'ai guère d'affection pour les trophées. Ces objets sont froids, métalliques et dépourvus d'intérêt.

– Pourquoi cette soirée en l'honneur d'Aaron ?

Jenn supposait que cette fête signifiait qu'il avait enfin remis ses manuscrits à Didi. Il ne lui en avait rien dit, mais après tout, leur relation sortait à peine du cadre restreint des rencontres charnelles et des cadeaux sur le pas de la porte...

Cette fois, le sourire de Didi se fit presque chaleureux.

– Vous n'êtes pas au courant ? C'est à cause de vous. Et, je vous en prie, ne prenez pas ces airs de diva.

– Pas de problème, promit Jenn en buvant une nouvelle gorgée de vin.

Tout au long de la soirée, Jenn s'efforça de donner le change, même si elle avait l'impression de débarquer d'une autre planète. Il lui aurait fallu un véritable sous-titrage pour saisir toutes les subtilités de ces conversations mondaines.

Vers minuit, la surprise que tout le monde attendait depuis le début de la soirée fit son apparition. Cecil Barksdale, en personne, et passablement ivre.

Le père et le fils restèrent le plus loin possible l'un de l'autre, tels deux adversaires sur un ring. Sauf que Cecil parvenait mieux à ignorer son fils que l'inverse.

– Tu veux rentrer ? chuchota Jenn à l’oreille d’Aaron.

De plus en plus nerveuse, elle souhaitait à présent que la soirée touche le plus vite possible à sa fin.

Aaron rejeta la tête en arrière et eut un rire étrange.

– Tu ne passes pas une bonne soirée ?

– Au contraire, grommela-t-elle entre ses dents.

Il fit semblant de ne pas avoir relevé son ton ironique et lui sourit. Un sourire triomphant. Un sourire d’homme brandissant son trophée.

– Tu comptes me présenter à ton père, Aaron ?

Soudain, il la prit par le bras, d’un geste tendre et affectionné qui ne lui ressemblait en rien.

– Jenn, je te présent l’homme qui est à la source de mon inspiration. Cecil Barksdale, l’écrivain le plus méconnu au monde. Papa, je te présente Jennifer Dade.

Jenn. Il l’avait appelée Jenn. Pour la première fois.

Grand et élancé, le regard bleu acier, Cecil ressemblait beaucoup à son fils. Pour l’heure, il la scrutait avec une insistance alcoolisée et passablement lubrique.

Levant son verre de Martini, il sourit à Jennifer.

– Ravi de vous rencontrer. Tout artiste a besoin de samuse. Encore qu’Aaron ait perdu l’inspiration il y a bien longtemps.

– Je suppose que le Martini est une muse de choix pour vous, répondit-elle poliment en désignant le verre de Cecil.

Cecil ricana, et le sourire d’Aaron s’éteignit brutalement.

– Ce n’est pas du Martini, mais du gin, corrigea-t-il avec ironie.

Cecil secoua vigoureusement la tête.

– Vous vous trompez tous les deux. L’alcool est moins inspirant que le sexe. Même s’il est toujours moins embarrassant d’avoir une bonne gueule de bois que de se réveiller auprès d’un inconnu, n’est-ce pas ?

Ce genre de sortie n’appelait qu’une réponse : battre en retraite. Sans délai.

– Je commence à avoir froid..., bredouilla-t-elle. Je vais chercher ma veste et nous pourrons rentrer, Aaron.

Au diable la politesse et les convenances ! Jenn n’avait évidemment pas de veste, mais elle ne supportait plus d’être dans cette vaste salle de réception. Elle voulait partir le plus loin possible de ce vieil homme libidineux, pour se retrouver enfin seule avec Aaron, et ce malgré son humeur massacrant. Il lui manquait, et elle le voulait pour elle toute seule.

En tout cas, il comprit le message et hocha aussitôt la tête.

– Je vais juste aller saluer et remercier Martin. Je te retrouve dans le hall d’entrée, dit-il.

Elle se précipita au vestiaire afin de recouvrer ses esprits, mais s’aperçut très vite que, flairant sans doute une proie facile et sans défense, Cecil l’avait suivie.

– Vous devez être très fier de votre fils, déclara-t-elle poliment, en faisant semblant de chercher une veste imaginaire.

– Fier de lui ? Fier de quoi, exactement ?

– De tout ce qu’il a réussi à accomplir, précisa-t-elle, de plus en plus mal à l’aise.

Cecil ricana d’un rire sarcastique.

– Oh, oui, bien sûr que je suis fier !

– Je crois savoir que vous désiriez aussi être écrivain, répliqua-t-elle sur un ton de moins en moins consensuel.

En proie à une migraine soudaine, elle éprouva une gêne profonde devant le manque de respect dont cet homme faisait preuve à l’égard de son fils.

– Mais je suis écrivain ! s’exclama-t-il d’une voix aussi arrogante que celle de son fils.

– Je suis navrée. Je n’avais jamais entendu parler de votre travail.

Il s’adossa contre le mur en titubant, et elle ne fit rien pour l’aider à retrouver l’équilibre.

– Cela ne m’étonne pas. Les femmes de votre genre ne comprendraient rien à mon œuvre, de toute façon.

– Les femmes de mon genre ? demanda-t-elle avec une irritation non déguisée.

– Oh ! ma petite Barbara, vous faites une délicieuse ingénue, vous savez ? Je comprends pourquoi Aaron vous a sortie de son lit pour vous exhiber. Vous êtes exquise.

– Moi, c’est Jennifer, répliqua-t-elle en se précipitant vers la porte. Et il est temps pour moi de rejoindre Aaron.

Cecil se planta devant elle pour lui bloquer le passage.

– Il n’a jamais été aussi doué que moi, proclama-t-il en lui posant sa main sur le bras. D’ailleurs, je vais vous montrer.

– Je m’en vais, dit-elle en tentant de le contourner.

Mais Cecil la plaqua contre un placard blanc et froid, et déposa un baiser rêche sur ses lèvres. Elle se débattait de toute ses forces, lorsque Cecil fut soudain projeté contre le mur d’en face... par son propre fils.

– Est-ce que ça va ? lui demanda Aaron d’une voix presque trop calme.

Elle lança un regard nerveux en direction de Cecil Barksdale. Ce dernier avait soudain le regard embué, comme si Aaron était parvenu à ébranler le monstre d’égotisme en lui. Mais Jenn avait du mal à croire à cette possibilité.

– Je veux rentrer, articula-t-elle, nauséuse.

A présent, elle voulait finir la soirée le plus loin possible d’Aaron et de son horrible père.

– Comme tu voudras, répondit-il.

Et ils filèrent à l’anglaise, s’épargnant le supplice d’aller saluer un à un les convives. Ouf, le calvaire était terminé !

Aaron la ramena au Four Seasons. Il avait terriblement envie de la serrer contre lui ce soir. Et d’effacer le souvenir de l’attitude détestable de son père.

Jennifer était livide, et il lui fit couler un bain chaud. Lentement, délicatement, il lui ôta ses vêtements l’un après l’autre. Elle méritait bien cela, après une telle soirée.

– Je suis désolé, Jennifer, murmura-t-il en s’asseyant sur le rebord de la baignoire alors qu’elle se glissait dans le bain.

Ce n’était pas le moment de se laisser submerger par son désir. Il était censé s’inquiéter pour elle, et la reconforter.

– Ton père est un crétin.

– « Salaud », me paraît plus approprié, rectifia-t-il.

Un sourire las égaya furtivement le visage de Jenn. Elle s’aspergea d’eau d’un geste négligé, et ses seins pointèrent à la surface de l’eau. Une brutale excitation s’empara de lui.

– Savais-tu qu’il assisterait à cette soirée, Aaron ?

Brûlant d’envie de lui donner du plaisir, il posa ses mains sur ses épaules, et commença à la masser. Elle se détendit aussitôt et poussa un soupir voluptueux.

– Il me poursuivra jusqu’à son dernier jour.

Elle posa une main sur la sienne.

– Je suis désolée, Aaron.

Il lui massa longuement les épaules, s’interdisant de descendre plus bas, malgré la torture que cette réserve lui infligeait. Il s’était promis de la reconforter. De penser à elle d’abord. Quand l’eau eut refroidi, il lui tendit une serviette et l’aida à se sécher. En tout bien tout honneur.

A peine eut-il éteint la lumière qu’elle se pelotonna contre lui et s’endormit. Esseulé dans le noir, il déposa un baiser sur ses cheveux, et s’efforça d’oublier sa frustration. Après tout, il ne méritait pas plus d’attention de sa part, ce soir.

Tout cela à cause de son salaud de père.

Jenn reçut la missive en mains propres, livrée par un coursier. Une injonction à déjeuner avec Didi. En tête à tête.

Plutôt qu'un gilet pare-balles, Jenn opta pour une modeste tenue en lin blanc, rehaussé de sandales à pois jaunes. Le tout avec un sourire confiant.

Elles se retrouvèrent dans un bar à sushis, et Jenn lorgna les restes de poissons dans son assiette, un brin écœurée. Elles échangèrent des banalités jusqu'à ce que le serveur les débarrasse. C'est alors que Didi lança l'assaut final.

– Vous savez, dans cette ville, les secrets ne restent pas longtemps secrets. J'ai attendu patiemment de vous voir disparaître, mais force est de constater que vous êtes toujours là. Ce qui me contraint à réviser mon opinion à votre sujet. Chose que je ne consens que rarement, vu mon grand âge et mon expérience. Alors, je vais être très directe avec vous : quelles sont vos intentions ?

– Aaron est mon amant. Je suis sa maîtresse. Point.

– Je vois. Vous assumez pleinement, rétorqua Didi en haussant les épaules. Au moins, il m'a annoncé avoir retrouvé le goût de l'écriture. Et ce n'est pas rien.

– Il n'a jamais cessé d'écrire, affirma Jenn, soucieuse de rétablir un semblant de vérité.

Le monde entier pensait qu'Aaron Barksdale avait explosé en vol, sous la pression de la gloire. En vérité, il avait simplement transplanté sa vie dans un lieu calme et confortable où il avait pu se consacrer entièrement à l'écriture. Jenn s'étonnait que Didi ne soit pas au courant. Aaron était incapable de vivre sans écrire. Rien n'aurait pu l'en empêcher.

– Vous en êtes certaine ?

– Il cache une vingtaine de manuscrits sous son lit !

Didi tapa du poing sur la table, visiblement furieuse.

– Et il ne m'a jamais rien montré ? Le goujat ! Je pourrais être à la retraite, à l'heure actuelle ! Et me faire rôtir sur une plage de la Côte d'Azur ! Et dire qu'il a accumulé tous ces textes en cachette ! s'exclama-t-elle avant de fixer Jenn d'un air sévère. Est-ce lui qui vous l'a dit, ou avez-vous fait usage de votre flair de journaliste pour le découvrir ?

– Vous non plus, vous n'aimez pas les journalistes ?

– Un critique a osé discréditer son œuvre de manière insultante. Aaron a passé des mois à se soûler, après ça.

– J'ignorais qu'il avait eu ce genre de problème, admit Jenn.

Elle aurait aimé remonter le temps et effacer toutes les souffrances qu'il avait dû endurer à l'époque. Apparemment, Aaron avait su vaincre seul une partie de ses démons.

– De toute façon, tout le monde s'en fichait, assura Didi en s'agitant sur sa chaise. Aux yeux du monde, les écrivains sont des personnages tourmentés. Personne n'a jamais eu l'idée que le monde lui-même pouvait être à l'origine de ce tourment. J'imagine que vous désirez aussi devenir écrivain.

– Je suis journaliste. Pas écrivain.

– Et vous êtes satisfaite de votre carrière ?

– Vous savez bien que je traverse une période creuse.

– Aaron s’intéresse à votre sort, je n’y peux rien. Vous avez refusé un job au *Long Island Herald* ?

– Vous êtes aussi au courant de ça ?

– Ma chérie, d’où croyez-vous que cette offre émanait ?

– Je vois, marmonna Jenn.

Si seulement son bienfaiteur s’était donné la peine de l’en informer...

– C’est Aaron qui a insisté. Je lui ai pourtant suggéré de ne pas se mêler de vos affaires, mais en vain. Quel effet cela vous fait-il, de savoir qu’il cherche à vous aider ? Certaines femmes refuseraient catégoriquement ce genre de coup de pouce ; d’autres en seraient ravies. Et profiteraient de lui.

– Ecoutez, je suis journaliste. Une bonne journaliste, expliqua Jenn en choisissant ces mots avec précaution. C’est un milieu très difficile. Si quelqu’un m’ouvre une porte, je nela refuserai pas. Mais, pour l’heure, je n’ai pas besoin d’aide. Je suis assez douée pour retrouver seule le chemin du *Times*.

Elle le pensait vraiment. Après tout ce temps passé à douter d’elle-même, elle en était arrivée à la conclusion qu’elle possédait tous les atouts pour réussir.

– Le *Times* ?

– Mon ancien employeur, confirma Jenn avec humilité.

– C’est un journal très prestigieux !

– Exact, dit Jenn en se passant une main dans les cheveux.

– Vous pensez qu’Aaron vous aidera à trouver un poste ?

– Je n’ai pas besoin de lui pour ça. Tout ce que j’attends de sa part, c’est un peu d’affection.

Didi dévisagea longuement Jennifer, comme pour sonder son âme. Finalement, elle hocha la tête d’un air approbateur.

– Vous me plaisez. Vous avez un côté un peu premier degré, mais personne n’est parfait. Aaron aura bientôt besoin de quelqu’un pour l’épauler. J’ai toujours été le centre de l’Univers, à ses yeux, mais je ferme mon agence, et il va traverser une période difficile. Il aura besoin de vous. Vous vous sentez capable d’assumer ce rôle ?

– Aaron ignore que vous songez à prendre votre retraite ! s’exclama Jenn, stupéfaite.

Cette nouvelle allait l’anéantir. Il y avait si peu de gens auxquels Aaron s’était attaché, en ce bas monde ! Didi était à peu près la seule. Enfin, il y avait aussi elle-même à présent. Au moins un peu.

– Je le lui ai pourtant annoncé. Mais il ne m’a pas prise au sérieux. Je vais devoir tout lui expliquer. Il doit connaître la vérité. Et se préparer à affronter le prochain chapitre de sa vie. En commençant par quitter ce trou paumé où il s’est enterré toutes ces années. J’ai été trop permissive avec lui, j’ai accepté tous ses caprices. Mais vous, je vous interdis de lui faire du mal. Qui s’attaque à Aaron s’attaque aussi à moi.

– Personne ne peut faire de mal à Aaron, remarqua Jennifer d’une voix étrangement amère. Il est blindé.

– Son père a bien failli le tuer à petit feu, tout comme il a envoyé sa mère six pieds sous terre.

– Cela ne m’étonne pas. Son père est un salaud de la pire espèce !

– En effet. Et Aaron est persuadé de lui ressembler. Le pire, c’est que Cecil sait précisément mettre le doigt là où ça fait mal. Souvenez-vous de cette critique injurieuse dans le *Paris Review* : c’était son propre père !

Seigneur ! Jennifer était récemment tombée sur l’article en question :

Une véritable supercherie intellectuelle qui se camoufle sous l’appellation de « littérature ». Le tout sous forme de logorrhée décousue prenant des proportions monumentales.

Et ça, c’était la partie indulgente de l’article.

– Cet article était signé d’un certain John O’Connell.

– Un nom de plume emprunté pour l’occasion par Cecil, expliqua Didi. Il n’a jamais supporté le succès de son fils. Aaron était devenu le barde de Brooklyn. Il pourrait tout à fait retrouver ce qualificatif non usurpé.

Jenn commençait à comprendre pourquoi Aaron avait un ego démesuré : Didi passait son temps à l’encenser et à le flatter. Même si les compliments étaient mérités.

– Il n’écrit plus aussi bien, reprit Jenn avec une moue effrontée.

Un demi-sourire se dessina sur le visage de Didi.

– Le lui avez-vous fait remarquer ?

– Absolument.

– Vous lui avez menti rien que pour crever les boursouflures de son ego ?

– C’est possible... Enfin, c’est tout à fait ça, admit Jenn.

– Parfait ! Vous me plaisez beaucoup. Mais si vous le faites souffrir, je vous anéantirai. J’ai gardé un poignard orné de pierres précieuses que m’avait offert un ancien amant, un descendant de princes vénitiens. Je n’hésiterai pas à vous découper en morceaux, si vous faites le moindre mal à Aaron. Quant à mon prince, j’avais dû l’éconduire ; le pauvre homme était vraiment trop épris... Les hommes peuvent devenir tellement niais, quand ils sont amoureux !

Jenn comprit l’allusion, même si celle-ci s’avérait inutile. Elle n’avait pas le pouvoir de blesser Aaron. Cet homme aurait survécu à une catastrophe nucléaire sans le moindre battement de cils... Et si quelqu’un devait finir avec le cœur brisé, ce serait plus probablement elle.

– Qu’attendez-vous de moi ? demanda-t-elle par politesse.

– Oh, beaucoup de choses... Mais suivez-moi donc, répondit Didi en claquant des doigts comme pour appeler un animal de compagnie. Le serveur va finir par croire que nous sommes amies.

Laissant poindre un sourire, Jenn lui emboîta le pas.

– Vous avez raison. Ne laissons pas le doute s’installer.

Cette chose communément appelée « relation » impliquait un certain nombre d’attentes de part et d’autre. Il y avait des projets communs, ainsi qu’un certain nombre d’heures à passer en tête à tête. Sans forcément se sauter dessus chaque fois. Progressivement, Aaron retrouvait ses marques dans un monde qu’il avait autrefois rejeté en bloc. Ce n’était pas toujours facile, mais Jennifer, elle, lui simplifiait la tâche. Elle savait se montrer accommodante, déchiffrer ses humeurs... Elle savait aussi deviner ses envies, et se blottir sur ses genoux avant de lui faire l’amour à perdre haleine.

Il avait loué l’appartement au-dessus du sien, sans l’en informer, bien sûr. Les trajets en train devenaient lassants, et Aaron s’était aperçu qu’il écrivait tout aussi bien dans un appartement que dans un chalet isolé. Son nouveau logement était meublé de façon très spartiate : un lit, le nécessaire pour nourrir Deux, sa machine à écrire et la lampe à gaz.

Sa relation avec Kevin évoluait de la pire des façons. Chaque fois qu’il le voyait, le ressentiment qu’éprouvait le jeune garçon à son égard s’amplifiait. Si bien que, lorsque Jennifer lui demandait des nouvelles de son fils, Aaron se laissait parfois aller à inventer un début de rapprochement... totalement fictif.

Se doutait-elle qu’il fabulait ? Aaron l’ignorait. En tout cas, son écriture était sensiblement différente ; sa vision du monde avait changé. Jennifer y avait apporté toute sa lumière. Bien sûr, il se gardait bien de le lui avouer.

En revanche, il s’inquiétait pour la suite de la carrière de Jenn. Elle enchaînait des piges pour des publications de seconde zone, sur des sujets tels que les clubs d’échecs à Harlem, ou la naissance de pingouins au zoo du Bronx. Franchement, elle valait mieux que cela. Elle avait décliné une offre d’embauche d’un hebdomadaire à Paramus, et Aaron pensait savoir pourquoi : elle voulait rejoindre les équipes du *Times*.

Et dire qu’elle avait perdu son travail à cause de lui ! Elle ne le lui avait pourtant jamais reproché. Il avait demandé à Didi de faire jouer ses relations au sein du prestigieux journal, mais tous les postes susceptibles de lui convenir étaient déjà occupés. Ce qui désespérait Aaron.

Du coup, lorsqu’elle suggéra un dîner avec ses parents, il accepta aussitôt, même s’il n’avait pas la moindre idée de la façon dont était censé se dérouler un dîner de présentations officielles.

Ils se retrouvèrent à l’Eleven Madison, et Henry et Marian Dade se révélèrent tout à fait charmants. Les deux sexagénaires ne se cachaient pas de couvrir leur fille unique. Marian Dade était médecin au Cornell Medical Center, et envisageait une retraite prochaine. Henry Dade, quant à lui, occupait la vice-présidence d’un établissement bancaire.

Le repas se déroula dans une ambiance un peu tendue, entrecoupée de longs silences. Les parents de Jennifer prenaient soin de ne pas aborder le sujet délicat des déboires professionnels de leur fille, et dès qu’ils posaient une question à Aaron, Jenn s’efforçait de les éconduire patiemment, mais sans grand effet.

– Comment vous êtes-vous rencontrés ? finit par demander Mme Dade.

– Dans une bibliothèque, mentit Jennifer.

– Je vis à Harmony Springs, où Jennifer est venue en reportage cet été.

– Vous ne devez pas vous voir souvent. Il y a plus d’une heure de trajet, je crois.

– Je prends le train plusieurs fois par semaine, dit Aaron.

– Cela ne doit pas être donné. Rappelez-moi qu’elle est votre profession. J’ai oublié ce que Jennifer nous a dit.

– C’est parce que je ne vous en ai pas parlé, maman !

– Je suis écrivain.

– Oh..., intervint son père d’une voix peu engageante.

Visiblement surprise, Jennifer se tourna vers Aaron. Il haussa les épaules.

– Avez-vous songé à venir vous installer en ville ? Je suppose que vous n’en auriez pas les moyens. La vie y est si chère... Nous avons bien essayé de convaincre Jennifer d’opter pour un emploi plus sûr, mais elle semble déterminée à poursuivre son rêve, malgré son côté chimérique.

– Elle est très douée, vous savez ? Elle s’en sortira.

– Sans doute. Mais je dormirais mieux si elle s’installait pour de bon. Et vous, avez-vous envisagé de prendre un vrai travail ? demanda sa mère avec ce sourire qui était l’exacte réplique de celui de sa fille.

– Maman ! protesta Jenn.

– Il n’y a pas de mal, assura-t-il. Je ne suis pas allé à l’université. Mes perspectives de carrière sont donc réduites.

– Vous ne viendrez donc pas vous installer en ville, reprit Marian, qui l’avait probablement déjà condamné à faire griller des hamburgers jusqu’à la fin de ses jours.

– Rien n’est exclu, répondit-il sans plus de précisions.

Ce n’était sans doute pas le meilleur moment pour annoncer qu’il occupait déjà l’appartement au-dessus du sien.

– Qui sait, vous finirez peut-être par gagner à la loterie, dit le père de Jenn, en gratifiant Aaron de regards condescendants derrière son verre de vin.

– Qui sait ? répéta Aaron.

A la fin de la soirée, Aaron fut convaincu que s’il leur avait annoncé être un dealer, les parents de Jennifer n’auraient pas été moins enthousiastes. Il insista cependant pour régler l’addition, soucieux de soigner malgré tout son image. Et lorsqu’il tendit sa carte de crédit au serveur, celui-ci s’exclama : – Aaron Barksdale ! C’est vraiment vous ?

A ces mots, le père de Jennifer sembla se ragaillardir.

– Il vous connaît ?

- J'ai déjà publié un livre, déclara Aaron en espérant gagner un peu de son respect.
- Au point que ce serveur vous demande un autographe ? insista M. Dade, visiblement troublé.
- Ce livre a connu un grand succès, assura Jennifer.

Mais son père ne parut guère impressionné.

– Je ne suis pas l'actualité littéraire. Nous lisons peu. Seulement la presse. Seule la vie *réelle* nous intéresse.

Evidemment, songea Aaron.

11.

Cet été-là s'avéra interminable, caniculaire. Et Jenn et Aaron vivaient de plus en plus comme un vrai couple, tout en prenant soin, surtout, de ne pas évoquer cette nouvelle étape dans leur relation. A un moment donné, Aaron emménagea même dans l'appartement au-dessus de celui de Jenn. Sans toutefois juger nécessaire de l'en informer. Au lieu de cela, il continuait à louer une chambre d'hôtel pour les nuits qu'ils passaient ensemble ! Le reste du temps, il faisait semblant de regagner la gare pour prendre le train. Grâce au refus d'Aaron de reconnaître son attachement à Jenn, l'industrie new-yorkaise du tourisme était florissante.

Curieusement, Jenn recevait des offres d'emploi de toutes parts. Mais, en proie à une indécision de plus en plus vive, elle les refusait les unes après les autres. Chaque mardi, elle se rendait au service recrutement du *Times*. Elle avait beau enchaîner les piges pour de nombreux titres de presse, elle continuait à rêver de réintégrer son ancien journal. Question de prestige. Elle finirait bien par relever la tête.

Aaron lui disait qu'elle n'avait aucune raison de courber l'échine. Facile à dire, quand on camouflait un prix Pulitzer au fond de son tiroir à chaussettes !

Or, contrairement à Aaron, Jenn avait chaque jour un peu plus de mal à contenir les mots qui lui brûlaient les lèvres.

Je t'aime.

Elle s'interdisait de les prononcer. Question de principe. La moindre allusion à une évolution affective de leur relation risquait fort de faire fuir Aaron à tout jamais. Mais elle gardait espoir.

Car, à certains moments, il s'ouvrait un peu à elle. Par exemple, le jour où il finit par craquer et donner ses manuscrits à Didi – laquelle ne lui avait toujours pas annoncé sa retraite. Le soir même, il voulut fêter l'événement avec Jenn au restaurant.

Et dire que Natalie ne comprenait pas pourquoi Jenn était toujours à cran ! En vérité, elle n'en pouvait plus de devoir garder tous ses secrets.

– Je parie que Didi devait être aux anges, fit remarquer Jenn, tout en s'attaquant à son fondant au chocolat et aux framboises.

Aaron la dévisagea en riant.

– Didi ? Elle m'a harcelé pour connaître les raisons qui m'avaient poussé à attendre aussi longtemps...

Il paraissait excité et bouillonnant. Jenn était ravie de le voir dans cet état. Un peu comme s'il revenait à la vie.

– Quand va-t-elle les transmettre aux maisons d'édition ? Je suppose qu'une petite avance sur tes droits d'auteur serait la bienvenue. Le Four Seasons va finir par te coûter cher.

Allait-il saisir la perche qu'elle lui tendait là, et lui annoncer qu'il vivait désormais au-dessus de chez elle ?

– Elle a déjà reçu quatre offres sur le lot. Et Martin réclame un droit d'exclusivité... Tu n'as donc pas à t'inquiéter pour mes factures d'hôtel.

– Félicitations ! grommela Jenn avant de s'empiffrer de gâteau pour juguler sa frustration.

– Tu sembles contrariée...

Contrariée, elle ? Jenn posa lentement sa fourchette à pâtisserie et s'aperçut qu'il était en train de la dévisager attentivement... Un peu comme s'il tenait vraiment à elle.

– En effet, admit-elle. Je sais bien que tu es persuadé qu'il vaut mieux me cacher certaines choses, mais...

– Est-ce qu'on parle toujours de mes livres, là ? demanda-t-il en écarquillant les yeux d'un air confus.

Il la croyait jalouse de ses livres ! ? Franchement, Jenn n'était pas du genre à jalouser ses confrères, alors Aaron...

– Non, confessa-t-elle malgré son sentiment de ne pas être prête à avoir cette conversation avec lui.

Enfin, si. *Elle* se sentait prête. Mais Aaron, lui, ne l'était vraisemblablement pas.

– Je ne te suis plus, Jenn, reprit-il sur un ton étrange.

Finalement, peut-être était-il prêt à franchir le pas.

– Je veux parler de toutes ces choses que nous avons à nous dire, Aaron. Certaines sont agréables à entendre. D'autres le sont moins. On ne peut pas continuer à laisser la pression s'accumuler de la sorte. Ma soupape de sécurité est sur le point d'exploser. Mon *cœur* va exploser, Aaron.

– J'ai fait quelque chose de mal ? s'étonna-t-il.

Il paraissait tout à fait sincère, mais Jenn hésitait encore. Prenait-elle ses désirs pour des réalités ? Ou bien cet homme était-il enfin disposé à aborder avec elle les sujets délicats ?

– Pas du tout. Au contraire, je te trouve... parfait !

Et elle le pensait réellement. Depuis quelques jours, Aaron avait adopté le comportement d'un véritable gendre idéal. Ses parents n'allaient pas en revenir.

– Alors quelque chose te tracasse ? C'est ton travail ?

– Non, je peux me contenter de mes piges. Tant qu'elles me permettent de garder un toit, je ne me plains pas.

Aaron ne sembla pas convaincu et plissa le front.

– Ce n'est pas exact. Tu rêves de travailler pour le *Times*. Tu m'as d'ailleurs expliqué avoir décliné un certain nombre d'offres dans l'espoir de retrouver ton poste, lui rappela-t-il.

– Je ne sais plus ce que je veux, mentit-t-elle. Enfin, si... j'aspire juste au bonheur... Je veux être heureuse.

Ce n'était qu'une partie de la vérité. Car ce qu'elle désirait vraiment, au plus profond d'elle-même, c'était être aimée d'Aaron. Et elle savait qu'il l'aimait. Or, pour arriver à le lui faire admettre, il devait avant tout reconnaître l'existence de ce sentiment rare et indompté nommé « amour ».

– J'aime quand tu es heureuse, assura-t-il.

Ce n'était pas exactement ce qu'elle voulait entendre.

– Et toi, qu'est-ce qui te rend heureux ? hasarda-t-elle.

Avait-il déjà associé Jenn et leur relation à l'idée d'un hypothétique bonheur ?

Il la fixa d'un regard vide.

– Je ne sais pas...

D'un geste inutilement violent, Jenn planta sa fourchette au beau milieu de son fondant.

– Moi, c'est le chocolat, dit-elle brusquement. Le chocolat me procure un grand bonheur.

Il saisit délicatement la fourchette de Jenn, et lui offrit un sourire tendre, sincère... Presque compréhensif.

– Toi, murmura-t-il. Toi, tu me rends heureux.

A ces mots, un miracle se produisit. Jenn n'eut soudain plus envie de chocolat. Elle se perdit dans le regard d'Aaron, qui brillait soudain d'un éclat nouveau. Son éternel détachement et sa nonchalance avaient disparu.

– Aaron ?

– Oui ?

Elle ne put prononcer les mots fatidiques. Car Aaron était un homme intelligent : il avait forcément compris où elle voulait en venir. S'il ne la suivait pas sur ce terrain, c'était sans doute qu'il n'était pas prêt à s'y rendre. Pas encore.

– Rien, bredouilla-t-elle. Rentrons plutôt.

– Au Four Seasons ?

– Bien sûr, maugréa-t-elle en avalant une dernière bouchée de chocolat pour se consoler.

Après les interminables journées de juillet arriva la canicule du mois d'août. Et Aaron ressentait de plus en plus le poids des attentes, impossibles à satisfaire, que son entourage proche faisait peser sur ses épaules. Jenn rêvait à l'amant parfait. Kevin au père idéal. Seule Didi pouvait se targuer d'avoir entre ses mains un livre plus que parfait.

Sa relation avec Kevin demeurait plus tendue que jamais. En revanche, Aaron ne s'était jamais senti aussi bien qu'auprès de Jenn. Tous les jours, il faisait semblant d'arriver en ville par le train, même s'il ne savait plus vraiment pour quelles raisons il s'obstinait à entretenir le mensonge. En fait, il n'attendait plus que le bon moment pour lui révéler la vérité. Lui avouer à quel point il tenait à elle.

Car, chaque fois qu'il s'était décidé à tout lui dire, les mots lui avaient fait défaut. Sa gorge s'était asséchée. Une violente migraine s'était emparée de lui. Et, chaque fois, Jennifer l'avait longuement dévisagé, comme si elle devinait le trouble qui l'agitait. Mais elle n'avait posé aucune question. Cette femme à la curiosité pourtant insatiable avait su ravalé ses interrogations.

Après l'altercation avec son père, Aaron avait prudemment décidé de couper court à toutes formes de mondanités. Il préférait laisser croire à Jennifer qu'il n'avait pas d'amis. Celle-ci lui présenta d'ailleurs quelques-uns de ses anciens collègues, mais Aaron s'ennuya assez vite. En fait, il voulait Jenn pour lui tout seul, et n'avait aucune envie de la partager avec qui que ce soit.

Quant à ses soucis professionnels, il comprenait mal pourquoi elle déclinait toutes ces offres d'emploi sérieuses et à sa portée. Un soir, tandis que Jenn consultait un message téléphonique, Martina lui donna la clé du mystère.

– Elle attend de retrouver un poste au *Times*.

En proie à un terrible sentiment de culpabilité, il se perdit alors dans les bulles du soda *light* devant lui. Il aurait dû tout faire pour l'empêcher de perdre son travail. Pourquoi diable était-il resté aussi impassible ?

– Certes, mais rien ne l'empêche d'accepter un autre poste en attendant, fit-il remarquer. Elle a beaucoup de propositions.

Martina acquiesça d'un signe de tête.

– C'est vrai. Mais ses parents ne manqueraient pas d'épingler ses contradictions. Alors, elle préfère attendre.

– Vous dites ça pour me culpabiliser.

– Bien sûr ! Je suis une femme ! C'est ce que je sais faire de mieux : infliger aux hommes le sentiment de culpabilité qui les oblige ensuite à nous choyer pour se faire pardonner.

– C'est très habile... Mais, moi, que suis-je censé faire ?

Au fond de son cœur, Aaron ne savait que trop ce qui lui restait à faire. Il avait la possibilité de permettre à Jenn de retrouver son travail. Et s'il aimait cette femme, il ne lui restait qu'à passer à l'action.

– Rien de spécial, répondit Martina. Contentez-vous de la rendre heureuse. Vous y arrivez déjà très bien.

– Vous croyez ?

Lui-même n'en était pas si sûr. Leur relation lui semblait déséquilibrée. Il avait l'impression que Jennifer lui offrait plus que ce qu'il ne pouvait lui rendre en retour. En fait, en tant qu'écrivain, il n'était qu'une ombre, une sorte de saltimbanque du langage, capable d'observer le monde et la nature humaine de façon clinique, sans cœur ni émotion. Or, aujourd'hui, il n'était plus sûr de correspondre à cette image.

Ce soir-là, alors qu'ils rentraient, il acheta un bouquet pour Jennifer à un vendeur de rue.

– Pourquoi ces fleurs ? s'étonna-t-elle.

– Parce que... je voulais te faire plaisir.

Elle respira leur parfum et lui adressa un sourire poli, mais il comprit qu'elle attendait une autre réponse. Or, pour l'heure, il était incapable de lui offrir davantage...

Le premier week-end de septembre, Didi donna son grand raout annuel. Depuis quelque temps, elle incitait Aaron à rencontrer tout un tas d'éditeurs et d'agents, un peu comme à la veille de sortir un nouveau livre. Ce qui était le cas, en l'occurrence, mais Aaron n'éprouvait aucune satisfaction à jouer les stars de l'édition. Il se vivait plus comme un modeste écrivain réfugié dans les bois que comme un phénomène littéraire adulé par le tout-New York.

La réception se tint par une chaude journée, en bord de plage, et les convives se mélangeaient les uns aux autres dans une ambiance détendue et peu alcoolisée. Aaron observa longuement Jenn, qui jouait aux échecs avec Martin. En la regardant ainsi, il éprouva une sorte de sérénité inattendue.

La paix.

Quelle étrange sensation que la tiédeur du soleil contre sa peau... Quel spectacle que celui des rayons dorés se reflétant à la surface de l'océan... Et puis il y avait cet air iodé, chaud et piquant. Soudain, l'espace d'une brève seconde, Aaron sentit son cœur tambouriner contre sa poitrine. Il reprit son souffle et, les lèvres pincées, comprit subitement pourquoi les gens passaient leur vie à rechercher ce sentiment-là. Ce sentiment qui colorait le monde avec son prisme infini, et cette étonnante capacité à brouiller les certitudes.

Ce sentiment lui procura un bonheur insoupçonné.

Le bonheur d'être vivant.

Jennifer l'avait aperçu et lui souriait. Saurait-il lui exprimer tout ce qu'elle avait su lui apporter ? Cette énergie lumineuse qui irradiait d'elle, et qui l'avait immédiatement attiré, cette énergie le ramenait peu à peu parmi le monde des vivants.

Avant Jenn, il vivait cantonné au monde qu'il s'était recréé. Un monde où il était celui qui décidait de la couleur du ciel, où les personnages prononçaient des paroles soigneusement choisies par lui, et où chaque événement dramatique sortait tout droit de son imagination, ne risquant en aucun cas de le blesser... Un monde dont il était le chef d'orchestre, le maître absolu. Or, aujourd'hui, tandis qu'il contemplait l'océan qui s'étendait devant ses yeux, il découvrait que rien au monde ne valait la douceur et la sécurité d'une nuit passée dans les bras de Jenn.

L'espace d'un instant, Aaron ouvrit grand son cœur au monde devant lui, et laissa une marée d'émotions submerger chaque fibre de son être. A présent qu'il avait ouvert la porte, il n'était pas sûr de trouver la force de la refermer.

Et puis que risquait-il à la laisser ainsi entrouverte ? Jennifer était chaleureuse, sécurisante, lumineuse... Plus que jamais, il désirait se laisser emporter par son charisme.

– Je vous trouve radieux, cet après-midi ! déclara une voix dans son dos.

Il reconnut Nathan Klein, un éditeur indépendant du New Jersey. C'était un homme respecté,

érudit, comme il en existait peu dans le métier.

Aaron se tourna vers lui et acquiesça d'un signe de tête.

– Je le suis !

– Je suppose que lorsque la vie a tout donné à un homme, celui-ci ne peut que sourire devant sa félicité.

– La vie ne m'a pas toujours fait de cadeaux, répondit-il sincèrement. Mais elle m'a presque tout donné, c'est vrai.

Presque. Il ne lui restait plus qu'à saisir la chance qui s'offrait maintenant à lui.

– En tout cas, c'est une bonne chose d'avoir pu vendre les droits de votre prochain opus avant la retraite de Didi.

Sûr de lui, Aaron enfonça avec délectation ses pieds dans le sable.

– Didi ? Jamais elle ne me laissera tomber.

Les joues de Nathan s'empourprèrent brusquement, et il détourna les yeux d'un air embarrassé.

Aaron sentit soudain l'air se raréfier. Le soleil sur sa peau se fit brûlant, incandescent. Une goutte de sueur perla lentement le long de sa nuque. A cet instant, Jennifer se leva et vint le rejoindre.

Aaron, qui ne partageait jamais ses sentiments en public, tourna les talons et s'éloigna.

Elle le rattrapa alors qu'il se dirigeait au pas de charge vers la route principale. Il ne savait pas où il allait, mais marcher lui semblait absolument nécessaire, en cet instant de malaise.

– Que se passe-t-il ? Que t'a-t-il dit ? demanda Jenn en lui prenant le bras pour tenter de l'arrêter.

– Nathan essayait de me mentir, articula Aaron en s'efforçant de retrouver son self-control. Il disait que Didi était sur le point de prendre sa retraite.

Jennifer s'arrêta net, et il crut défaillir en découvrant la panique qui troublait soudain son regard.

– C'est la vérité, Aaron.

A ces mots, il ferma les yeux et tenta de la rayer de son champ de vision. Parfois, regarder le soleil en face pouvait être aveuglant.

– Pourquoi dis-tu cela ? balbutia-t-il.

– Didi m'en a parlé.

Résigné à affronter la réalité, Aaron rouvrit les yeux. Mais sa vision, de même que son esprit, demeurait embuée. Quant à son cœur, il saignait comme jamais. Sans doute ne parviendrait-il pas à faire cesser l'hémorragie qui était en train de le vider de toute sa substance.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? s'enquit-il d'une voix froide et détachée.

– Je suis désolée, Aaron, murmura-t-elle en le fixant d'un regard empreint de culpabilité et de compassion.

– Si tu étais au courant, pourquoi ne m'avoir rien dit ? insista-t-il.

– J'y ai bien songé, mais ce n'était pas mon rôle...

La voix de Jenn était hésitante. Sans doute savait-elle que si, c'était justement son rôle.

Cette femme lui avait ouvert son cœur, sans restriction aucune, et voilà qu'elle s'était censurée parce qu'elle n'était pas sûre d'être dans son rôle...

– Si ce n'est pas ton rôle, alors qui est censé l'endosser, Jennifer ? La presse ? Mon père ? L'homme de la rue ?

La voix d'Aaron se fit de plus en plus haut perchée, imitant à merveille celle d'un homme furieux. Il voulait que Jennifer souffre autant qu'il souffrait à cet instant. Il n'avait jamais aimé souffrir, et Jenn avait presque réussi à le convaincre qu'il n'aurait plus à souffrir. Or, tout cela était à l'image de Jenn et de son monde : un mensonge. Un mensonge éhonté auquel il avait bien failli souscrire... Par amour pour elle.

12.

Jennifer n'avait jamais vu Aaron en colère. Jamais elle n'avait vu son regard s'embraser et jeter ainsi des flammes. Et, en l'occurrence, elle se trouvait en plein dans sa ligne de mire. Qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Rien. Elle avait simplement évité de lui annoncer ce qui allait le faire souffrir.

Maudite Didi ! Elle la laissait faire le sale boulot.

– Je comprends que tu sois blessé, Aaron. Je suis navrée.

Si seulement elle avait su trouver des paroles plus convaincantes, une formule magique pour le consoler...

– Je te faisais confiance ! s'écria-t-il brusquement en serrant les poings.

Derrière lui, elle apercevait l'océan, et les protestations d'Aaron se perdirent dans les bruits de circulation de la route côtière. Gardant son sang-froid, elle se concentra sur les monticules de sable, l'asphalte sur la route, bref, tout, sauf sur la rage qui couvait au fond de ses yeux. Tel un animal blessé, Aaron s'attaquait à tout ce qui avait le malheur de se trouver autour de lui. Elle ne pouvait lui en vouloir.

– Ce n'est pas moi qui ai trahi ta confiance, lui fit-elle remarquer. C'est avec Didi que tu dois t'expliquer.

– Je me moque de Didi. C'est de toi qu'il s'agit, là. Nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre, Jennifer. Enfin, c'est ce que je croyais. Je croyais que nous nous disions tout.

Nous n'avons pas de secret. A ces mots, elle perdit ce qui lui restait encore de circonspection : n'avait-elle pas passé tout l'été à se dire que cet homme avait besoin de temps, et d'espace pour s'ouvrir à elle ? Espérant gagner ainsi sa confiance... Et voilà qu'aujourd'hui il voulait soudain lui assigner le mauvais rôle, celui de la femme qui allait empêcher l'éclosion de la plus belle histoire de sa vie, celle de la relation dont il avait toujours rêvé, et qu'il n'attendait plus ?

C'en était trop. Jenn se planta face à lui et pointa un index ulcéré vers sa poitrine.

– Tu me faisais confiance ? Toi qui vis dans l'appartement au-dessus de chez moi sans avoir jugé utile de m'informer de ton petit secret ? Toi, qui t'es décidé à me confier ton véritable nom le jour où tu as cru ne plus jamais me revoir ! Si tu veux que nous parlions de confiance, alors tu vas devoir faire preuve d'un peu plus d'ouverture, Aaron !

Il garda le silence, et son regard parut s'apaiser. Sans doute la raison était-elle en train de l'emporter sur la passion.

– Depuis quand étais-tu au courant pour Didi ?

Jenn refusait de répondre à cette question.

– Depuis quand ? insista-t-il avec véhémence.

– Depuis le mois de juillet, grommela-t-elle en enfonçant piteusement ses sandales dans le sable.

– Tu aurais dû m’en parler !

– *Didi* aurait dû t’en parler ! assena-t-elle.

Elle comprit alors pourquoi il lui en voulait tant, pourquoi il se sentait trahi. Pour se sentir trahi, il fallait admettre un semblant de début d’attachement, d’émotion... Et, cette fois, elle n’allait pas le laisser s’en sortir aussi facilement. Cette fois, elle allait lui faire admettre la réalité de leur relation.

– Pourquoi est-ce si important pour toi, Aaron ? Qu’ai-je donc de différent ? Tu vas encore me faire le coup du pauvre Aaron sur qui s’abattent toutes les calamités du monde, et qui se retrouve à devoir affronter seul les tourments de l’âme humaine ? Il est tellement plus facile de se retrancher derrière le mépris et la misogynie que de prendre le risque d’aimer, d’avoir des sentiments, de souffrir... Je suis navrée si ton père est un salaud, mais rien ne t’oblige à perpétuer ce trait familial. Ton destin n’appartient qu’à toi, Aaron !

– En fait, tu me prends pour un lâche, hein ? demanda-t-il très calmement.

– Je t’aime, Aaron.

Voilà. C’était dit. Il ne voulait plus de secret entre eux ? Eh bien, il était servi.

Le cœur battant à tout rompre, elle l’interrogea du regard, attendant sa réaction avec la plus vive impatience.

– Cela ne répond pas à ma question, rétorqua-t-il.

Et toi, Aaron, tu m’aimes aussi ?

– Parce que c’est la seule question que tu as à me poser ? insista-t-elle.

Elle lui offrit cette nouvelle chance, priant de toute son âme pour qu’il la saisisse enfin.

Il plongea ses mains dans les poches de son jean, et leurs regards se croisèrent. Aaron semblait de nouveau hanté par ses démons resurgis du passé.

– Qu’attends-tu de moi, Jennifer ?

– Tu m’aimes, Aaron. Pourquoi refuser de l’admettre ?

Il secoua la tête obstinément.

– Ce n’est pas vrai !

– Tu mens !

– Pas du tout ! protesta-t-il avec vigueur.

Cette fois, Jenn comprit que les choses ne dépendaient plus d’elle. Inutile de forcer un cœur naufragé à surnager. Son propre cœur risquait de sombrer et elle ne saurait endurer une telle souffrance.

Elle s’essuya les yeux, furieuse de se sentir aussi démunie, furieuse surtout de le voir aussi impassible, aussi absent.

– Je t’ai surestimé, Aaron. Je pensais que tu valais plus que cela, mais comme tu l’as très

justement laissé entendre, je me suis fait des illusions. Pour une fois, tu avais raison ! A présent, sors de ma vie, Aaron ! Je mérite mieux que toi !

Plutôt que de prêter attention aux sermons de Natalie, ou de se trouver des consolations faciles comme le lui aurait conseillé Martina, Jenn décida de rentrer chez elle. Pas dans son appartement, mais chez ses parents. Certes, elle y aurait aussi droit à des sermons, mais, pour une fois, elle les écouterait. Elle avait besoin de boire les paroles de sa mère jusqu'à oublier le cruel revers qu'elle venait d'essuyer.

Mais, dès qu'elle lui ouvrit la porte, sa mère comprit que quelque chose n'allait pas. Contrairement à son habitude, elle lui épargna ses sempiternelles leçons de morale. Au lieu de cela, elle la prit simplement dans ses bras, et pour la première fois depuis longtemps, Jennifer fondit en larmes.

C'était une chose que de ne pas être aimée par Aaron Barksdale ; mais c'en était une autre, autrement plus douloureuse, que de penser qu'il vous aimait sans le savoir. Pis, qu'il refuserait *toujours* de le savoir.

Aaron s'arrêta dans le premier bar. Il commanda un verre de whisky. Sec. Il se sentait prêt à avaler des rivières d'alcool. Dans l'immédiat, il avait besoin d'un remontant, de quelque chose qui lui permettrait de ne pas s'effondrer, de rester debout. Et, surtout, de tenir en respect les émotions qui surgissaient en lui de façon incontrôlable. Manifestement, ce n'était pas d'alcool qu'il avait besoin.

Au final, il récupéra son chat et sa machine à écrire, et monta dans le premier train pour Harmony Springs.

Une seule chose était en mesure de lui éviter de sombrer dans la folie. Ecrire. Ecrire. Et encore écrire.

13.

Il s'écoula trois semaines avant que Jenn n'entende de nouveau, au-dessus de chez elle, le claquement régulier d'une machine à écrire âprement malmenée. Elle n'en crut pas ses oreilles, elle qui s'était persuadée qu'Aaron ne reviendrait plus, et s'était efforcée d'apaiser le mal qui rongait insidieusement son cœur. Même si elle le savait incurable. Car elle avait fini par admettre qu'Aaron n'avait pas la même vision du bonheur. Pourtant, à imaginer ses doigts fébriles maltraitant le clavier métallique, elle ne put s'empêcher d'espérer, tout en s'interdisant de se précipiter à l'étage pour le rejoindre. Il descendrait probablement la voir, quand il se sentirait prêt. Tap-tap-tap-tap-ding ! En attendant, elle se laisserait bercer par le rythme haché de la machine à écrire.

Et tâcherait de prendre son mal en patience.

Il s'écoula encore une semaine avant qu'Aaron ne vienne frapper à sa porte. Natalie était allée ouvrir. Surprise, elle se tourna vers Jenn – qui avait pris plus de trois kilos depuis leur rupture – pour l'interroger du regard. Celle-ci lui fit signe que tout irait bien et se dirigea vers Aaron. Sans un mot, il lui prit la main et l'emmena chez lui, à l'étage.

L'appartement était vaste, à peine meublé, et les murs défraîchis. Mais Jenn n'avait d'yeux que pour Aaron.

Prudemment, elle croisa les bras et attendit qu'il prenne la parole.

– Je n'ai pas pu rester loin de toi. J'ai tout envisagé, y compris me remettre à boire et me noyer dans un océan de whisky pour t'oublier. Mais j'ai compris que cela ne servirait à rien... Même si tu avais écrit ce fichu article, même si tu m'avais détruit, je continuerais à te désirer, Jenn. A rêver de toi. J'ai beau essayer de te détester, de te rendre responsable de tous mes problèmes, rien n'y fait. Je suis incapable de te rayer de ma vie, articula-t-il lentement. Comment arrives-tu à me supporter ?

Son visage était très pâle, et son regard fébrile.

Elle décroisa les bras, et son cœur s'accéléra aussitôt. Cet homme avait tous les pouvoirs sur elle.

– Tu n'as toujours pas compris, hein ? Il ne te vient toujours pas à l'esprit que tu mérites peut-être d'être aimé ?

– Je peux être odieux, je le sais, et je suis un handicapé de la relation humaine, affirma-t-il sans la moindre hésitation.

Le chat antisocial miaula du haut du réfrigérateur, comme pour signifier son désaccord avec son maître.

– Tu as un cœur gros comme l'Everest, Aaron ! Il est glacial et rugueux, et dangereux pour qui tente de le conquérir, certes, mais il est bien là. Et il est immense.

Il la dévisagea d'un air sceptique, mais soulagé.

– Comment peux-tu m'aimer ?

Aaron était convaincu qu'il ne méritait pas l'amour des autres. Voilà sans doute pourquoi il se

montrait si méfiant à l'idée de toute manifestation affective. Il avait grandi sans l'amour de son père, et avec un fantôme en guise de mère. Les deux personnes censées lui prodiguer tout leur amour ne s'étaient jamais acquittées de leur tâche.

N'y tenant plus, Jenn s'approcha de lui et posa une main sur sa poitrine. Là, elle sentit les battements erratiques de son cœur, et la vive tension qui l'habitait.

– Tu as un cœur gros comme ça, chuchota-t-elle. Mais tu passes ton temps à te montrer revêche et cassant. Comme si le seul fait de t'attacher aux gens te rendait malheureux.

– C'est le cas, insista-t-il obstinément.

– Est-ce si difficile d'être aimé, Aaron ? murmura-t-elle.

Il lui caressa les cheveux, et lui prit le visage entre ses mains.

– Je préfère quand tu cries et que tu m'insultes. Ainsi, j'ai envie de t'arracher tes vêtements et de faire l'amour...

– Alors je crois que nous allons souvent nous disputer, dit-elle en entrelaçant ses doigts avec les siens.

– Tu veux dire que tu seras *souvent* à mes côtés ?

– Aussi longtemps que tu le désires, promit-elle.

– Alors, ce sera pour toujours...

Cette nuit-là, Jennifer s'endormit paisiblement dans les bras d'Aaron. Et aux heures les plus sombres de la nuit, au plus profond de lui-même, Aaron comprit à quel point il aimait cette femme. L'amour qu'il éprouvait pour elle n'avait rien à voir avec ce qu'il avait pu lire ou même imaginer. C'était un sentiment sauvage, absolu, et qui éveillait en lui des ressources insoupçonnées. Il se sentait capable d'anéantir quiconque oserait lui faire du mal, ou tenter de l'éloigner de lui. Car cette femme lui appartenait, à lui, et à lui seul. D'ailleurs, il ignorait par quel miracle elle portait un regard si doux et indulgent sur lui. Pourquoi passait-elle des insultes aux plus exquises caresses en l'espace de quelques instants ? Il y avait encore tant de choses qu'il ne saisissait pas... Tant de choses qui l'angoissaient.

En tout cas, il avait une certitude : seule l'attention et les soins que lui portait Jennifer le maintenaient en vie. Sans elle, l'existence n'aurait plus de sens.

Le lendemain, un mardi, un soleil éblouissant de septembre irradiait la ville. Aaron retrouva Didi dans le hall principal du *New York Times*. Elle avait revêtu un de ses plus beaux tailleurs, d'un rouge vif, qui réussissait à être éclatant sans être criard.

– Tu es amoureux, Aaron.

– C'est vrai, admit-il.

Inutile de chercher à tromper Didi. Elle le connaissait trop bien pour croire à d'éventuelles dénégations. Et puis, contrairement à Jenn, elle n'attendait pas de lui qu'il se comporte en noble et courageux prince charmant...

– Et ça te terrifie, bien évidemment.

– Terrifier ? Je dirais plutôt que cela me pompe toute mon énergie vitale... Jennifer a pillé mon cœur, mon âme tout entière. Je ne m'appartiens plus.

– Parfait ! Tout cela est le signe d'un amour durable. Et elle, est-elle aussi amoureuse ? Que dis-je ? Bien sûr qu'elle t'aime ! Elle accepte de partager ton quotidien, elle se soumet à tes rafales verbales, et supporte le tsunami de ton ego démesuré. Ce ne peut être que par amour ou par démence profonde. Or, elle me paraît tout à fait saine d'esprit.

– Elle te plaît ? demanda-t-il sobrement.

Comment ne pas être sous son charme ? Jenn était douce, drôle, et les gens appréciaient spontanément sa compagnie. En tout cas, l'opinion de Didi comptait énormément pour lui. Il avait besoin de son approbation. Car Jenn était la meilleure chose qui lui soit arrivée de toute sa vie.

Didi se mit à rire d'un air léger.

– Mon opinion importe peu, Aaron ! De toute façon, tu agiras selon ton bon vouloir. Si je te dis que je la déteste, la quitteras-tu pour autant ? Non. Si je te dis que je l'adore, vas-tu l'épouser ? Pas plus. Je ne suis qu'une vieille femme exigeante, aspirant à la tranquillité d'une vie oisive, et qui veut se débarrasser du poids des responsabilités.

– Nous devrions faire quelque chose, tous les trois. Partir en vacances, peut-être. Je tiens à ce que tu apprennes à connaître Jenn. Je tiens à ce que tu l'apprécies. Je tiens à ce que tu sois heureuse, Didi. J'ai trop négligé ton bonheur jusqu'à présent, murmura-t-il dans un effort désespéré pour la convaincre de ne pas le laisser tomber.

Si elle abandonnait son rôle d'agent, peut-être accepterait-elle malgré tout d'être son amie.

– Je ne suis pas faite pour le bonheur. Pas plus que tu n'es fait pour partir en vacances. Il nous faut accepter d'être ceux que nous sommes sans céder à la mièvrerie.

– Je pourrais tout à fait partir en vacances. C'est ce que font les gens, non ? Partons en vacances, Didi. Je t'emmènerai où tu veux.

– Où je veux ?

– Où tu veux. Prague, Paris, les Alpes. Je sais que tu adores la gastronomie française.

– Cela me fend le cœur, mais je préfère rester à New York. Je prendrai des cours de parachutisme ou de tricot. Si tu tiens vraiment à m'emmener quelque part, alors allons dîner chez Michael's, histoire de montrer à tous les vautours de cette ville que je n'en suis pas encore à l'article de la mort. Je commence à recevoir un certain nombre d'appels, avec leurs questions insidieuses. Ils attendent tous que je mette la clé sous la porte pour pouvoir enfin te courtiser et devenir ton nouvel agent. Tu vas devoir être vigilant dans ton choix, Aaron. Lawrence Price est assez compétent. Il pourrait te convenir. John Beck est aussi un agent chevronné, mais il n'est pas du genre à dorloter ses

auteurs, je te préviens. En tout cas, ne confie jamais tes intérêts à Clarissa Spencer, elle ne sera jamais à la hauteur de ton talent.

A cet instant, la réceptionniste traversa le hall pour se diriger vers eux, un sourire poli et impénétrable aux lèvres.

– Monsieur Barksdale ? Mademoiselle Ziegler ? M. Kingsley est prêt à vous recevoir.

Ensemble, ils prirent l'ascenseur, et Aaron s'étonna de ne pas éprouver la moindre nervosité. Tout allait bien se passer. Il allait régler cette affaire sans difficulté.

Le bureau était saturé de piles de journaux, de livres et de magazines en tous genres. Quinn Kingsley, l'homme qui avait licencié Jennifer, accueillit Didi et Aaron avec ce sourire franc et furtif des journalistes habitués à travailler dans l'urgence des bouclages de dernière minute.

Attentif à ne pas donner à son interlocuteur l'impression d'abuser de son temps, Aaron décida d'aller droit au but.

– Je n'ai jamais aimé votre journal. Vous n'êtes une bande de journalistes à la solde du pouvoir, incapables de mener les investigations susceptibles d'offenser les autorités en place. J'ignore pourquoi Jennifer tient tant à travailler pour vous, mais c'est le cas. Vous allez la réembaucher sur-le-champ. Bien sûr, elle ne saura rien de cette petite entrevue. Si jamais elle l'apprend, je ferai en sorte que votre épouse soit au courant de vos frasques extraconjugales. Et en échange de la réembauche de Jenn, je vous offre l'exclusivité sur la sortie de mes prochains livres. Et sur ma vie privée, si cela vous chante. En toute transparence et sans tabou. Vos lecteurs pourront se délecter de la déchéance qui a suivi mes premiers succès.

– Merci pour cette proposition aussi flatteuse. Mais pourquoi ne rédigez-vous pas vous-même votre autobiographie ? remarqua Quinn d'une voix distante mais visiblement intriguée.

Il refusait de s'avouer vaincu. Du moins, de le montrer. Aaron connaissait bien ce genre de personnage.

– Parce que la vraie vie ne m'intéresse pas. La mienne encore moins. Et elle ne me paraît pas mériter l'achat d'un livre. Tout ce que je souhaite, c'est voir Jennifer retrouver son poste.

Didi, qui ne fumait jamais, alluma alors une cigarette et s'assit. Elle expira une longue bouffée, puis posa son mégot sur le bureau. Quinn plissa les yeux, mais se retint de lui tendre le cendrier. Sentant que Didi et lui prenaient le dessus, Aaron décocha son sourire le plus carnassier.

Quinn saisit un stylo et fit semblant de prendre des notes.

– Quelle est la date prévue de publication ? s'enquit-il.

– Avril, répondit Didi. Vous pourrez diffuser des extraits sous forme de feuilletons dès le mois de mars.

– Et si votre livre était mauvais ?

A ces mots, Didi manqua s'étrangler. Imperturbable, Aaron s'avança pour répondre.

– Votre journal est lui-même devenu mauvais, et pourtant les gens continuent à l'acheter. Mon

livre aura des lecteurs et j'ai, en plus, la faiblesse de croire qu'il est bon.

– Je vais y réfléchir, déclara Kingsley, qui semblait soudain bien peu pressé de livrer sa réponse.

C'est alors que Didi claqua des doigts et se leva pour se diriger vers la porte.

– Eh bien nous allons réfléchir aussi. Vous vous trompez, cher ami, si vous pensez que nous avons besoin de vous. Je me ferai un plaisir d'aller faire cette proposition à Los Angeles. Je rêve de travailler sous le soleil, auprès de gens capables de faire la différence entre un chef-d'œuvre et un nanar. Le *Los Angeles Times* ne fera pas la fine bouche, lui. Ces gens-là ont du style, au moins, n'est-ce pas, Aaron ?

Aaron lui emboîta le pas et s'apprêta à sortir.

Un pas. Deux pas. Trois.

– Attendez !

Mais Didi poursuivait son chemin.

– Aaron, ouvre-moi la porte, s'il te plaît... Quelque chose te retient ? Pas moi. Je n'ai entendu ni excuses ni regrets de la part de ce monsieur. Inutile de nous attarder, mon cher. Alors, où m'emmènes-tu déjeuner aujourd'hui ? J'ai comme une envie de gibier en sauce, tu vois, quelque chose de brut et sauvage, capable d'enchanter mes fines papilles.

– Ecoutez, je suis navré. Bien sûr que nous serions très honorés d'obtenir l'exclusivité de la prépublication du livre de M. Barksdale.

Affichant un sourire triomphant, Didi pivota sur les talons. Moins de dix minutes après, les négociations étaient bouclées.

– Tu sais que je t'adore, Didi ? murmura Aaron en franchissant les portes de verre de l'imposant immeuble.

Ils s'engagèrent alors dans la rue où régnait un tumulte rugissant, ce bourdonnement incessant, ce chaos sans quoi New York ne serait plus New York. Aaron sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres.

– Te voilà bien sentimental, mon cher. Je me fais vieille et tu te crois obligé de débiter des platitudes censées me reconforter un peu, avant que je ne prenne ma retraite. Je refuse fermement de rentrer dans ce petit jeu !

A ces mots, elle arrêta le premier taxi venu et s'engouffra à l'intérieur. Aaron resta planté sur le trottoir, et se mit à rire franchement. A présent, il ne lui restait qu'un détail à régler.

Jenn.

L'apocalypse ne serait donc pas pour aujourd'hui. Une telle calamité aurait pourtant été à la hauteur des monstruosité humaines qui faisaient depuis si longtemps offense au firmament. Les prophètes avaient parlé d'un soleil noir, semeur de mort, de gigantesques cataclysmes censés anéantir la race humaine, et détruire à jamais le poison de la vie.

Emergeant de son antre, sous la terre, Caïn fut ébloui par le scintillement du soleil. L'astre doré rayonnait toujours, haut dans le ciel, et irradiait sa peau d'une lumière caressante.

Aaron s'appuya contre le dossier de son fauteuil et fronça les sourcils, prêt à déchirer la page et à tout recommencer. Or, il avait beau se lire et se relire, l'impitoyable critique qui vibrait en lui... ne trouvait rien à supprimer.

Etrange. Cela lui ressemblait si peu. Son ton, aussi, était différent. N'était-il pas en train de faire subir un sérieux changement de cap à son écriture habituellement sombre et désespérée ? Ne risquait-il pas de céder à la facilité d'un *happy end* aussi niais qu'injustifié ?

Par chance, avant que la crainte d'une altération de sa force créatrice ne le torture trop, il entendit plusieurs coups frappés discrètement à sa porte. Il consulta sa montre. Jennifer avait dû quitter son travail plus tôt que d'habitude. Repoussant aussitôt sa machine à écrire, il adressa un clin d'œil à Deux.

Celui-ci demeura impassible, contrairement à Aaron, qui, lui, abandonnait peu à peu sa tendance naturelle à un certain détachement. Et en éprouvait une véritable jubilation.

Jenn entra en affichant sa mine des jours mauvais.

– J'ai refusé le poste ce matin même, déclara-t-elle d'une voix cinglante.

Bêtement, il hocha la tête. Voilà, c'était fini. Il avait offert à Jenn tout ce qu'il pouvait, mais elle avait décliné l'offre. Son offre.

Il se précipita de nouveau vers la machine à écrire, en retira la page et la déchira en lambeaux qu'il jeta à terre.

– Je vois... Si c'est ce que tu souhaites vraiment...

– J'ai changé d'avis, avança-t-elle alors.

Mais il leva une main en l'air, afin de lui faire comprendre qu'il ne désirait pas en savoir plus.

– C'est ton droit le plus évident, grommela-t-il.

Malheureusement, Jenn semblait bien décidée à se justifier. Et il comprit qu'il allait devoir resté là, planté devant elle à écouter ses discours, alors qu'il n'aspirait qu'à une chose : être seul.

– J'ai parlé à ma mère. Je lui ai expliqué qu'il était temps pour moi de moins me soucier de ma sécurité matérielle, et des apparences. Je lui ai dit que j'aspirais tout simplement au bonheur. Et travailler au *Times* ne correspond plus à l'idée que je me fais du bonheur.

– Je n'aurais pas dû me mêler de tout cela, concéda-t-il à voix basse. Je suis désolé.

Elle vint se frotter à lui et il reprit confiance. Son seul contact lui donnait l'impression de devenir vivant et... fou d'espoir.

– Ce que tu as fait pour moi est adorable, Aaron. Mais je ne veux pas d'un emploi qui aurait été acheté.

– Pas acheté. Gagné de haute lutte, précisa-t-il.

Il avait retrouvé un semblant de souffle, car, visiblement, Jenn n'était pas venue pour rompre avec lui. Baissant les yeux vers les confettis qui constellaient le sol à ses pieds, il se demanda soudain s'il pourrait encore recoller la page.

– Je vais rester pigiste quelque temps. En alternance avec mon temps partiel au Starbucks. J'ai décidé que j'avais droit au bonheur, pour une fois...

– J'ai les moyens de te faire vivre, Jenn.

– Je sais que tu peux aisément entretenir deux cents filles comme moi, mais je n'ai pas besoin de ton argent, Aaron.

– Tu m'autorises quand même à t'offrir des desserts ?

Elle gloussa d'un rire suave et mélodieux, et Aaron se dit que si le paradis existait, il devait ressembler à cela.

– D'accord pour les desserts... En tout cas, je tenais à t'annoncer en personne que je ne retravaillerai pas au *Times*. Je ne voulais pas que tu interprètes mal ma décision.

– Ce n'est pas un problème, mentit-il en la voyant regagner la porte.

Soudain, elle se tourna vers lui et sourit.

– Je t'aime, Aaron, déclara-t-elle, prête à repartir sans rien attendre de lui en réponse.

Pétrifié, Aaron la vit pivoter de nouveau les talons et, la gorge nouée, il répondit : – Je t'aime aussi, Jennifer.

Elle demeura un instant immobile, se demandant sans doute si elle avait bien entendu. Et il comprenait ses doutes, lui qui l'avait si peu encouragée en ce sens... Mais Jenn était bien plus intelligente que lui. Et bien plus forte.

Après quelques secondes d'hésitation, elle se tourna enfin vers lui, les yeux remplis de larmes. Et Aaron sut aussitôt qu'il avait eu raison de lui ouvrir son cœur.

– Je t'aime depuis longtemps, reprit-il. Même si je suis attiré par les profondeurs les plus sombres de l'âme humaine, j'ai toujours laissé brûler en moi une petite flamme. Une lueur d'espoir sans laquelle il n'y aurait plus eu d'histoire du tout... Cette flamme, tu l'as réveillée. Parfois, je me réveille, plongé dans la pénombre ; j'entends ta respiration, je sens tes cheveux contre mon visage et je pense à cette petite flamme. Tu es tout cela pour moi, Jennifer. Voilà longtemps que je voulais te révéler cela, mais j'étais persuadé que tu ne me croirais pas. Je craignais que tu n'imagines que je disais cela seulement pour te faire plaisir, alors j'ai voulu trouver un moyen de te prouver mes sentiments. Mais rien ne semblait à la hauteur de ce que j'éprouvais. J'ignore encore comment faire

pour te convaincre de mon amour, mais je suis prêt à passer le restant de mes jours à essayer.

– Je te crois, dit-elle simplement à voix basse.

– J’ignore pourquoi tu ne choisis pas un homme moins compliqué que moi. Un homme bien. Un homme qui n’a pas besoin d’une petite flamme pour lui rappeler qu’il a une âme.

Jenn parut peser soigneusement les mots qu’elle s’apprêtait à prononcer.

– Existe-t-il un seul homme capable de m’aimer comme tu m’aimes ?

Aaron sut aussitôt quoi répondre : – Non. Et c’est la seule raison pour laquelle je peux me regarder en face. Je devrais pourtant te pousser à choisir un homme moins tourmenté que moi, mais je n’ai pas ce courage. Je ne pourrais plus vivre sans toi, Jennifer.

Il demeura figé, persuadé qu’elle pouvait encore le quitter, s’en aller sans un mot. Mais comme si elle avait lu dans ses pensées, elle s’avança vers lui les yeux brillants et lui tendit les bras, avec un sourire plein de promesses. Et là, dans les bras de Jenn, Aaron comprit qu’il avait enfin trouvé son refuge, son salut. Il retournait à la vraie vie.

Epilogue

24 décembre Tous ces rituels autour des fêtes de fin d'année constituaient une grande nouveauté pour Aaron. Son père n'avait jamais adhéré à ces célébrations peu compatibles avec le culte de sa propre personnalité. Contrairement à Jennifer, qui, comme on pouvait s'y attendre, faisait preuve d'un sentimentalisme à toute épreuve en matière de préparatifs de Noël.

Aaron s'apprêtait à offrir un iPhone à Kevin, et s'en était acheté un par la même occasion.

– On n'est pas censé s'offrir ses propres cadeaux de Noël ! protesta le gamin.

– Avec l'âge, on apprend à faire des exceptions. J'ai pensé qu'il était finalement plus simple de m'acheter un iPhone que de vouloir à toute force expliquer pourquoi je pouvais m'en passer, déclara Aaron en lui tendant le paquet. Tiens, voici donc mon cadeau.

– Tu l'as emballé ?

– J'ai demandé un joli papier cadeau au vendeur.

– Tu viens de gâcher l'effet de surprise, je l'aurais découvert en déballant le paquet...

Aaron ne put s'empêcher de soupirer. Kevin faisait preuve d'un esprit critique aussi vif et intransigeant que lui.

– L'année prochaine, on fera autrement. Et on se connaîtra peut-être assez pour ouvrir ensemble nos cadeaux au pied du sapin, rétorqua-t-il avec un clin d'œil.

Kevin pouffa, et ils partagèrent enfin un moment de complicité. Jennifer serait fière de lui, songea Aaron.

Parfois, les liens du sang ne suffisaient pas pour établir une relation entre père et fils. Et parfois, les liens du cœur étaient plus forts que les liens biologiques. Il observa ce garçon qui n'était pas son fils et sourit. S'il avait un jour un enfant, il aimerait bien que celui-ci ressemble à Kevin.

– On peut faire tellement de choses avec un téléphone, reprit-il gaiement. Comme regarder des films, par exemple. Tu aimes le cinéma ?

– Pas vraiment. Je préfère lire, ou faire des maths.

Ebahi, Aaron hocha la tête.

– Excellent ! Tu sais que tu peux aussi t'en servir comme outil éducatif.

– Je peux télécharger des films pornos ?

– Kevin ! s'exclama-t-il d'une voix qu'il espérait réprobatrice.

– Il fallait bien que je pose la question... Maman ne veut jamais parler de ces sujets-là.

– Oui, je comprends, dit Aaron en toussotant.

Franchement, lui non plus ne se sentait pas prêt à aborder ce genre de choses avec le jeune garçon.

– Alors, toi et moi, on peut parler de ces choses-là ?

– Bien sûr, mais nous allons attendre un peu... Nous ne nous connaissons pas encore depuis longtemps.

– C'est vrai, répondit l'enfant en scrutant l'appareil au creux de ses mains. En tout cas, merci pour le cadeau, il est super.

– Je suis content qu'il te plaise.

Aaron se leva du perron, et Kevin l'interrogea du regard, l'air soudain anxieux.

– Tu reviendras demain ?

– Après le déjeuner. Ta mère est d'accord.

Kevin afficha un sourire maladroit et nerveux, et Aaron sourit à son tour. Ils se comprenaient, tous les deux.

Après avoir quitté la maison, Aaron reprit le train de la ligne F, en direction de Manhattan. Il rejoignait Jennifer. Il rentrait chez lui. Posant les yeux sur son téléphone, il prit une profonde inspiration et composa son numéro.

– Allô, Jennifer, c'est moi...

– Pourquoi diable mon écran affiche-t-il « Appel d'Aaron Barksdale » ?

– Je t'appelle depuis mon portable...

Un cri strident jaillit à l'autre bout de la ligne, et faillit lui fissurer les tympans.

– Quelle marque ? demanda-t-elle d'une voix hystérique.

– Aucune idée, mentit-il.

Pas question de risquer un autre hurlement. Du moins, pas tant qu'il n'avait pas localisé le régulateur de volume.

– Génial ! s'esclaffa Jenn. Dès que tu rentres à la maison, on va regarder la télé ! Une émission de télé-réalité, même ! Oh, je n'en reviens pas, c'est grandiose !

– Je n'ai pas envie de regarder la télé.

– Tu as d'autres idées, peut-être.

– Il y a toujours le Scrabble, suggéra-t-il.

– Tu sais qu'il existe aussi des jeux spécialement dédiés aux smartphones...

Interloqué, Aaron cligna les yeux devant l'image qui apparut soudain sur son écran.

– Jennifer... Est-ce que je rêve ou bien tu viens de m'envoyer une photo porno ?

– Bien sûr que non, ce n'est que moi, susurra-t-elle dans un rire suave et lascif.

A cet instant, Aaron comprit qu'au final il allait adorer sa conversion au monde des nouvelles technologies.

Table of Contents

[Page de Copyright](#)